ABDERRAHMANE
CHERGOU

demain reste toujours à faire

Entreprise Nationale du Livre
3, boulevard Zirout Youcef
Alger

Je dédie ce témoignage

à la mémoire de notre million et demi de Chouhada,
à mes amis dont j'ai connu le sourire et qui sont morts,
à mes frères dont j'ai senti le souffle chaud et fraternel
au fond des abris et qui ne sont plus,
à nos mères qui n'ont plus de larmes,
aux travailleurs qui ont donné leur sang hier
et qui donnent leur sueur aujourd'hui,
aux jeunes volontaires,
à tous ceux qui n'ont pas oublié.

PRECISION DE L'AUTEUR

Le premier prix d'histoire du grand concours de Novembre a été décerné à cet écrit. C'est là un grand honneur que j'apprécie hautement. Le mérite premier revient à mes compagnons de lutte, sans lesquels je n'aurais pu dire tout cela. Mais je tiens à faire une remarque: **cet écrit n'a aucune prétention historique.** Ce n'est qu'un simple et modeste témoignage sur une partie de ce que j'ai compris de l'ALN et de la lutte de Libération nationale.

J'ai longtemps hésité, avant de rapporter l'histoire de Hafed et de Houria. La raison est simple: je n'en ai pas été le témoin direct. On me l'a tout simplement racontée et je l'ai rédigée durant la guerre. Je l'ai finalement rapportée, car c'est un aspect qui est généralement passé sous silence lorsque l'on parle de l'ALN, et pourtant les moudjahidine étaient aussi des hommes, avec des sentiments d'hommes, c'est ce qui fait, d'ailleurs, toute leur grandeur et donne une dimension plus profonde à leurs sacrifices.

Je voudrais donc que l'on considère les deux paragraphes: "bonheur traqué" et "quelques grammes de plomb" un peu comme "une histoire vraie qui aurait pu arriver". Une histoire, qu'une force irrésistible m'a obligé à ajouter au reste du témoignage qui, lui, a été vécu directement au milieu des moudjahidine de la zone I dans les montagnes de Tablat que je ne peux revoir sans intense émotion et sans serrement de cœur.

C.A., janvier 1980.

AVANT - PROPOS

Ce témoignage, je voulais le rapporter depuis de longues années. La célébration du 25e anniversaire du 1er Novembre m'en donne l'occasion. Certains de ces textes ont été écrits durant la guerre de Libération, d'autres, juste après la libération. Je n'ai rien voulu changer. Le lecteur y trouvera beaucoup de naïveté et de romantisme, mais aussi toute la sincérité d'un jeune des années de guerre, vivant de toute son âme et de toutes ses fibres l'épopée de la Patrie en lutte. C'est aussi tout le formidable espoir de la jeunesse. Ce témoignage n'a pas la prétention de raconter l'ALN dans sa totalité. Beaucoup d'autres ont raconté, et raconteront à coup sûr dans l'avenir, les combats héroïques, les grandes batailles et les hauts faits d'armes. C'est une ALN que j'ai voulu essayer de dépeindre de l'intérieur. Une ALN composée d'hommes tout simplement, avec toutes leurs espérances, vue avec les yeux d'un jeune sortant du lycée. Et ce lycéen s'est fondamentalement transformé au contact de son pays, de la réalité et des masses qui faisaient l'Histoire. Il a donné si peu à son pays et a reçu tellement du peuple. Car la guerre de Libération était avant tout l'expression d'une formidable résistance populaire. Ce lycéen, quelque peu imbu de son petit "savoir", restera éternellement reconnaissant à ces ouvriers, ces paysans, ces paysannes, qui l'ont aidé à prendre racine dans sa patrie.

J'ai voulu transmettre, à ma façon, le message de cette jeunesse d'hier qui a puissamment contribué à libérer le pays, les armes à la main, à la jeunesse d'aujourd'hui qui contribue si magnifiquement à son édification. Car ce qu'il y a de plus beau dans la jeunesse, c'est qu'elle est éternelle et qu'elle renouvelle ses forces à l'infini. Les espoirs d'hier et ceux d'aujourd'hui

s'inscrivent dans la même démarche, le même cheminement vers le bonheur des hommes, de tous les hommes, la liberté dans toute son acception. Le message de ceux qui sont morts pour la Patrie ne peut être étouffé par aucune force. J'ai voulu rendre plus explicite et plus concret ce message. J'ai voulu apporter, avec toute la force de mon cœur et l'attachement à ma Patrie, le témoignage que la jeunesse, qui faisait les bataillons de l'ALN, a réellement combattu pour que chacun vive dignement dans l'Algérie de ses rêves. Car il ne faut pas oublier que l'Algérie indépendante était, à l'époque, un rêve. Un rêve qui se réalisera inéluctablement. Dans chaque gourbi, dans chaque réunion, le serment aux martyrs était accompagné d'un serment à ceux qui allaient vivre: la guerre continuera après l'indépendance, contre l'ignorance, la misère, l'injustice. Certes, tout cela n'était pas exprimé scientifiquement à l'époque, et le niveau de conscience de cette jeunesse ne lui permettait pas d'appréhender les moyens qu'il fallait mettre en œuvre pour atteindre ces objectifs, tant elle se donnait totalement à la lutte contre l'ennemi principal du moment, le colonialisme.

Ce modeste témoignage est la contribution d'un jeune officier de l'ALN qui demeurera toujours jeune, car il se retrouve pleinement dans cette jeunesse des années 70 qui défend vaillamment la Révolution agraire, qui étudie et travaille avec ardeur, sacrifie ses vacances pour le volontariat, cette belle jeunesse qui aime si sincèrement l'Algérie des travailleurs, l'Algérie qui sue et qui crée à chaque seconde un nouvel avenir. Cette jeunesse qui est devenue plus consciente, plus instruite, qui a compris que notre ennemi principal et implacable est toujours l'impérialisme. Cet impérialisme qui a assassiné tant de mes amis d'enfance et de jeunesse, tant de mes frères, qui s'est acharné à détruire notre pays et qui continue à vouloir nous mettre à genoux.

par l'intermédiaire de ses multinationales et de leurs agents réactionnaires nationaux.

Ce témoignage est authentique. Je l'ai écrit avec mon cœur en pensant à tous ceux que j'aime et qui continuent la lutte. Les noms de la plupart des djounoud cités sont réels, les noms des dechras sont vrais. En ce qui concerne l'histoire de Hafed et de Houria, je n'en ai pas été le témoin direct... On me l'a racontée et j'ai trouvé l'histoire si belle et si émouvante que je n'ai pas pu m'empêcher de la rapporter... Et pour dire aussi qu'il y a eu des histoires d'amour dans l'ALN, et que les jeunes d'hier aspiraient aussi au bonheur personnel; et c'est ce qui rend plus grand et plus généreux leur sacrifice.

Assurément, si l'on ne veut pas trahir ce pourquoi sont partis ces chouhada, si l'on veut être fidèle à leurs espérances et à celles du peuple qui est le "seul héros", il n'y a qu'une manière de continuer la guerre de Libération. Celle qui consiste à édifier patiemment la Patrie dans la seule voie qui restitue à l'homme toute sa dignité et son humanité, celle du socialisme.

C'est l'union de tous les patriotes qui a permis la victoire sur l'ennemi d'hier, le colonialisme. C'est encore l'union de tous les patriotes qui aiment sincèrement leur patrie, qui la veulent prospère, débarrassée de toutes les formes d'injustice, d'oppression et d'exploitation, ceux qui font leurs les justes orientations de la Charte nationale, qui permettra à l'Algérie de surmonter ses difficultés et de triompher des embûches que ne cesse de lui tendre le même ennemi qu'hier et qui n'a fait que changer de moyens.

CHAPITRE PREMIER

Ce jour-là, Amine se sentait terriblement fort. Et pourtant il avait faim. Le Ramadhan était venu cette année avant le printemps; la pluie et le froid aidaient à creuser le ventre. Pourtant, ce mois de mars était si beau. L'après-midi, balloté par un vent violent et frais qui caressait sauvagement le visage, portait en lui l'immense liberté de l'étendue méditerranéenne.

Il regardait et pourtant il ne voyait pas les hommes qui marchaient devant, derrière, à côté de lui. Ses yeux et son cœur étaient ailleurs. Des yeux dilatés par la peur, l'angoisse, l'incertitude, mais aussi la vigilance, la fierté et beaucoup d'orgueil. Tout était incertitude. Partout l'ombre du malheur, une ombre qui prenait la forme d'un para avec un fusil, le cynisme dégoulinant du visage, la haine en bandoulière, le long des grenades.

Il était un **indigène.** Ses petits copains européens le lui avaient assez dit, un "petit Arabe" bien élevé, pas trop sale, qui allait au lycée. Pardi, il savait que "ses ancêtres étaient des Gaulois" et que "la France était le pays de la liberté". Cette liberté, il la vivait avec ses frères. Il était brun, les cheveux et le regard sombres. Il y avait aussi tant de fierté dans son cœur, et, à sa place, qui donc n'en aurait pas? Et pourtant rien ne le différenciait des autres. Il semblait tout aussi absent que les autres.

Tout le monde avait faim. Lui se sentait repu avec son estomac affreusement vide. Repu et presque heureux dans la crainte. Pouvait-on être homme de ce pays sans peur, sans angoisse. A force de vivre avec

la peur, il croyait vivre d'elle. Et c'était peut-être cela qui le faisait homme, citoyen de ce pays oublié de par le monde. Homme libre derrière les barbelés, libre les mains en l'air, libre dans la peur, libre dans l'effort. La révolte de "l'adolescent contre les valeurs de la société des adultes" n'a pas lieu sur cette terre, pour la bonne raison que sur cette terre il n'y a pas d'adolescence. La révolte se fait contre la honte, l'indignité, la faim, la misère, contre les maux symbolisés par le soldat casqué venu d'Occident. Ici naissait l'être nouveau dans la douleur sauvage de la guerre.

La guerre! La guerre était-elle possible dans ce pays aux si belles couleurs? Mais cette guerre-là signifiait l'espérance: espérance que de ces tortures, de ces douleurs, de la mort, surgirait la vie dans toute sa plénitude. La véritable vie, celle que l'on veut, que l'on construit pour soi, pour ses frères, sur une terre qui respire, qui ne souffre plus de l'exploitation, de l'esclavage. Dans ces yeux tristes, que de réprobation, que d'amour. Que de volonté d'agir, de vivre, d'aimer. Avoir vingt ans et souffrir et être humilié, insulté, fouillé, bafoué, c'est ne pas avoir vingt ans, c'est n'avoir aucun âge. Avoir vingt ans et se mouvoir sans raison et sans but dans une patrie emprisonnée entre la mer et le Sahara.

"De Dunkerque à Tamanrasset 55 millions de Français", "la Seine traverse Paris, la Méditerranée traverse la France". "Un fellagha de dénoncé, une famille de sauvée", "l'armée française veille". Les ignobles inscriptions barrent l'horizon, barrent l'avenir. L'armée française, digne héritière des Vandales, veille sur l'injustice, la spoliation, le vol, l'assassinat. Les forces de l'ordre colonialiste, capitaliste, impérialiste. Un rêve désormais à la portée des hommes de ce pays, la Méditerranée ne traversera plus la France, mais bai-

gnera les rives ensoleillées d'un vieux pays parti à la conquête d'une nouvelle jeunesse. Etre de ceux qui font l'avenir.

Amine marchait et pensait. Il pensait à beaucoup de choses. Il revoyait ses parents et ses frères qu'il avait laissés dans la misère. Il pensait à ses amis qu'il aimait tant. Il respirait fortement l'air de sa ville qu'il trouvait changée. Il allait d'une démarche ferme et résolue. Il était persuadé de trouver la solution à tous ses maux. Il était heureux d'être enfant de ce pays qui se recréait, où les passions sont si vives et où l'amour est si proche de la mort. Il cherchait à se retrouver. Mais quelle conscience avait-il au fait? Etait-elle bien à lui ou la lui avait-on placée là pour en faire un déraciné? Que de problèmes, que de questions, que de points d'interrogation dans cette tête bouillonnante, impatiente et prête à exploser. Il ne savait même pas pourquoi il pensait à tout cela en cette fin d'après-midi. Il n'allait pas prendre une décision qui l'engagerait irrévocablement.

Il était déjà engagé à fond: il avait déjà mesuré toute la force de sa volonté dans les cellules, les camps d'internement. Il savait maintenant qu'il foulait un sol qui était à lui et que ses ancêtres n'étaient pas gaulois. Mais est-ce suffisant de savoir? Est-ce suffisant d'avoir été torturé? Est-ce suffisant de rencontrer sa patrie au détour de son adolescence? S'arrêter, abandonner, donner une occasion de plus à l'ennemi d'espérer, de redoubler d'effort, d'augmenter la part de souffrances et de sacrifices des autres.

Amine savait qu'un devoir n'est jamais totalement rempli. La mission d'être homme et d'aider à construire le monde des hommes, libres et frères, est une mission ininterrompue. Du haut de son orgueil de vingt ans, il méprisait ceux qui "réfléchissent trop"

pendant que d'autres souffrent. Pour lui, une seule chose comptait, aller avec résolution vers la lutte, où qu'elle se trouve, la lutte effective. Celle où l'on se sent pris vertigineusement par le cours inexorable de l'histoire. Celle où l'on fait l'Histoire aussi, une infime partie de l'Histoire avec ses autres frères. Cette lutte qui demande un engagement total, irréversible.

Il recherchait l'irréversibilité, car il avait peur de se perdre dans la vie quotidienne; celle où l'on mange, l'on dort, l'on ouvre son poste aux ondes interdites, où l'on attend pour voir de quoi sera fait le lendemain. Attendre demain, pensait-il, n'est pardonnable qu'à ceux qui ne sont pas aujourd'hui. Car demain ne pouvait naître sans efforts, sans travail, sans luttes, sans sacrifices. N'importe quel demain. Le demain des colonisés que nous sommes. Et après la libération, le demain des travailleurs, des ouvriers, des fellahs, de la jeunesse...

Le soleil déclinait, et Amine allait se trouver au bas de la rue. Il s'engageait dans une ruelle adjacente, quand il aperçut une patrouille de soldats... La peur lui déchira les entrailles... Revenir en arrière? Trop tard... C'était risquer d'attirer leur attention; alors, autant continuer tout droit... et s'ils lui demandaient ses papiers, s'ils le fouillaient et trouvaient le revolver dont le canon lui écorchait le ventre... ne penser à rien, cela valait mieux... au cas où les choses tourneraient mal... le dernier soldat venait de passer... un sourire de victoire lui effleura les lèvres... un "fellagha" venait de leur passer sous le nez, ces imbéciles! Cette immense peur au ventre et ce sentiment de victoire, il les ressentait à chaque fois qu'il frôlait le danger dans les rues déchirées de barbelés.

Ça y est, il était à l'endroit convenu. Il n'avait plus

qu'à attendre la mobylette bleue. Sur les étalages des marchands, les zalabias s'entassaient, enfoncées dans le miel rougeâtre et gluant. La foule anonyme s'écoulait, auxieuse, pressée, attentive au moindre bruit, à la moindre alerte. Une foule silencieuse, malgré le bruit infernal. Chacun se pressait de rentrer chez lui avant la rupture du jeûne... Après ce sera le couvre-feu. Amine se sentait un peu en retrait. Ces travailleurs harrassés, vidés, rentrant chez eux, que cachaient-ils au fond d'eux-mêmes?.

Pour lui, tout ce qui ne parlait pas de la résistance ne pouvait être que silence. Cette résistance qui allait enfanter une nouvelle foule, une nouvelle vie! Il voulut allumer une cigarette pour s'aider à réfléchir, il se rappela le jeûne, se frotta le menton... demain cette foule libérée tiendra un nouveau langage!

Salah (1) arriva, souriant, flegmatique, fixant intensément Amine. C'était un homme rude. Il ne faisait pas beaucoup confiance à ces petits gars de la ville qui se découvraient une âme de rebelle. Il les trouvait trop peu préparés aux difficultés qui les attendaient dans la vie dure des maquis. Salah avait un bon cœur, mais il allait quand même montrer à ce petit bonhomme, que lui, agent de liaison rompu à toutes les difficultés, avait beaucoup à lui apprendre.

– Montre ton laissez-passer.

– Le voici!

Salah n'avait pas de questions à poser, et pourtant il en posait.

– Tu es décidé à monter au djebel?

– Bien sûr, puisque j'ai le laissez-passer!

– Oh! le laissez-passer n'est qu'un bout de papier que l'on peut déchirer. Les balles et les bombes, elles, ne sont pas faites en papier.

– Je le sais.

– As-tu participé à des attentats?

Amine leva la tête et regarda bien en face l'homme à qui il avait affaire. Ces questions l'irritaient et il essayait d'en deviner l'utilité. Qu'y avait-il dans le visage de cet homme qui le regardait presque avec ironie, méchanceté et manque de confiance? En tout cas, cet air de supériorité avec lequel il l'écrasait était profondément désagréable.

– J'ai fait ce que l'organisation m'a ordonné de faire, je suis recherché et j'ai mon laissez-passer!

Il avait débité cette phrase d'un trait comme pour mettre un point final à l'interrogatoire. Il en avait marre des interrogatoires. Salah mit sa grosse main poilue sur la frêle épaule du jeune homme, et lui sourit:

Amine scruta quelques secondes le visage qui venait de se transformer. C'était un sourire sans artifice, sans fausse note: Amine pensa que c'était le même sourire que ceux de derrière les barbelés...

Autour d'eux la foule s'écoulait, toujours aussi silencieuse et angoissée. Au détour de la rue, dans une impasse sale, un vieux camion attendait, les roues arrière presque dans le fossé, dans la boue noire. Il était chargé à bloc.

– Grimpe vite, frère!

Le moteur, refroidi, ne voulait pas répondre.

– Qu'est-ce qu'il a encore ce vieux chariot: faudra encore le pousser... Non, ne descends pas, je vais encore essayer le démarreur...

Il fallait être là-bas avant dix-huit heures, avant la tombée de la nuit... Le moteur se mit brusquement à tourner, rapidement avec un bruit d'enfer. La vieille carrosserie branlante dansait comme prise dans un ballet endiablé... Le camion se mit à rouler... L'aventure commençait... Le grand départ... Le chemin de la lutte... Vers la liberté, vers la paix en passant par la guerre, et peut-être en s'arrêtant devant la mort...

Amine n'arrivait pas à parler; Salah comprit et se tut lui aussi. De toute manière on s'entendait à peine avec le bruit de ferraille du camion. Ce départ il l'avait voulu, il l'avait recherché, et pourtant son cœur était serré. Par la vitre sale, il voyait peut-être pour la dernière fois les rues poussiéreuses de la ville qui l'avait vu naître et qu'il aimait tant.

Les gens se précipitaient chez eux. La rupture du jeûne était pour bientôt. Il les regardait avec un mélange d'envie et de désapprobation. La chaleur de la méïda familiale: c'est qu'il aurait voulu revenir encore

une fois à la maison et embrasser ses petites sœurs qu'il chérissait tant... Mais le camion filait inexorablement vers l'avenir. Après tout, il prenait le chemin de la vraie vie, même si l'idée de quitter sa famille, ses amis, peut-être à jamais, lui faisait le cœur gros.

Bien sûr qu'il avait peur, il avait même énormément peur. N'était-il pas très jeune et n'aimait-il pas la vie avec une telle fougue?... La vitre de la portière lui renvoyait ses yeux tristes et résolus. Il avait bien peur de mourir, de ne plus revoir le soleil, les champs verts... Le ronflement du moteur, le tremblement de la ferraille atténuaient son angoisse.

Un brusque coup de frein; de gros bras chauds lui enlassèrent fortement les épaules. Le souffle humide de Salah lui caressa la nuque. La peur, il la braverait, cela ne devait représenter aucun exploit particulier.

Le camion s'arrêta lentement, il fallait descendre.

***

CHAPITRE II

PREMIERS PAS...

Ils longèrent un sentier d'une centaine de mètres. Salah paraissait inquiet. Cela se voyait sur son grave et grand visage ravagé de rides profondes et sinueuses. Un lourd silence écrasait la campagne déserte. Une gigantesque masse noire semblait s'avancer dangereusement vers eux, prête à les engloutir... Les premiers contreforts de l'Atlas. Amine s'aperçut tout d'un coup qu'il avait faim; le **maghreb** était déjà passé et il n'avait rien à manger... Mais il oublia vite la faim, l'inquiétude le gagna de nouveau. Au loin un chacal hurla, son long jappement aigu déchira le crépuscule envahissant. Salah marchait à petits pas, tel un félin, sans faire de bruit. De temps à autre, quand Amine traînait ses pataugas sur le sol, il se retournait, lui jetait un regard chargé de reproches, puis reprenait sa marche. Ce lourd silence, impénétrable, commençait à peser sur Amine... Soudain un petit bruit sur leur droite. Un homme était là, sorti d'un épais fourré. On ne voyait encore que sa "guechta" et le canon de son fusil de chasse qui dépassait derrière sa tête. Il s'avança vers eux et leur tendit la main; une main douce et nerveuse. Son regard était très mobile et tout son corps était prêt à bondir à chaque instant.

– Salut! Tout va bien?

– Oui, ça peut aller, ici il n'y a pas d'opérations!

– Non, le secteur est tranquille, tu as tout ramené, la machine à écrire, les médicaments ...

– Oui, tout est là.

– Bon, alors ne perdons pas de temps, filons au poste de liaison... respectez la distance... toi tu porteras

le panier, mais avec la main gauche, parce que à droite la lune brille, et on pourrait se faire repérer par ces chiens de Bougandoura (2) qui doivent rôder par-là.

Bougandoura. C'était il y a à peine trois ou quatre mois. C'était probablement là qu'Abdelkrim (3) avait été tué. Abdelkrim, gai luron et optimiste jusqu'au bout, sa dernière image: un clin d'œil amusé dans le camion qui le menait des caves d'Aïn-Taya à Bougandoura, vers la mort... C'est ce sourire et ce clin d'œil qui resteront gravés dans la mémoire d'Amine...

Il se rappelait encore ces jours horribles de décembre; il était sorti du camp d'internement de Ben-Aknoun depuis quelques mois seulement(4). Encore une fois la sonnerie aiguë l'avait réveillé en sursaut, en pleine nuit... Il savait pourquoi... Sa mère, tremblante, avait ouvert, et une dizaine de soldats s'étaient engouffrés dans le vestibule.

– C'est un contrôle, n'ayez pas peur, donnez-nous la fiche rose (5).

Quelques minutes plus tard il était, encore une fois, tremblant de froid dans la nuit, menottes aux mains. Il retrouvait dans la caserne toute proche une cellule presque familière. Au matin la grande stature du lieutenant Jean (6) était là, glaciale, inhumaine.

– Encore toi, mon petit bonhomme, eh bien cette fois ce ne sera pas du chocolat, allez à Aïn-Taya.

Au seul nom de Aïn-Taya il sentit ses genoux plier. On ne revenait pas de Aïn-Taya... On disait que c'était là qu'avait disparu un voisin, Si Boualem, le président de l'USMMC (7).

Il se revoyait pieds et poings liés, dans la 403 bâchée qui l'emmenait vers ce lieu de mort... Encore la gégène,

la baignoire, la bouteille et autres raffinements peut-être... Il se rappelait la grande salle des cuves... Il n'avait jamais vu auparavant de cuves à vin. Un immense para, barbu, lui avait demandé d'entrer dans la cuve. Il avait terriblement peur... entrer dans ce trou si noir... Il n'avait pas vu le coup arriver, il se réveilla à l'intérieur d'une cuve... où on boulonnait la petite plaque de fer qui barrait la minuscule entrée. Amine se rappela avec effroi les oubliettes du Moyen Age, il se mit à frapper contre la plaque de fer.

– Je veux sortir de là.

Un voix lui répondit. C'était un harki que l'on appelait Marcel.

– On te sortira de là... dans cinq ou six mois...

Il était glacé de froid et de peur... de véritables oubliettes... dans le noir, il s'était mis à inspecter les lieux à tâtons... il y avait peut-être là les squelettes de ses prédécesseurs.

Trois semaines dans la cuve et au bout le sourire candide et le clin d'œil de Abdelkrim... la libération aussi, grâce à l'héroïsme des autres...

Les chiens de Bougandoura pouvaient être encore là...

***

La nuit était maintenant complètement tombée. Le sentier montait rudement. Amine commençait à haleter, mais il ne voulait pas sentir la fatigue. Il grimpait aussi allègrement que possible... Au loin, Alger était tel un vaisseau lumineux avançant dans le noir. Alger casquée, déchirée de barbelés, gémissant sous les bottes des paras. L'air frais pénétrait les poumons à grandes bouffées, chatouillait les narines.

Le sentier montait toujours. Salah et le guide l'avaient distancé, aussi pressa-t-il le pas pour les rattraper.

– Qu'y a-t-il, Si Ali... (8)?

– C'est le poste.

Derrière une épaisse haie de figuiers de Barbarie, une lumière apparut.

– Achekoun?

– Ali...

Ils étaient arrivés au poste ALN. Un djoundi montait la garde. Ils lui serrèrent la main. Amine trouva drôle que l'on salue une sentinelle. Ils longèrent la haie de figuiers de barbarie et entrèrent dans le gourbi qui servait de poste militaire pour cette nuit. Une faible lumière éclairait la vaste salle. Le sol était de terre battue et le toit recouvert de diss. Une dizaine de djounoud, les armes sur les genoux, discutaient. Ils adressèrent de bruyants saluts aux nouveaux arrivés.

– Tu nous as ramené les journaux, Salah?

– Oui, ceux d'Alger plus un ou deux de France.

– Donne-les, que l'on voie un peu où ils en sont avec leurs mensonges.

Salah se tourna vers Amine:

– Nous allons entrer là-bas pour remplir ta fiche de renseignements.

Ils traversèrent la salle et se retrouvèrent dans un minuscule gourbi qui servait de cuisine. Amine connaissait bien Boubakr (9) qui était en train de manger. Il lui sauta au cou.

– Que fais-tu ici?

Quelle question! pensa Amine.

***

Il ne savait pas encore que Boubakr devait mourir un jour d'octobre 1960, pas loin de Bir-Rabalou.

Hamidou (10) aussi était là dans ce gourbi sombre. Ce n'était plus le petit garçon rieur et insouciant qu'il avait connu derrière les barbelés. Ils souriait certes, mais son sourire était empreint d'une gravité qui cadrait mal avec l'âge de ce djoundi, élégant presque dans sa tenue militaire.

Hamidou s'assit par terre, il était heureux lui aussi de retrouver quelqu'un de lointain.

– Comment ça va en ville?

– Pas trop mal pour ceux qui ont la volonté de lutter.

Puis, après quelques instants:

– Tu sais ce sera très difficile ici.

– Plus vache que les tortures?

– Ce n'est pas la même chose! Ici il faudra souffrir continuellement, travailler dans des conditions impossibles, et puis...

– Et puis quoi?

– Ce n'est pas que je veuille te faire paraître la vie de maquisard plus noire qu'elle ne l'est... d'ailleurs, je te connais assez pour être sûr que tu seras à la hauteur!

– Je suis tellement heureux de servir mon pays que je foncerai partout.

– Bon, il est quatre heures du matin, il va falloir que je parte, toi tu te replieras avec cheikh Sayd (11) et Rabah.

– Alors, bon courage!

... Il devait le revoir bien des fois, jusqu'au jour où, sur les flancs ravinés d'Ahl-El-Draâ, sur les hauteurs de Tablat, il tomba en héros. Avec son P.A.,

il avait réussi à abattre plusieurs soldats, récupérer un P.M. et tenir durant deux heures. Qui aurait pu penser que ce petit gars fragile était capable d'un tel héroïsme.

***

Quand Amine quitta le gourbi en compagnie de deux agents de liaison, cheikh Sayd et Rabah, le jour se levait. Un froid vif et pénétrant fouettait le visage des trois hommes. La montagne était admirablement belle; les arbres recouverts de rosée fraîche et transparente; les premiers piaillements des oiseaux. Quelques chants de coqs s'élevaient de la dechra déjà lointaine. Le vieux Sayd, les yeux enfouis dans un visage boursouflé et bon enfant, marchait d'un pas sûr er régulier. Malgré la terre humide, il ne laissait aucune trace derrière lui; "il avance avec art", pensa Amine...

Le soleil allait se lever, il fallait se terrer. Ils traversèrent une piste, les traces encore fraîches d'une jeep et de camions étaient visibles. Avec sa cachabia, cheikh Sayd s'appliqua à effacer les traces de leurs pas. Quelques centaines de mètres plus loin, les trois hommes s'engouffrèrent dans un épais buisson au cœur duquel un petit espace d'environ deux mètres carrés était dégagé. Rabah s'écarta du groupe, prit place sur un endroit surélevé et se mit à scruter l'horizon. Le vieux Sayd s'enroula dans sa cachabia, posa la tête sur la crosse de son fusil de chasse et s'endormit. Amine, lui, s'assit, il ne comprenait pas très bien ce qui se passait, mais n'osait poser de question. Il faisait très froid. L'épopée commençait, la souffrance aussi. Amine avait très froid, surtout au bout des pieds, et le soleil était encore loin de pouvoir le réchauffer. Rabah revint, lui aussi était très jeune.

– Tu as froid? Ça va passer, mais il va falloir t'habituer; le froid est notre grand ennemi.

Amine comprit que cela allait être une constante. Avoir terriblement froid chaque matin. Avoir terriblement chaud en été. Un lot quotidien qu'il fallait mieux accepter dès à présent. Et, comme un vieux dur, il voulut mépriser le froid qui lui mordait férocement les orteils.

– Nous allons en zone interdite, tous les P.C. sont installés là-bas... Moi je suis d'El-Medjadji, j'ai jeté une grenade au cinéma du Casino à Alger. Les soldats m'ont même arrêté dans la rafle et m'ont emmené au cinéma "El-Djamal", puis ils m'ont relâché. J'étais très content, j'ai vite fait de rejoindre les frères.

C'était Rabah qui parlait...

En bas, s'étalait la Mitidja, immense tapis de verdure, pleine de vie. Vue de loin, elle semblait un véritable paradis, mais que de maux s'y cachaient, que de malheurs et de désespoirs emplissaient cet air matinal... Que les aurores sans espoirs sont tristes! Pour nos amis l'espace anéantissait tout cela et ne laissait à leur vue que la beauté calme et merveilleuse de cette plaine. Seules quelques guérites, grises et laides, trahissaient l'incertitude qui y régnait. La civilisation des envahisseurs n'avait pas daigné attaquer les pentes rugueuses de l'Atlas... Leur belle civilisation... Celle qui déracine, dépersonnalise, humilie, emprisonne, détruit les valeurs, foule aux pieds l'humanité, construit la société la plus horrible qui soit, celle où règnent sans partage le colonialisme, l'esclavage, la loi infâme du capital...

Et ici, au milieu des lentisques, avec la barbe sale accrochée au visage, allongés à même la terre, des hommes se retrouvaient à la recherche de leur véritable personnalité, de leurs racines... La "civilisation" apportée par les colons et les soudards, symbolisée là-bas par la route tristement rectiligne et par le mugissement

des camions militaires bondés d'hommes qui ne savaient plus penser...

Amine pensait: "Ces hommes? Des assassins aux tenues bariolées; des tortionnaires à la face dégoûtante de haine et de cynisme, et d'autres, des petits bidasses qui vont traquer la liberté au nom de l'obéissance au pouvoir."

Dans son intransigeance, il les rejetait tous; il les méprisait, parce que pour lui la grandeur première d'un homme est la prise de conscience de ses responsabilités. Aucun pouvoir ne peut obliger quiconque à agir contre les valeurs qui font l'humanité. Pour lui la ligne de partage était claire, nette, rectiligne: être digne; être traître; être avec son peuple travailleur, aider à faire avancer le cours de l'histoire; être contre son peuple, ses frères, et œuvrer contre le cours de l'histoire. Que d'idéalisme au fond de son cœur. Quelle belle tâche l'histoire leur offrait: se reconstruire, remodeler la patrie volée. Une génération éblouissante, dans la mesure où elle comprend la signification profonde de "Novembre", puisque l'histoire officielle a omis de parler des autres "Novembre" de ce pays. Car les masses s'étaient emparées de ce "Novembre", et lui donnaient une signification qui allait bien au-delà de l'indépendance. Ce devrait être le "Novembre" des travailleurs, des khammès, des cireurs, des analphabètes, des ventres creux, des oubliés, des opprimés.

"Novembre" de l'espoir, de la justice, de la fraternité, de la vraie fraternité, pas celle que l'on rabâche avec des mots pour berner et continuer à voler. "Novembre" sonnant le glas du colonialisme, du capitalisme, du règne abject de l'argent.

Amine ne pouvait encore savoir que ça allait être

effectivement le "Novembre" de l'autogestion, de la révolution agraire, des nationalisations. Le "Novembre" de la lutte des travailleurs, de l'effort des partisans du progrès pour construire une société chaque jour plus fraternelle, plus humaine. Il ne savait pas encore cela, mais il le pressentait, confusément...

Il avait si froid en ce matin glacial de mars, aussi pour ne pas trop souffrir il s'efforçait de penser à autre chose.

***

CHAPITRE III

LE SENTIER DE LA VIE

Comment se faisait-il donc qu'il était là, au milieu de ces lentisques? Comment se retrouvait-il au milieu de ces paysans-soldats, au lieu d'être sagement assis sur les bancs de l'Université? Pourtant, tout aurait pu être si simple: le bac, l'université, puis sacrifier au désir des parents, devenir médecin ou avocat. Quelqu'un que l'on respecte, qui a de l'argent. Enfin quelqu'un qui peut avoir sa place dans n'importe quelle société.

Mais beaucoup de questions le tourmentaient depuis longtemps. Tout ce qui l'entourait l'intéressait. Il exigeait une explication à tout.

Pourquoi son père devait-il se lever tous les matins à cinq heures pour aller conduire d'immenses poids lourds? Il le revoyait de dessous la couverture. Il dormait avec ses frères , côte à côte, dans la cuisine et il le voyait se hâtant pour partir, il revoyait sa mère pompant le vieux réchaud à pétrole qui n'obéissait pas toujours. Par les jours de grand froid, il n'arrivait pas à se rendormir, et il accompagnait son père, par la pensée, à travers la pluie. C'était donc cela la vie. Pourquoi son frère ajoutait-il aux semelles de ses espadrilles une lame de caoutchouc?

Il regardait intensément autour de lui. Beaucoup de parents, les Européens surtout, n'étaient pas obligés de se lever très tôt. Ils portaient des habits somptueux, habitaient de belles villas et roulaient dans des "tractions" ou des "vedettes". Lui, ses parents et ses frères étaient entassés dans une pièce-cuisine.

Durant toute son enfance, Amine était obsédé par les mendiants. Pourquoi, ces gens tendaient-ils la main et s'humiliaient pour avoir un bout de pain? Pourquoi étaient-ils obligés de s'abaisser ainsi? Il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond dans cette mécanique. Mais quoi?

Son enfance s'était écoulée à l'abri des besoins essentiels, au milieu de grandes joies et de terribles interrogations. Il pensait que les réponses pouvaient lui venir des livres. Il se mit à lire et à étudier avec férocité. Les premières réponses, en fait, commencèrent à venir à partir de la vie. Tout était compartimenté, divisé. Il suffisait pour le voir d'ouvrir les yeux. Il y avait l'école pour les petits Français d'un côté, et l'école pour les indigènes de l'autre, les quartiers français propres et beaux et ceux des Arabes délabrés et sales. Les petits Européens allaient en classe dans de beaux habits gais et chauds et les petits Arabes y allaient le plus souvent pieds nus, en plein hiver. Toutes ces différences avaient bien une explication.

Son père était analphabète. Sa mère savait lire et même écrire un peu. Il se rappelait les belles soirées d'été de son enfance. Parfois sa mère lisait au père un roman policier et s'efforçait de le traduire. D'autres fois, elle lui lisait autre chose. Des choses étranges qui fascinaient Amine. Il ne comprenait pas, mais il écoutait avec attention. Alors, des mots étranges commencèrent à s'accumuler pêle-mêle dans sa tête: colonialisme, répression, Guelma, indépendance, liberté, militant, Ben Badis, l'Algérie notre patrie.

Ces mots résonnaient en lui profondément. Il voulait les pénétrer pour mieux les comprendre, comprendre la signification de cette existence où il devait aller et par quel chemin...

La verte campagne qui entourait leur maison résonnait aussi en lui profondément; les grands champs où se déroulaient d'interminables parties de foot, les Arabes contre les Français, la mystérieuse forêt où il aimait se perdre avec ses petits amis. Il se sentait si près de la nature et des bêtes. Il avait élevé une quantité innombrable de chiens et de chats. Il s'efforçait d'aimer tout ce qui vivait, l'entourait et l'aidait à vivre, à comprendre, grandir. La vie ne pouvait être une accumulation insensée de jours sans finalité... Et ce malheur suprême qui semblait peser sur toutes les grandes personnes qu'il approchait. Ce "Ah ya França" qui revenait sans cesse.

Et puis son grand frère avait commencé à travailler. Il ramenait chaque jour le journal à la maison. C'était une source inépuisable d'enchantements pour Amine. Il lisait presque tout. Il y découvrait tant de choses. Il comprenait plus ou moins le sens de certaines, ne comprenait rien à d'autres, mais il sentait comme un point de lumière dans l'opacité de la nuit. Le journal s'appelait **Alger-Républicain.** Curieusement, les événements qui se déroulaient loin de son pays lui donnaient les premiers éléments de réponses aux questions qui le tiraillaient. Des événements qui se déroulaient dans certains pays dont il entendait parler pour la première fois: la Corée, l'Indochine. Il avait tant d'admiration pour le Viêt-minh. Il se rappelait Diên Biên Phu. Le gros titre qui barrait la une du journal: **"Diên Biên Phu est tombé".** C'était comme si un immense pan de la citadelle, qui emprisonnait son enfance, était tombé. Dans un cœur d'enfant, le renversement de la monarchie en Egypte l'avait enthousiasmé. Si on lui avait demandé pourquoi, il n'aurait pu donner de réponse, mais il sentait que c'était bien. Et puis le journal le disait. Il avait confiance en ce journal où il trouvait des éclaircissements à beaucoup de problèmes importants pour lui.

Un jour il prit son courage à deux mains et envoya un poème au "Coin du jeudi". C'était un poème tout aussi maladroit que naïf qui chantait l'amour de l'Algérie. Il eut l'immense bonheur de le voir publié. La joie qu'il éprouva ce matin de jeudi, il ne l'oubliera jamais.

Puis il fut invité au journal. Il n'avait pas quatorze ans et il devait aller seul à Alger, au siège du quotidien, boulevard Laferrière. Il avait revêtu son costume et mis une cravate. Celle que son père lui avait achetée pour son entrée en sixième. Comme il faisait chaud, il portait un casque pour se protéger du soleil. Son père lui avait acheté ce casque tout blanc pour lui faire plaisir, parce qu'il faisait plus propre, pensait-il, que les traditionnels chapeaux de paille. On l'avait accueilli fort gentiment au journal où étaient rassemblés les petits correspondants du "Coin du jeudi". Il y avait beaucoup de joie et de rires. A un moment donné, Mentor (c'était le pseudonyme du responsable de la page des jeunes) s'approcha de Amine.

– Tu sais ce que tu portes sur la tête?

– Sur ma tête, ben... un casque!

– Et tu sais ce qu'il signifie, ce casque?

– C'est tout simplement pour me protéger du soleil!

– On va prendre une limonade. Voilà, assieds-toi, enlève ce casque et pose-le ici... là, c'est bien, qui te l'a acheté, ce casque?

– Mon père, parce que je le voulais, et pour me faire plaisir.

– Et ton père que fait-il?

– C'est un chauffeur de poids lourds.

– C'est un ouvrier, c'est bien. Ton père t'a fait plaisir et il doit t'aider beaucoup, c'est sûr. Ce doit être un travailleur courageux; mais écoute-moi, ce casque a une signification. C'est le symbole du colonialisme.

– Et qu'est-ce que c'est que cela, le colonialisme? J'en entends parler, je lis ce mot sur le journal, mais personne ne m'a jamais dit ce qu'il signifiait.

– Le colonialisme, vois-tu, c'est l'occupation de notre pays par des étrangers. C'est l'occupation des terres des fellahs par la force. C'est la source principale des misères de millions de nos frères. Tant que ce système persiste, nous ne pouvons pas dire que nous sommes des hommes. Voilà en gros, as-tu compris?

A vrai dire, Amine n'avait pas très bien compris. Son interlocuteur, lui, avait bien saisi ce qui se passait dans la tête de l'enfant.

– Ce que tu écris au "Coin" montre combien tu aimes ton pays, les hommes qui habitent. La vie se chargera de te le faire comprendre, petit à petit.

***

La vie, c'était la vie de lycée. C'étaient les paroles chaudes et amicales de Ali, frère de son jeune ami Boualem qui passait son printemps à siffler les filles du quartier au rythme de "chéri bibi cocola". Amine était infiniment heureux d'avoir suscité l'amitié d'un ouvrier, un vrai, un de ceux qui travaillent avec leurs mains. Ali était ajusteur et syndicaliste. Cela allait compter.

Et puis un matin, ce fut la rentrée des vacances de la Toussaint. Pas n'importe quelle Toussaint; celle de novembre 54. La seconde moderne une était la classe la plus turbulente du lycée de Maison-Carrée. Quelque chose avait changé depuis octobre. Il y avait eu le Premier Novembre. Ces adolescents pressentaient que quelque chose de très important venait de commencer. La classe ne tenait pas. Un bourdonnement continu montait du fond de la salle. Quelqu'un avait

hâtivement tracé sur le tableau noir un mot terrible: "**Attentats**". Le professeur d'arabe, un jeune Algérien pourtant, effaça rapidement le tableau: "**Je ne veux plus voir de pareilles choses inscrites au tableau. Ce qui se passe est très mauvais, et vous devez travailler sans en tenir compte.**"

Un long murmure de désapprobation. Toute la sympathie que la classe avait pour lui venait de disparaître.

Toute l'année scolaire 1954-1955 allait être tumultueuse. Le travail en avait beaucoup souffert. Le climat était tendu entre les jeunes Algériens et les "pieds-noirs". L'hostilité s'installait. Les incidents avec l'administration se multipliaient. Au printemps 1955, il y eut un grave conflit avec la direction du lycée. C'était à l'occasion du Ramadhan. La direction refusait aux internes algériens le droit de veiller jusqu'à minuit, comme cela avait été le cas les années précédentes. Les lycéens algériens se mirent en grève. "Pérétos" (13), le "surgé", s'était fait menaçant. Mais rien n'y fit, et à la fin de la matinée tous étaient encore là dans la cour sous les mûriers, exigeant la satisfaction des exigences des potaches. "Pérétos" se mit à enregistrer les noms des grévistes:

– Mais vous êtes externes, vous, ce que demandent les internes ne vous regarde pas.

– Mais m'sieur, les externes sont solidaires de leurs camarades internes.

– Ah oui! C'est comme ça! Alors vous, je vous réserve un sort particulier.

Il prononçait les "r" en les roulant fortement. En fait, il ne réserva aucun sort du tout. Les internes eurent droit à leur veillée. C'était une victoire. Pour la pre-

mière fois, pour tous ces jeunes, la solidarité avait été payante. C'était une leçon à ne pas oublier.

Mais la lutte dans le lycée ne suffisait plus. Les études prenaient peu à peu un caractère dérisoire. A quoi cela pouvait-il bien servir d'avoir le bachot, le pays était à feu et à sang, et lui était là, avec ses copains sagement assis, en train d'étudier et de bachoter. Les discussions étaient âpres et chaudes parmi les lycéens. L'accord était loin d'être parfait. Un petit groupe se formait peu à peu, pour qui la vérité grossissait jour après jour. L'avenir prenait chaque jour une coloration plus collective. Devenir médecin ou avocat sous la botte de l'occupant: être heureux dans un océan de misères et d'esclavage. Etait-ce possible?

Mohammed Hadjerès, Amar, Amine et quelques autres constituèrent la première cellule FLN du lycée en liaison avec l'organisation d'El-Harrach.

Leur mission était de distribuer les tracts au lycée et de récupérer quelque argent à partir des maigres avoirs des lycéens. Il est vrai que certains avaient beaucoup d'argent. Il y avait beaucoup de fils de propriétaires terriens des régions de Sour-El-Ghozlane, Bouira et de plus loin. C'étaient eux qui contribuaient le plus chichement. Les premières contradictions entre lycéens, à travers la question nationale, se faisaient à partir de l'appartenance sociale. Au sein de la cellule FLN du lycée, Amine fit cette première constatation. Il allait s'en rappeler toujours : les enfants des pauvres se donnaient avec plus de vigueur, d'enthousiasme, de détermination. Pourtant ils mesuraient avec beaucoup de justesse les sacrifices consentis par leurs parents. Ils savaient que leurs parents espéraient à travers la réussite sociale de leurs enfants, se venger de leur sort si dur. Mais que voulait dire réussite sociale? Gagner

beaucoup d'argent, rouler carrosse, au milieu de la servitude, de la misère, de la maladie. Pouvait-on être un homme sans patrie?

Ainsi Amine faisait les premiers pas dans une aventure qui n'allait plus jamais se terminer pour lui; ses développements fabuleux et inimaginables le fascinaient. Mais il allait de mieux en mieux comprendre, ou plutôt il allait avoir de moins en moins de brouillard dans son esprit. Et peu à peu, du sentier de chèvres, il allait se retrouver sur la piste caillouteuse, puis sur des chemins de moins en moins secondaires. Le sentier de la vie.

Et puis ce fut mai 1956; l'excursion organisée par l'AJEMA (14), à Sidi-Fredj, le dimanche 13 mai. On avait chanté **Min Djibalina** en pleine place du Gouvernement (*) et scandé "Bugeaud au poteau", en passant devant le lycée Bugeaud (**). Il faisait bon à Sidi-Fredj. Les pâtes étaient salées. On se passait des photos-documents montrant des jeunes filles nues, violées. On discuta de la nécessité de se joindre au combat de notre peuple d'une manière plus efficace. La grève illimitée devait être déclenchée. Il fallait peut-être la faire coïncider avec la sortie pour les vacances de la Pentecôte. De toute façon un tract de l'UGEMA (15) devait préciser cela au cours de la semaine. L'appel arriva le vendredi suivant à Maison-Carrée. **"Désertons les bancs de l'Université pour le maquis. Et nous, les cadres de demain, encadrer qui, encadrer quoi, les morceaux de ruines et de cadavres de Philippeville. Pour notre peuple en lutte, pour le monde qui nous observe, serions-nous des renégats?»**

(*) Place des Martyrs

(**) Lycée Emir Abdelkader.

Le samedi 19 mai 1956 était ensoleillé. Une belle journée printanière. C'était la "grande F8" (fuite), comme on l'appelait au lycée. Tout le monde s'échappait de partout: à travers les portes, en escaladant la palissade, à travers les trous faits dans le grillage. C'était une véritable course contre la montre avec les policiers qui surgissaient de partout.

Plus rien ne pouvait arrêter ces jeunes. Ils allaient, eux aussi, contribuer à faire l'histoire aux côtés des paysans et des ouvriers. Comme ses jeunes camarades, Amine ne passa pas son bachot en juin. Il n'entra pas à l'Université; il allait emprunter le chemin rocailleux qui mène à la lutte et à la vie.

Le chemin qui le mènera aux caves de la SAPCE (16), par une froide nuit de décembre de 1957. L'abominable rictus des tortionnaires. Les corps entassés pêle-mêle, nus ou à demi vêtus, dans une cellule d'une dizaine de mètres carrés. Le capitaine Pareau (17) triomphant. Le lieutenant Gazenave (18), chauve, visqueux, des yeux de crapaud, trônant en ces lieux de douleurs. Et les autres, les exécutants, Titi, Hamida, torturant leurs frères et se détruisant eux-mêmes... Et le pauvre corps frêle et squelettique de Brahim replié dans la baignoire, débordant d'eau savonneuse et de vomissures...

– Arrête, relève-lui la tête, il va parler, il lève le doigt...

– Allez! vas-y mon vieux, vide ton sac!

Pareau a les yeux brillants, des yeux de malade... La pauvre tête de Brahim sort de l'eau, chancelante...

– Allez, parle, salaud!

– J'ai... J'ai...

– Tu vas cracher, pourriture!

– J'ai... perdu... mon dentier.

– Ah, crapule!

Et les côtes saillantes de Brahim se brisent sur le rebord de la baignoire...

Malgré sa grande frayeur, Amine avait presque envie de rire... la bonne farce que leur a faite Brahim. Puis, plus rien, les coups, la douleur, l'électricité, le néant; l'anti-humanit..., c'était inexprimable..., le Moyen Age..., la France des "droits de l'homme"...

Puis, de nouveau, le visage rouge et bon de Mohammed, le sourire de Ammar... Ceux qui étaient dans un état pas trop mauvais mangeaient les restes d'une dinde que leur avaient "généreusement" jetée les tortionnaires... Le vinaigre de la salade piquait les lèvres brûlées de Amine...

«Ne lui donnez pas de salade, laissez-le...», hurlait Mohammed.

Ils avaient été quatorze à être transférés au 45e régiment de transmission (20); ils avaient été entreposés dans un hangar ouvert à tous les vents. Ils avaient tous la diarrhée... Les interrogatoires continuaient. La gueule du lieutenant Jean se dressait, odieuse, menaçante.

«Teuille! levez-vous.»

Il avait ce cri, pour impressionner, pour faire peur... Ou peut-être pour se donner l'impression à lui-même qu'il était quelqu'un... Ses claques vous paralysaient le visage.

– Chef! j'ai envie d'aller là-bas...

– Vous n'avez pas fini de nous emmerder, allez sors...

Messaoud avait une diarrhée carabinée, il courait déjà vers le champ servant de W.-C. en abaissant le pantalon, le troufion de garde courant derrière lui...

Tous les prisonniers riaient de bon cœur; c'étaient des instants de délassement.

«Foutez-les dans la "chambre à gaz"!»

Qu'est-ce que c'était encore que cette "chambre à gaz", Bon Dieu! On les fit aligner sur deux rangs. Quelques centaines de mètres de marche, et on les entassa dans une grande salle dont la seule ouverture avait été murée. On l'appelait "chambre à gaz" parce que c'était là que l'on désinfectait les tenues des soldats. C'était le noir perpétuel. Seul un petit trou laissait passer un minuscule rai de lumière qui se baladait du matin au soir sur les parois sales de la cellule. Un repère gratté sur le mur donnait, quand le petit cercle de lumière s'en approchait, l'heure de la soupe... La soupe aux épinards était affreuse.

Ils dormaient sur quelques planches placées les unes contre les autres. Il y avait tout juste de la place pour dormir sur le côté. A la place de Brahim, il y avait un énorme clou; il n'avait vraiment pas de chance. Tous les matins, trois ou quatre soldats en armes les emmenaient aux lavabos, à quelque cent mètres, pour se laver un peu et vider les bidons. C'était la seule promenade. Il fallait la rendre la plus longue possible; pour le ramassage des mégots, toute une stratégie était élaborée. Durant le voyage vers les lavabos, l'un des gars était chargé de repérer à distance les mégots et de se diriger vers eux, un ou deux autres étaient chargés de les récolter, et c'était un long convoi sinueux qui se dirigeait vers les toilettes sous le regard soupçonneux des geôliers.

Et puis cinquante-quatre jours plus tard, ils cochaient les jours sur le mur. On les entassa encore dans un camion pour une destination inconnue. C'était le 13 février ou le 15 ou le 17... personne ne savait vraiment quelle date on était. Il faisait seulement merveilleusement beau; que c'était bon de revoir les rayons

du soleil caresser les arbres et voir des gens marcher dans la rue; c'était tout simplement merveilleux! Les choses les plus simples étaient extraordinaires. Le camion traversa une haie de barbelés. C'était à Ben-Aknoun - ils le sauront plus tard - au "camp des éclaireurs de France", devenu "camp des tortionnaires de France et de Navarre"

Des mois d'internement allaient suivre, mais aussi des moments d'intense fraternité où le mot solidarité prenait une forme réelle, concrète...

***

La main calleuse de cheikh Sayd lui tendait un morceau de galette et un œuf dur. Amine revenait au présent. La journée touchait à son terme, il fallait reprendre la marche. Prochaine étape: la zone interdite. Interdite à tous, sauf à ceux qui ne tenaient pas compte de la "pacification". La marche reprenait à travers le djebel, les oueds grondant, les douars déserts où seuls quelques corbeaux noirs faisaient la vie. La terre lasse et muette offrait ses sentiers muletiers à ces hommes silencieux qui se dirigeaient, le cœur serré, vers le destin qu'ils s'étaient tracé. Une longue marche vers la prochaine étape, vers le prochain lieu de fraternité, vers l'avenir.

La marche dura des heures, la fatigue plein les jambes qui avançaient mécaniquement. De temps en temps, on se retourne et l'on voit si le gars de derrière tient toujours le coup. On lui lance quelques mots à demi-voix, on rit doucement, on remet l'arme à l'épaule et l'on continue à marcher. Et dans le dos de celui qui précède, on lit des poèmes dédiés à ceux qui luttent. La liberté couleur sombre avançait.

En bas, la route nationale; celle qui mène de l'Arba à Tablat. A droite le "pont des chaînes". Il allait falloir le traverser. L'ennemi pouvait être là. Les cœurs battaient plus vite. Le premier fait quatre ou cinq sauts; ça y est, il avait traversé. Au tour du second... Amine sauta à son tour. Ils étaient sur le territoire du secteur 2.

La pente était raide, mais les pataugas se cramponnaient bien à l'argile du sol. La nature était d'une telle beauté. La patrie des poètes. Le poète du peuple lutte lui aussi, en rêvant. Le rêve peut être la réalité au futur. La réalité du moment était dure, cynique, mais le rêve était toujours permis. Qui ne rêve pas un peu est incapable de se dépasser pour construire l'avenir. Au loin les chacals hurlaient, un hurlement sinistre.

Un bruit assourdissant, une cascade blanche dans la nuit qui venait de perdre sa lune.

«Achkoun?»

«Cheikh Sayd!»

L'étape était terminée, le poste était là. Un gourbi de branchage et de diss. La sentinelle, très jeune, salua et nous montra l'entrée.

A l'intérieur il faisait chaud. Il y avait partout des djounoud, à terre, debout; les uns préparaient les galettes, d'autres surveillaient une immense marmite qui fumait, d'autres encore discutaient et riaient bruyamment.

Le vieux Sayd était très connu, il était salué par tout le monde; Amine prenait toutes ces mains calleuses et rugueuses qui se tendaient vers lui. Des mains de combattants, des frères. Il les serrait avec chaleur. Des hommes de l'interdit...

– Mohammed (21)!

– Comme je suis heureux de te voir, c'est magnifique!

– Va, continue de saluer les frères, puis reviens ici, nous allons discuter un peu.

Amine termina de saluer.

– Alors, Amine, comment ça va chez nous, vas-y raconte-moi tout.

Amine raconte tout, ou presque...

– Mohammed, y a-t-il ici d'autres frères?

– Ceux-là sont tous nos frères.

– Non, je veux dire, des amis, des copains du lycée...

– Du lycée, je ne suis pas bien au courant, mais je crois que Selhi, Baâziz, Boukhalfa, Makoudi (22) sont morts. Les autres qui ont pris le maquis, je ne suis pas au courant.

– Et du quartier? Mourad, Mustapha (23); j'ai rencontré Hamidou à Bourmalet.

– Mourad, Mustapha sont morts. Quant aux autres je ne sais pas. Hamid (24) aussi est mort. Chérif (25), Ali, je ne suis pas au courant...

Amine était silencieux. Il les revoyait tous, pleins de vie et de vigueur; que de morts, que de sacrifices!

Il revoyait Baâziz avec ses sabots en caoutchouc. Il était venu au lycée de Palestro, d'une famille très humble, un brillant élève. Tous les espoirs que ses parents plaçaient en lui... mort... et Makoudi gigantesque, flegmatique, un peu pachyderme, dans son tablier noir de potache. Amine ne savait pas encore qu'un jour, un domaine autogéré porterait son nom.

Mohammed reprit:

– Ton frère aussi...

Amine n'entendit pas le reste de la phrase, il ne savait pas exactement ce qu'il ressentait. Il avait eu peur de demander des nouvelles de son frère Mustapha (26), peur d'apprendre... Et puis en une seconde, voilà. Il ne reverrait plus son grand frère. Et pourtant il ne ressentait aucune douleur, seulement une profonde tristesse qui l'envahissait. La dernière fois qu'il l'avait vu c'était à Ouled-Cheikh, au-dessus de Boudouaou, une mechta surplombant l'oued Corso. Si Chérif l'avait accompagné. Si Chérif, un solide et vieux fellah de Ouled-Cheikh, qui faisait la liaison avec El-Harrach. Il arrivait chaque jeudi dans un vieux car branlant qui faisait les services des marchés, il venait de Thénia et Tidjelabine. Amine le rencontrait au café de la mosquée, après la prière du d'hor. Le gérant du café, Si Allel, était aussi un patriote militant. Une ou deux fois, Si Chérif avait passé la nuit à la maison. Lui aussi avait été arrêté et avait disparu; probablement exécuté; déjà un de ses enfants était tombé pour le pays. Amine se rappelait aussi le jour où sa mère était allée voir Mustapha à Ouled-Cheikh. Elle était partie pour une nuit et était restée là-bas trois jours, bloquée par un ratissage. Les femmes de la mechta l'avait maquillée, afin qu'elle passe inaperçue. Elle était revenue avec une immense frayeur et beaucoup de joie aussi; joie d'avoir vu son fils et d'avoir vécu durant trois jours la dure réalité des mechtas.

Son frère était donc mort, mais il était en lui, en ses frères et sœurs plus jeunes qui l'avaient à peine connu. Demain, à la libération, il sera dans la maison, dans les yeux de sa mère, les soupirs de son père. Il flottera les jours de fête près de leur drapeau; il sera dans la rue; il sera une partie de la cité, un brin de la patrie, une fibre de la révolution avec l'autre million qui l'a précédé ou le suivra. Et là où il repose, chanteront demain les petits enfants.

Du fond du gourbi, une jeune voix triste s'éleva:

«...mes frères, n'oubliez pas vos martyrs
qui se sont sacrifiés pour la patrie,
avec votre sang et votre vie défendez votre terre,
quittez vos familles, vos amis, vos enfants,
leurs voix, du fond de leurs tombes, vous appellent,
entendez cet appel, mes frères...»

La voix se tut. Elle semblait irréelle, venant de loin, de si loin, sincère et émouvante.

Il faisait bon dans ce gourbi. Serré contre des épaules amies, il vivait sa première soirée dans l'interdit. Amine ne voulait pas trop parler ce soir. Il continuerait sa discussion avec Mohammed demain. Ce soir il voulait voir, écouter, sentir. La soupe avait une saveur affreuse, mais elle était si bonne. Le pain cuit sur des tôles, restes des bombes au napalm, était maniable comme du caoutchouc, mais quel bonheur de mordre dans le pain de la liberté. Le feu flamboyait gaiement et tout autour, les hommes, l'arme sur le giron, les yeux larmoyants de fumée, discutaient âprement. Ils oubliaient la guerre dans laquelle ils étaient installés.

Amine s'étendit près du foyer, à même la terre humide, près de Mohammed. Il ne tarda pas à s'endormir. Demain, il se mettrait définitivement au courant...

Et puis tout doucement le silence se fit dans le poste militaire. Seule la sentinelle demeurait debout dans le froid, attentive au moindre bruit suspect. Ce gourbi isolé dans la montagne, enveloppé de nuit noire, était, pour quelques heures, un coin de quiétude et d'indépendance.

CHAPITRE IV

BAPTEME DE FEU

Ce matin de dimanche, le ciel était clair, un vent faible balayait la vallée et faisait siffler les pins qui garnissaient le flanc de la montagne. Le jour se levait et commençait à éclairer faiblement les crêtes nues et désertes. La cascade couvrait tous les bruits de la forêt. Amine et Mohammed sortirent du poste, plongèrent leurs têtes sous l'eau... Le coin était paisible et pacifique. L'air était vivifiant, l'eau limpide, pure. Le maquis de lentisques s'agrippait avec audace aux pentes abruptes.

Amine n'avait jamais vu son pays si nu, si beau, si sauvage et si méfiant. Il ne l'avait jamais senti avec autant d'avidité. Il n'avait jamais pensé que cet oued bruyant, ce maquis entêté et hargneux, ces crêtes ridées pouvaient devenir à la fois sa demeure et son champ de bataille.

Un coup de feu, sec et bref, mit fin au rêve. La réalité était là. Des rafales de mitraillettes, des dizaines de rafales de mitraillettes, de FM. Des cris, des ordres. Le poste était attaqué! Tout le monde était à terre. L'ennemi était là. Les obus pleuvaient. Des trous partout, de la poussière, du feu. La surprise avait été complète. L'adjudant Abdelkader, rampant, organisait la défense et le repli. "Les armes de guerre en position, face à l'ennemi, les autres, derrière à terre, attendez les ordres." C'était l'enfer! Les bombes pleuvaient de partout. Les ordres: dégager le poste, s'organiser sur la butte en face, à flanc de montagne, un peu en hauteur. L'ennemi venait d'en haut, de la crête: mission était de l'arrêter pour permettre le repli des gars.

Quels salauds ces soldats, un dimanche, ils auraient bien pu aller à la messe. Les nôtres tiraient maintenant. L'ennemi refluait vers le haut. La riposte l'avait un peu calmé.

– Cheikh Sayd, les gars sans armes vont avec toi, direction Tidjidjalt, l'ennemi est de l'autre côté!

Et la file des agents de liaison et des "sans armes" s'engouffra rapidement dans l'oued.

– Distance, Rabah, au milieu, au cas où nous serions dispersés.

La bataille faisait rage en arrière. Ici on courait. L'oued traversé, les djounoud se mirent à monter. La pente était dure, et il fallait filer vite à travers les buissons de lentisques, baisser le dos et surveiller les flancs. Courir vers la forêt dense. Courir toujours plus vite. Que faire d'autre sans arme? Les autres combattaient; eux se repliaient, s'éloignaient le plus rapidement possible du danger. La fatigue ne se sent pas en de pareilles circonstances.

Après une heure de course, ils s'arrêtèrent. Sayd organisa la garde. Les autres pouvaient se reposer.

Là-bas, de l'autre côté de la colline, on entendait toujours des coups de feu. Puis les détonations se firent de plus en plus rares, de plus en plus espacées. Vers huit heures, c'était le silence: les frères avaient réussi à décrocher, pourvu qu'il n'y ait pas eu beaucoup de casse; Amine avait eu son baptême de feu et une bonne dose de frousse.

Le soleil se faisait chaud; certains dormaient, d'autres mangeaient. L'un d'eux faisait la guerre aux poux; l'insecticide était rare. La confiance se réinstallait. Ils oublieront tout ce soir, au prochain poste, devant un bon café fumant.

CHAPITRE V

A TIDJIDJALT, P.C. DU SECTEUR 2

Tidjidjalt au milieu des "sisnou" et de l'humidité glacée du matin, les cris rauques des rouges-gorges, l'angoisse de chaque matin de guerre. De quoi sera fait ce jour? Ce soleil qui se lève, le verra-t-on se coucher? Verra-t-il le dernier sommeil de ces hommes, enroulés dans leurs cachabias, transis de froid? Ils faisaient mine de dormir. En fait, ils essayaient seulement de se soustraire quelque temps à la dure réalité. On ne sentait pas le bout des orteils dans les pataugas trempés. La guerre ce n'était pas seulement le feu, c'était un tout, un climat spécial avec des lois maudites, inhumaines. Des lois qui s'imposaient, et qu'il fallait accepter pour en détruire l'essence.

Mohammed s'était levé avec les premiers rayons du soleil.

«Vive le soleil, debout flemmard!»

Amine ouvrit les yeux.

– La guerre plus le froid, c'est plus que la mort!

– Et la mort, qu'est-ce donc!

– La mort, frère, c'est une prise de position. La mort n'a jamais été et ne sera jamais plus proche de la vie qu'aujourd'hui, pour nous.

– Elle reste quand même la fin de la vie, et cela est triste...

– C'est vrai, mais vois-tu, il nous semble mieux la connaître. Nous n'en avons plus terriblement peur, et même si nous la redoutons encore nous sommes tout près d'elle, et elle n'est plus cette horrible étrangère.

– Oui, c'est vrai, nous la connaissons un peu parce que beaucoup de nos amis ont déjà été happés

par elle; jeunes, avides de vivre, pleins d'espoirs. L'avant-garde de la jeunesse se réduit de jour en jour.

– Elle ne se réduit pas, elle devient chaque jour plus responsable, plus réaliste. Une jeunesse qui n'accepte pas pleinement ses responsabilités actuelles n'est plus la jeunesse. Dans tous les cas, dans toutes les situations, la jeunesse doit être ce qu'il y a de plus audacieux pour la défense et la réalisation des espérances populaires. Aujourd'hui pour la lutte de libération, et demain pour la reconstruction.

Depuis la cellule du lycée, les deux jeunes gens avaient vécu longtemps ensemble, mais jamais ils n'avaient eu l'occasion de parler librement comme ils le faisaient ce jour au cœur de la forêt. Ils pensaient à haute voix et en hommes libres, l'arme sur les genoux, engagés dans le combat de tout un peuple, de tout un nouveau monde qui réclamait sa place au soleil, son droit de vivre.

Mohammed reprit:

«Tu vois, l'A.L.N. est une armée jeune, très jeune même. N'est-ce pas là le plus heureux des présages? Quand la jeunesse d'un pays prend conscience et se mobilise aux côtés des ouvriers, des paysans, ce pays a tous les droits d'espérer.»

Il leur semblait facile de se sacrifier en sachant toute la jeunesse engagée dans le combat, en espérant qu'aucune de leurs souffrances ne serait vaine, et que leur chant ne serait jamais oublié. Il leur semblait facile de combattre en pensant aux jeunes qui, après la libération, prendraient la relève. La jeunesse qui leur succèdera, à qui ils remettront, en même temps que le pays libéré, leur ardeur, leur volonté, leurs espoirs lancinants pour un avenir de lumière. Il est si dur de mourir quand on aime tellement la vie. Il est si dur de tuer

lorsque l'on aime tellement l'homme. Il est si dur de penser à demain lorsque l'on sait de quels dangers est semé aujourd'hui. Et ce jour, le jour de la libération, du fond des tombes anonymes éparpillées dans les djebels, la jeunesse sacrifiée s'adressera à la nouvelle jeunesse rassemblée dans l'immense place des martyrs qu'est notre pays, et lui dira:

«Jeunesse, je suis une partie de toi. J'ai payé le tribut de la liberté. La voici, je te la remets, je te remets l'Algérie des aïeux. Je les ai vus, ils sont fiers de toi! Intrigués par l'arrivée de tant de jeunes dans la mort, ils nous ont dit: "Qu'y a-t-il?" Nous leur avons dit: "Notre pays se libère". Ils se sont mis à revivre dans la mort! N'oublie pas...»

***

– Je voudrais tellement exprimer ce que je ressens, ce que j'espère. Je me fous de la mort, mais je voudrais être sûr de ce que sera l'Algérie d'après l'occupation.

– Tu veux peut-être vivre...

– Qui donc ne veut pas vivre. Je voudrais vivre demain pour travailler, construire. N'est-ce pas merveilleux de voir jour après jour notre pays panser ses blessures, s'organiser, avancer dans la voie du progrès, se mettre à la recherche de sa culture, à partir du sang des morts et de la volonté des vivants? Tu vois Béni Zerman (27) revivre demain...

– Rêver ne sert à rien, mon frère. Demain ne nous incombe pas, car nous sommes des morts en sursis. Nous avons affaire aujourd'hui: tuer, brûler, détruire, puisque c'est la seule loi possible en ce temps. Que les jeunes de demain fassent revivre et reconstruisent! La guerre nous tuera, peut-être, mais n'est-ce pas récon-

fortant de savoir que notre mort engendrera la vie et la liberté! Si nous sommes encore avec ceux de demain, peut-être ne saurons-nous plus construire à force d'avoir détruit! Peut-être saurons-nous construire mieux que ceux qui n'auront jamais appris à détruire? Peut-être saurons-nous aimer mieux que ceux qui n'auront jamais appris à haïr? L'avenir reste l'avenir, surtout pour nous; mais je crois qu'il est préférable de ne pas trop le considérer. Car vouloir trop, beaucoup trop l'avenir, dans notre cas, c'est peut-être négliger un peu le présent. Ce présent qui peut apporter la mort, qui barre la route à l'avenir. C'est peut-être bâcler un peu le présent, ne pas en tenir compte assez. Or, le présent hypothèque l'avenir, et rater le présent c'est rater l'avenir. Le présent c'est l'ennemi qui peut surgir à n'importe quel moment, tu tires, tu le rates. C'en est fait de toi. Le présent c'est notre combat; si l'ALN, le peuple le ratent, le pays est fichu. L'avenir, c'est toujours beau, captivant, parce que par hypothèse l'avenir c'est le progrès, c'est mieux que le présent.

– Ils étaient jeunes. Ce n'était ni des durs, ni des héros. Ils étaient eux-mêmes avec leurs préjugés, leurs préférences, leurs faiblesses, leurs sentiments, leurs immenses espérances. Cet avenir, ils le produisaient; car produire l'avenir n'est-ce pas d'abord vivre pleinement le présent? Et ils vivaient pleinement le présent! A leur manière, à la manière de leur peuple. Avec beaucoup de cœur, de courage, d'amour, avec leurs erreurs, leurs lacunes... Pour eux, ceux qui veulent non pas préparer l'avenir, mais l'attendre pour simplement le vivre égoïstement, le digérer, en jouir misérablement, n'étaient pas là. Ils le vivront peut-être cet avenir, mais ce sera par hasard, par accident.

– Et puis qui te dit que le présent n'est pas plus beau que l'avenir? N'est-ce pas merveilleux la fraternité, la solidarité, la liberté et le bonheur de combattre

pour la plus belle des causes? Ici, tu te sens responsable, tu es un homme. Etre un homme libre! Dire à haute voix: **Ceci est mon pays! Nous avons libéré cette vallée; même si c'est pour quelques heures seulement. Ici, l'herbe pousse sur une terre qui respire. Et l'oued ira dire aux gens de la plaine qu'il a traversé une région que l'ennemi ne souille plus!...**

– Oui, mais si nous sommes prêts au sacrifice, c'est pour que l'avenir soit plus beau que le passé, que le présent. Il faut qu'il soit beau, humain, chaleureux, l'avenir des patriotes, des ouvriers, des paysans... Sinon à quoi serviraient tous ces sacrifices?

CHAPITRE VI

ZONE INTERDITE

Des mois avaient passé. Amine avait sillonné la zone de long en large, mais il la redécouvrait chaque jour. Maintenant c'était un "vieux", il allait allègrement par les sentiers des chèvres, et aimait se laver à grande eau dans les flots turbulents de l'oued Fantas (28). Fantas et ses eaux fougueuses, son long tunnel noir perçant la montagne, ses murs de rocaille, ses pins centenaires perdus au milieu de la broussaille envahissante, au fond de son mystérieux canon; couloir étroit et passage presque obligé entre la zone interdite de Beni-Zerman et la Mitidja. Il fut souvent le théâtre de durs combats. Dans sa vallée sombre et encaissée, il était à la fois un refuge et un lieu de mort. Saïd "Tisseli" mourut là. Le lieutenant Saïd Hazama (29) y fut grièvement blessé et mourut aussi des suites de ses blessures au P.C. de la région, à Baâta. Et les gars du "groupe d'escorte", "Hadji-Baba", Djaffar, l'ancien boxeur de Bentalha et tant d'autres encore...

Le poste de liaison de Fantas, installé au bord de l'oued, était important. C'était un carrefour en plein cœur de cette immense zone interdite qui s'étendait de l'Arba à Tablat et de Hammam-Mélouane à Champlain (*).

Tous les agents de liaison venant des différentes régions et secteurs y convergeaient pour emprunter l'étroit couloir qui mène à Remili en Mitidja. C'était aussi le poste de tri du P.C. du secteur qui était installé dans les environs. Au-delà de Koudia-El-Beïda c'était la zone interdite, interdite à tout ce qui vit.

(*) Aujourd'hui Omaria

Beni-Zerman monte doucement; sa face ridée par l'érosion qui y a creusé de profondes blessures. Baâssa se dresse au sommet, face aux blokhaus ennemis qui l'enserrent. C'était partout la zone interdite, morne et immobile, désolée et désertée par la vie. De ses pauvres gourbis, seuls quelques pans de murs étaient restés obstinément debout, calcinés, noirs de fumée, voulant attester qu'ils existèrent un jour, et que leur espoir de rejaillir était plus solide et plus tenace que le fer et le feu qui les avaient détruits. La végétation avait tout envahi, et de ce délicieux coin de verdure où l'eau coulait de tous côtés, la vie était bannie. Pas de joyeux cris d'enfants, pas de voix de femmes sur le chemin de la source, pas de burnous blanc au fond de la vallée. Seul rompait le silence le ronflement rauque et énervant du "piper" en quête de "gibier", et les jours "noirs" le sourd grondement des bombes de l'OTAN.

Au milieu de cette désolation, dans un coin de la forêt, une hutte de branchages servait de foyer militaire et de poste de liaison: le poste "13" (30). Ce n'était pas un poste militaire froid et impersonnel, mais presque une demeure, un lieu de repos et de réconfort pour des maquisards aux visages brûlés par le froid, le gel, le soleil.

Une vie intense habitait ce gourbi perdu dans la montagne. L'atmosphère détendue qui y régnait d'ordinaire restituait à chacun la quantité de calme, de volonté, d'équilibre dont il avait besoin pour affronter le jour prochain qui sera fait l'on ne savait de quoi encore. Dans un coin du gourbi, le feu pétillait et dansait joyeusement sous le "tadjine" noir et vieux, rafistolé par plusieurs rangées de fil de fer. La lampe à pétrole, fatiguée, toute cabossée, pendait à une poutrelle. Elle semblait faire l'impossible pour donner de la lumière. Les hommes étaient là, fatigués par une journée de

dures marches, mais heureux de se retrouver encore une fois, la dernière peut-être...

Sous la lampe, Amine rédigeait le rapport d'activité du secteur (31):

26 juin : Les moudjahidine du secteur 2, région 3, zone 1, wilaya 4, abattent, en plein centre de l'Arba, un traître répondant au nom de Kerkar Rabah.

29 juin : Un fidaï, lié au secteur, lance une grenade dans une maison close à l'enseigne de "La Féria", 7, rue du Chêne à Alger: 1 mort, 14 blessés dont 10 parachutistes.

7 juillet : A Maison-Carrée, avenue de la 3e D.I.A, un fidaï abat de cinq coups de poignard, le traître notoire, Touhami Mohammed, plus connu sous le pseudonyme de "Boulahia". Ce dernier est grièvement blessé. Le fidaï a réussi à se replier.

8 juillet : Près de Rovigo, un groupe de l'A.L.N. accroche l'ennemi: 3 tués et un nombre ignoré de blessés. De notre côté, nous déplorons 3 blessés.

18 juillet : A Alger, un fidaï, lié au secteur, lance une grenade dans un bar, place Aristide-Briand : 3 Européens sont blessés.

22 juillet : Près de Hammam-Mélouane, au lieu-dit "Zoli", un camp militaire du génie est attaqué par nos éléments vers 18 h. Les pertes ennemies s'élèvent à 5 tués et plusieurs blessés. Aucune perte dans nos rangs.

26 juillet : Un fidaï du secteur lance une grenade

dans un bar à Maison-Carrée, avenue Lebailly: 2 tués et 4 blessés.

1er août : Un traître notoire connu sous le nom de Rabah El Hadj, est capturé par l'ALN. Condamné, il est exécuté.

2 août : 700 quintaux de fourrage incendiés à la ferme «Ronda», située au douar Raïs, près de l'Arba.

3 août : A 23 h nos éléments accrochent l'ennemi à la dechra Kherrazen. L'ennemi s'est replié aussitôt. Ses pertes sont inconnues. Aucune perte dans nos rangs.

4 août : Un petit groupe de l'A.L.N. attaque deux sections ennemies à Bekkar (Tablat), et lui cause les pertes suivantes : 4 tués et plusieurs blessés.

6 août : Le camp ennemi d'El-Merdja est harcelé; les pertes ennemies sont inconnues.

8 août : Les camps ennemis de "Tourtsatine", "Béchaïtya" (Tablat) et "Khémiess" (Rovigo) sont harcelés par des commandos de l'A.L.N. Les pertes colonialistes sont inconnues.

9 août : Accrochage en Mitidja, près de Sidi-Moussa; l'ennemi a subi des pertes sévères.

Sur la route l'Arba-Maison-Carrée, des poteaux télégraphiques sont sciés par les moussebiline.

Le centre de Tablat est harcelé durant la nuit. Les résultats de cette action ne sont pas connus.

12 août : Grenade dans un bar à Bentalha (Baraki), l'engin n'a pas explosé.

13 août : Un débit de boissons alcoolisées a été fait sauter par un jeune fidaï de notre secteur, dans la Casbah d'Alger, rue Bologhine. L'explosion de l'engin a fait 2 tués et 16 blessés.

14 août : Un GMC saute sur une mine au lieu-dit "Chraïaa", près de Bouhmama (Tablat): dégâts matériels et pertes humaines signalés.

15 août : Les camps ennemis de "Chadi" (Sakamody) et de "Khmiess" (Rovigo) sont harcelés par l'ALN : pertes ennemies inconnues.

A la ferme "Ronda", sur la route de Maison-Carrée, deux cents bottes de paille sont la proie des flammes.

Piste sabotée par notre service du "génie" à Béni-Ouatas (Rovigo).

16 août : Le camp de "Khmiess" est encore harcelé par nos éléments : pertes ennemies inconnues.

Attaque du camp ennemi de "Raïs', près de l'Arba : les pertes ennemies sont lourdes.

22 août : Le camp ennemi de "Tourtsatine" est harcelé par le groupe du secteur. Les pertes ennemies sont inconnues.

28 août : Le camp de "Chadi" est harcelé par un commando. Les pertes ennemies sont inconnues.

31 août : Le camp.ennemi de "El-Merdja" est harcelé, les pertes ennemies sont inconnues.

***

Amine se redressa, il avait mal au dos. Le rapport était terminé, il ne restait plus qu'à l'envoyer au PC de la zone.

CHAPITRE VII

LA MINTAQA UNE

La zone 1 de la wilaya 4 était une région assez vaste, délimitée au nord par la mer et les villes de Maison-Carrée, Ménerville (Thénia), Palestro (aujourd'hui Lakhdaria, du nom de Si Lakhdar, commandant militaire de la wilaya 4), Bouïra, à l'ouest par la partie orientale de la Mitidja, et au sud et à l'est par les monts de Blida et la zone de Aumale (Sour-El-Ghozlane) et de Djebel Dirah. Elle s'ouvrait largement sur l'Est de la Mitidja et sa zone industrielle. La montagne s'élève rapidement, ce qui réduit les terrains en piémont les plus utilisés pour l'agriculture. Les terres y sont pauvres, avec de grandes zones boisées autour du col de Sakamody, sur les flancs de Béni-Zerman ou autour de Béni-Malloum, mais c'était le maquis qui dominait très largement; un maquis de lentisques, la plupart du temps. Dans sa partie orientale, la plaine des Aribs, qui s'étire entre Bouïra et Aïn-Bessem et Sour-El-Ghozlane, est assez riche, presque entièrement entre les mains des colons.

Elle jouait un rôle important dans l'économie de la région. Si l'on exceptait les villes situées à la limite de la Mitidja, et qui étaient de gros villages tournant le dos à l'arrière-pays montagneux, on ne trouvait, à l'intérieur de ce vaste quadrillatère, que quatre ou cinq marchés de relative importance : Palestro, Aïn-Bessem, Tablat, l'Arba-Beni-Slimane, Bouskène.

Présentation géographique assez sommaire d'une zone qui s'étire sur une centaine de kilomètres de large pour une soixantaine de profondeur. A part l'Isser, les rivières y sont de moindre importance; ce sont des tor-

rents descendant précipitamment vers la Mitidja, tels l'oued Fantas, l'oued Boudghaghen qui forment l'oued Djemaâ, lequel passe près de l'Arba, ou encore l'oued Tadmaït qui se jette dans l'Isser.

Pays montagneux par excellence, relié étroitement au pays kabyle, cette région a pris une part active à toutes les rébellions qui secouèrent le pays. Les Romains n'ont pu effectivement occuper que la vallée étriquée de l'Isser et la haute plaine environnante, l'actuel Sour-El-Ghozlane. Durant les grandes révoltes qui ont essayé de secouer le joug romain, ces montagnes, relativement proches de Césarée et de la route reliant les deux "Mauritanies", ont toujours abrité des troupes insurgées. On peut citer la fameuse révolte de Firmus.

Durant la période d'occupation ottomane, le pays constituait totalement une partie de ce "Bled-es-Siba" qui rejetait l'autorité turque. Retirées dans leurs montagnes, les tribus vivaient dans une relative indépendance, prêtes à faire face à toute tentative de pénétration. Vivant en autarcie, les populations n'entretenaient pas moins entre elles quelques courants d'échanges.

Ce "Bled-es-Siba", farouchement opposé à l'occupation turque, s'est trouvé naturellement en état de résistance dès les premiers mois de l'agression française. Les tribus de toute la région prirent une part active à la lutte de Libération nationale, menée sous la direction de Abdelkader; et les montagnes environnant la Mitidja constituaient un bastion sûr pour les troupes de l'Emir.

En effet, lors du traité de la Tafna, c'était l'oued Keddara qui descend de Bouzegza qui délimitait à l'est d'Alger les zones placées sous l'autorité coloniale et celle de l'Emir. Après la défaite de l'Emir, la seconde

grande insurrection nationale, qui fut conduite par El-Mokrani, trouva dans les tribus de la région des alliés sûrs. C'est sur les bords de l'oued Soufflat, près de Palestro, dans le Z'barbar, qu'El-Mokrani est tombé au champ d'honneur.

***

Dès les premiers mois de la guerre de Libération, les maquis s'installèrent dans cette région, aux portes d'Alger. Dans les monts de Palestro, de Tablat, du Djebel-Dirah et jusqu'en Mitidja, les maquis se développèrent, du fait des avantages exceptionnels qu'offraient le terrain et sa couverture, mais aussi de l'attachement de ses populations à la lutte. Les groupes armés sillonnaient ces monts dans tous les sens, apportant à la vie des montagnards une dimension nouvelle, une raison de vivre, une espérance naissante. De profondes transformations s'opéraient peu à peu. D'une masse manifestement inerte, tournée vers le passé du fait de son exclusion du présent et de sa non-participation à la construction du futur, surgissait, jour après jour, une communauté nouvelle, plus ou moins consciente de sa force, se projetant en avant. C'était comme si le processus de formation de la communauté nationale se mettait tout d'un coup à brûler les étapes. Les vieilles rancunes entre tribus, savamment alimentées par le colonialisme, reculaient pour laisser place à une alliance d'un type nouveau, animée d'une volonté commune en vue d'un objectif commun. Une profonde révolution psycho-sociale accompagnait la guerre de Libération. Les mentalités paysannes, jusque-là enfermées dans un passéisme tenace et entêté, s'ouvraient peu à peu sur des réalités nouvelles et des problèmes nouveaux. Dans les douars, soudainement animés, émergeant d'un long silence, se créait un état d'esprit nouveau et couvait la tempête qui allait déferler

sur tout le pays, exprimant à coups de feu et de sang une colère longtemps contenue, étouffée.

La famille paysanne, elle aussi, prenait une dimension nouvelle, découvrant qu'une association d'un autre type la liait aux familles vivant autour d'elle, et que leur sort devenait commun face aux nécessités de la lutte. La famille élargie allait briser le cloisonnement qui la séparait des autres groupements. Au-delà de la solidarité familiale, clanique, tribale, une solidarité supérieure allait se fonder sur des bases nouvelles. Les relations entre les familles, les clans, les tribus, les douars se hissèrent à un niveau supérieur, en ce sens que l'action collective et coordonnée, impératif de la lutte, exigeait une solidarité d'une essence nouvelle.

Au sein d'une même famille, les relations se transformaient. L'autorité paternelle, indiscutable jusque-là, reculait. Les enfants adultes, du fait de la mission nouvelle, se libéraient du "despotisme" patriarcal, ce qui, au niveau de la cellule familiale traditionnelle, permettait l'enclenchement d'un processus de modernisation. Certes, les conditions politiques, économiques, sociales et culturelles, permettant le passage à un nouveau type de famille, n'étaient pas réunies, mais le mouvement des idées favorisait néanmoins l'émergence d'une nouvelle forme de pensée et de relations à même de s'infiltrer dans cette communauté familiale moyenâgeuse.

Le brassage avec des éléments, venus d'horizons divers, ouvrait aux masses paysannes des perspectives insoupçonnées, leur faisant découvrir des vérités jusque-là inconnues pour elles.

L'introduction du transistor dans ces campagnes reculées allait révolutionner ces douars qui vivaient

encore au rythme des marchés hebdomadaires. L'information allait pénétrer dans le gourbi du fellah. D'un coup, le paysan se trouvait projeté au-delà des crêtes enserrant sa mechta ou du marché de la région, dans un monde dont il soupçonnait à peine l'existence. Il se trouvait subitement relié à tout le pays, à toutes les capitales du monde. Il découvrait avec surprise que sa lutte ne le concernait pas seul. Au-delà de cet horizon qu'il n'avait jamais dépassé existait un monde en ébullition, un monde auquel il appartenait. Et il troquait fièrement l'habit ancestral contre la tenue militaire qui était pour lui un puissant symbole.

Dans ce monde clos replié sur lui-même, vivant en l'autarcie économique, et où les échanges avec des autres groupements de la société n'avaient pas dépassé le stade primaire de l'époque féodale, la rupture s'effectuait à la rencontre d'un élément nouveau accélérant l'histoire. Les mœurs, la conception de la vie, les espérances allaient positivement évoluer, se détachant du passé pour cheminer un présent où désormais tout devenait possible. Une sorte de vertige s'emparait de la communauté paysanne, dont le gouffre noir où elle évoluait depuis des siècles s'ouvrait enfin au soleil. Le gourbi familial n'était plus le sanctuaire inviolé, siège intime de la famille patriarcale; il devenait le foyer militaire, le lieu de réunion d'hommes venus d'horizons, de régions divers, sans aucun lien de parenté ou d'alliance, des hommes liés par ce sentiment national qui s'ancrait solidement dans ces consciences éveillées à une réalité nouvelle.

Une nouvelle forme d'autorité et de contrainte régissait à présent la vie. L'ALN a ainsi puissamment contribué à libérer de nouvelles énergies et à les déverser dans l'accomplissement historique. Cela ne s'est pas effectué sans erreurs, sans insuffisances, sans,

parfois, des abus, mais le contraire était-il possible, compte tenu du flou idéologique et des faiblesses politiques? L'autorité de l'ALN était considérée comme le seul moyen de se libérer de l'absolutisme et du despotisme de l'ordre colonial et de ses valets: bachaghas, caïds, cheikh-el-ferka et gardes forestiers. Car le colonialisme, pour les masses paysannes, était personnifié par ses valets. Dire que le garde forestier, le cheikh-el-ferka, le caïd étaient les agents du colonialisme, c'était tout expliquer. Très vite le terme "isti'mar", de concept théorique, devenait un mot familier aux paysans. Cette administration étrangère, humiliante, oppressive, corrompue, antipopulaire, brutale et haïe devait disparaître. Le paysan découvrait peu à peu qu'il devait contribuer, auprès des autres classes et couches patriotiques, à l'anéantir, à l'éliminer à jamais.

L'esprit de combativité se raffermissait au fur et à mesure que les masses paysannes prenaient conscience qu'elles constituaient, aux côtés des ouvriers, la base essentielle de cette A.L.N qui, de groupes armés isolés et disséminés dans la nature, devenait, peu à peu, une armée nombreuse, avec son organisation militaire, politique, ses réseaux de renseignements et de liaisons et sa logistique (32).

D'autre part, les impératifs de la nouvelle organisation sociale, toute tendue vers la lutte, posaient des problèmes économiques importants. L'enrôlement dans l'A.L.N. et dans ses services annexes de la quasi-totalité de la population masculine jeune eut pour conséquence un flottement dans la production agricole de montagne. Les échanges se développèrent avec la Mitidja voisine. De ce fait, et sous l'impulsion des services de l'économat de l'A.L.N., l'économie marchande pénétrait largement ces montagnes. Les échanges rendus difficiles par les contrôles et les interdits des forces

d'occupation (quiconque était porteur de boîtes de conserves et sortant de Tablat était exécuté) s'accéléraient, malgré tout, en fonction des besoins qui ne cessaient de se développer.

Dans le cadre de cette phase de l'évolution historique, une place nouvelle s'offrait naturellement à la femme de la campagne. Son rôle économique et social se trouvait normalement accru du fait du manque de bras. Elle participait activement aux tâches essentielles imposées par les nécessités. La paysanne manifestait son existence par sa participation effective à la vie matérielle de l'A.L.N. L'absence du père, du mari, du frère, de plus en plus fréquente, allait lui permettre d'élargir son autorité au sein de la famille où elle avait à assumer des tâches qui lui échappaient jusque-là. Un véritable mouvement d'émancipation des femmes paysannes se développait parallèlement à l'extension des zones d'influence de l'A.L.N. Les filles avaient accès, dès lors, à l'école coranique du douar, ce qui était un progrès certain dans ce monde où l'esprit inculte de la femme n'avait pas de limites.

Les conditions du mariage même connaissaient des changements importants. La pratique de la dot était formellement interdite. La femme avait, dès lors, le droit d'accepter ou de refuser l'époux proposé. C'était là une véritable révolution introduite grâce à la lutte de libération.

Sous l'impulsion des idées nouvelles qui prenaient force et vie, les vieilles structures désuètes étaient sérieusement ébranlées. Un bond historique gigantesque s'opérait. Les maquis étaient alors le lieu de rencontre des idées porteuses d'espérances, de dynamisme et de mouvement. Les immenses potentialités de ces masses, paralysées jusqu'ici par l'inertie, explosaient avec fra-

cas. Période de rupture et révolution brutale se chevauchaient et s'alimentaient l'une l'autre.

Le vieil antagonisme, savamment mis en avant par les différents exploiteurs, reculait. Dans cette région limitrophe de la Mitidja et près de la "zone industrielle" entourant la capitale, les travailleurs des villes allaient largement contribuer au renforcement de l'organisation de l'insurrection. En effet, les ouvriers engagés dans la lutte clandestine et menacés dans leur liberté d'action gagnaient automatiquement les monts les plus proches, ceux de l'Arba, Tablat, Palestro, Bouzegza. Ce qui faisait que dans cette région, il y eut toujours une forte proportion de combattants issus de la ville et du monde ouvrier.

Le pourcentage n'a jamais dépassé les 15 %, la majorité écrasante des combattants étaient des paysans, ce qui était normal dans un pays essentiellement agraire et où la classe ouvrière était très peu nombreuse. Ce phénomène allait favoriser le brassage des ouvriers et des paysans et créer les conditions d'une alliance qui pouvait aller au-delà de l'indépendance.

Aux côtés des ouvriers et des autres couches patriotiques, les masses paysannes étaient en marche. C'est précisément cette formidable alliance des ouvriers et des paysans, dans le creuset de cet arrière-pays protecteur et allié, qui a permis toutes les victoires. Détruisant l'isolement, ce puissant rassemblement des forces vives créait une solidarité au niveau de toute la nation. Et au-delà des frontières, ce souffle de libération faisait jonction avec la tempête secouant violemment le vieux monde colonial pourrissant et désuet. Des maquis d'Algérie aux rizières d'Asie, des savanes et des forêts d'Afrique noire, des sierras d'Amérique, surgissaient, invincibles, les fossoyeurs de l'ordre colonial, cet enfant naturel du monstre capitaliste.

Dès 1959, la zone 1, à l'image de toute la wilaya 4, connaissait des changements profonds dans la conduite de la lutte. Les "katiba" régionales, la "Slimania", la "Rahmania" et la "Otmania" (du nom de trois martyrs responsables de la zone) se scindèrent en sections et groupes devant les nouvelles exigences de la lutte. De même le commando "Ali Khodja" se fondit dans les sections.

Devant la grande offensive tactique de l'armée française, inaugurée par les opérations "Jumelles", "Emeraude", "Pierres précieuses" et autres, consistant à quadriller étroitement le pays, il était indispensable à l'A.L.N. de faire en sorte que ses unités combattantes soient plus légères, plus fluides et, partant, plus efficaces grâce à leurs déplacements rapides et à leur dispersion dans la nature. Les groupes et sections devaient, suivant les nécessités, s'atomiser ou se regrouper en vue d'une action déterminée.

D'autre part, la pratique de la "terre brûlée", largement utilisée par l'armée coloniale, causait de grandes difficultés et de graves problèmes à l'A.L.N. De très vastes régions furent interdites, et, de ce fait, l'A.L.N. s'est trouvée privée de très nombreuses bases; les populations se trouvant enserrées dans les barbelés des "camps de regroupement" qui n'étaient autres que des "camps de concentration made in France". Hommes, femmes et enfants y étaient parqués, sans travail, sans occupation, privés des conditions élémentaires d'une vie décente, pratiquement réduits à l'état animal, survivant de mendicité, menacés à tout moment dans leur existence même.

La guerre n'avait jamais été aussi dure, inhumaine, aussi meurtrière, aussi lâche que depuis l'accession de de Gaulle au pouvoir. L'année 1959 a été terrible. Il

fallait tenir à tout prix. La zone vivait au rythme des opérations militaires. Elle bordait la Mitidja, tout près d'Alger.

Dans le réseau serré des chemins et sentiers qui la sillonnaient, telles de grosses veines courant à travers un corps immense, unités combattantes, commissaires politiques, agents de liaison , moussebiline se déplaçaient au gré des opérations et des diverses missions. Nulle part, rencontre entre les hommes et la nature n'était plus réelle, plus effective, plus émouvante. Nulle part ailleurs, les hommes et la nature ne se sentaient concernés aussi étroitement. Dans un instinct d'autodéfense et de survie, l'homme revenait à une union étroite et primaire avec la nature. La nature, elle, jouait admirablement bien son rôle. Chaque arbre, chaque buisson, chaque escarpement, chaque grotte avait une mission précise, tout comme chaque homme, chaque femme, chaque enfant... Même les bêtes de somme... Les longues caravanes de mulets qui remontaient de la Mitidja, chargées de ravitaillement, ramenaient à chacun de leur difficile et périlleux voyage les produits nécessaires à la vie dans les zones interdites.

Du Bouzegza, des monts de l'Arba, le maquis descendait silencieusement, lentement, en rampant, jouant de surprise pour prendre le champ du colon, encercler les camps ennemis, tendre la main aux combattants de la ville...

L'indomptable alliance de la terre et des hommes.

CHAPITRE VIII

A CHEMALIL

Amine apprenait, jour après jour, des foules de choses dont il ne s'était jamais douté de l'existence auparavant. Il découvrait le vrai visage de son pays, accueillant, pauvre, fier, modeste, chaud, généreux. Il se sentait si près de ces hommes qui l'entouraient, si près de cette terre. Sa patrie était petite, elle se réduisait à ces cimes accidentées et à ces quelques hommes si avides de vivre.

Avec Cheikh Amar, Hassan et Lounès (33), il dévalait, heureux, la pente qui les menait vers Chemalil. Chemalil, comme El-Khoualed, était une dechra martyre. Cheikh Amar était un vieux paysan, robuste, aux grandes moustaches agressives. Il était plein de malice et d'ironie. Il riait de bon cœur quand Amine glissait sur la rocaille et tombait, cela lui arrivait souvent. Il lui lançait alors avec un grand éclat de rire: "Ah! ya oulid ch'riba!", et, lissant ses moustaches, il jetait des petits coups d'œil complices à Lounès et Sebti (34). Il portait fièrement son fusil de chasse à broche qui lui avait joué un si vilain tour. C'était un vieux fusil pour lequel il n'y avait plus de cartouches. Il ramassait les douilles de cartouches de 12/7, abandonnées dans la forêt par les Français lors des opérations, les limait, puis les remplissait de poudre et de chevrotine.

Cela demandait un travail long et fatigant. Il avait fini par remplir ses cartouchières, puis s'était mis à escorter fièrement Sebti, M'hamed et Larbi (35) qui étaient chargés de ravitailler le P.C. de la zone, à partir de M'aamria, près de Ouled-Moussa où était installé

un camp militaire français. Un jour de grand vent, il voulut essayer son arme, au bas de Kebaldjia, au bord de l'Isser. Il tira, le canon toussa poussivement et le morceau de plomb tomba à deux mètres. Lounès, Amine et les autres partirent d'un grand éclat de rire. Les moustaches de Cheikh Amar se mirent à trembler. Il blêmit:

«Et moi qui me baladais à deux cents mètres du camp, mais ils m'auraient attrappé en me courant après.»

Lounès, lui, était, comme à l'accoutumée, sombre et mélancolique; ses yeux noirs cachés au fond de ses orbites n'exprimaient que douleur et tristesse. Depuis le temps où il allait en Mitidja faire les oranges ou les vendanges. Il saisissait avec profondeur le sens de sa lutte. Il était résolu à aller jusqu'au bout de sa mission.

Sans la guerre, Chemalil, coquettement posée au-dessus de l'oued, aurait respiré le bonheur et la joie de vivre malgré ses gourbis. Les blés, déjà hauts, inondaient le flanc de la montagne. Leur vert tendre estompait l'insécurité et la mort qui rôdaient. Des enfants, les joues roses, les mèches tantôt brunes tantôt blondes, revenaient des champs poussant devant eux leurs maigres bêtes.

Les chèvres faisaient horreur à Cheikh Amar qui y voyait le symbole de l'inconstance et du libertinage. Les enfants allèrent en courant au-devant des trois hommes.

– Es-salamou 'alikoum.

– Es-salam, comment ça va les enfants?

– Nous sommes heureux comme chaque fois que vous venez chez nous, piailla un petit blondinet dont les yeux pétillaient de malice.

– Est-ce que l'on peut rentrer avec vous?

– Bien sûr, nous allons aller ensemble à la dechra!

– Et vous repartirez ce soir?

– Ne pose pas de questions qui ne te regardent pas.

C'était le plus grand des garçons qui arrêta son jeune frère, en échangeant un coup d'œil complice avec Amine. Ces gamins étaient déjà si mûrs!

– Les harkis sont sortis ce matin de Tablat, d'après les dires de ceux qui sont allés au marché.

– Et où seraient-ils allés?

– Vers Béni-Souka; il devait y avoir trois ou quatre sections, ils sont revenus vers quatre heures. C'était Tahar Ben Taleb qui les commandait.

Amine prit deux garnements par le cou, et, suivi par le reste de la bande piaillante et riante, il se dirigea vers le gourbi de Rabah T'aâm.

– On peut entrer?

Une vieille, dont le visage avait soudain pâli, se reprit en reconnaissant les trois hommes :

– C'est vous, il fait encore trop jour! Entrez mes enfants, que Dieu vous bénisse et vous garde de vos ennemis et ceux de notre Prophète Mohammed. Allez-vous-en les enfants!

– Laisse-les donc, mère Ourida, n'est-ce pas notre bien le plus précieux.

La vieille, convaincue, n'en désapprouvait pas moins la présence des gamins dont la turbulence l'énervait.

– Mère Ourida, un peu d'eau que l'on se lave et fais-nous un peu de café. Rabah n'est pas revenu du marché?

– Non, pas encore, mais il ne va pas tarder si ces

chiens de soldats l'ont laissé passer! Tenez, lavez-vous mes enfants et allez vous reposer dans la maison, je vais vous préparer le café.

Les enfants continuaient de piailler!

– C'est vrai que lorsque nous serons indépendants, on n'ira plus faire paître ces maudites chèvres et que nous irons apprendre à lire et à écrire?

– Bien sûr, les enfants. Nous construirons là-haut, à Ouled Daoud, une belle et grande école, et tous les enfants d'ici iront y apprendre de belles choses, et dans chaque classe un poêle sera allumé et vous n'aurez plus froid aux pieds.

– Oui, mais et les chèvres, qui les gardera? Moi, mon père m'obligera à les garder, car c'est notre seul bien.

– Tu crois que les petits garçons sont faits uniquement pour garder les chèvres? On trouvera bien un système pour que les chèvres soient nourries. Cela est trop compliqué pour vous, mais quand vous apprendrez à lire et à écrire, vous verrez comme c'est beau!

– Moi quand je serai grand, je serai moudjahid!

– Ah non, j'espère que nous serons libres d'ici là, et que ces malheurs seront déjà bien loin. Tu devras être d'abord un bon écolier, et puis on verra par la suite.

– Comment c'est l'istiqlal?

– El-Istiqlal? Eh bien, les soldats français partiront.

– Les harkis aussi?

– Bien sûr, les harkis sont des soldats français comme les autres. Les colons aussi partiront. Il n'y aura plus la guerre. Nous reprendrons toute notre terre, et vous irez à l'école et vous n'aurez plus peur, plus froid l'hiver, et vous mangerez mieux.

– On mangera de la viande et des fruits?

– Oui, de la viande et des fruits!

– Moi, j'aime les bananes. L'autre jour, Si-

Mourad m'en a donné une, et ma grand-mère ne savait même pas ce que c'était.

– ...Et il n'y aura plus de maître...

– Ah! si les colons partent, c'est bon, parce que moi, l'autre lundi, j'ai été avec mon père au marché à Bouskène, et, là-bas près de La Ferme, il y a de la bonne terre toute fine et noire, et il y pousse des blés grands comme ça. J'ai demandé à mon père pourquoi nous, on n'a que des cailloux et notre blé est tout petit. Et puis on a un tout petit carré. Mon père ne m'a pas répondu, mais il avait l'air si triste que j'ai tout compris.

– Qu'as-tu compris, Ammar?

– J'ai compris beaucoup de choses, tu sais...

***

La vieille Ourida revenait avec son plateau de café. Les enfants comprirent que le moment était venu de décamper.

– Y a plus de café et les grains, il n'y a plus grand-chose, faudra penser à cela.

– Mais le "koufi" est plein, mère Ourida!

– Ah oui, mais tu oublies, mon fils, que je l'ai mélangé avec celui de mes enfants!

– Qui t'a dit de le mélanger!

– Ah, toi tu en veux à ma pauvre maison. Tu veux la voir brûlée, si ces chiens trouvent les grains du djeïch. Vous nous laissez vos provisions, les autres passent et en avant, ils brûlent tout, et après, vous, vous revenez, vous les insultez et puis vous nous demandez de rire et vous dites toujours bientôt l'istiqlal, oui bientôt!

Tout le monde se mit à rire de bon cœur. A travers le rire bruyant de la mère Ourida, il y avait bien une pointe de lassitude. Elle aimait ces hommes comme ses enfants, et elle tremblait pour eux; elle leur préparait à manger, lavait leur linge et était prête à mourir

pour eux. Ses deux enfants étaient déjà morts au combat. Elle disait souvent "**vos mères ont pleuré mes enfants, moi je tremble pour vous, c'est vous, maintenant, mes enfants...**". Seulement elle n'arrivait pas à se faire une idée précise de l'indépendance, ni des circonstances qui présideraient à son avènement. Tout lui semblait si difficile et tellement impossible. Comment ces pauvres enfants arriveront-ils à déloger, comme ils le disent, cette force terrible. Et comme elle n'arrivait pas à s'expliquer cela, elle haussait les épaules et lançait son "que Dieu soit avec nous", et cette simple phrase suffisait à lui redonner courage et résolution.

– Mère Ourida, tu enverras le petit Ali voir Biyou (37) et qu'il lui dise de venir tout à l'heure!

– Bien, mon fils!

Et la vieille s'en fut, sa djellaba rouge traînant à terre. Au passage, elle chassa une bande bruyante de poussins qui avaient l'intention d'élire domicile pour la nuit dans la maison.

Amine aimait bien se retrouver dans cette maison. Il aimait l'odeur forte des oignons et de l'ail, celle du fumier et de la terre grasse et humide... Cela lui rappelait son enfance, les jardins maraîchers à travers lesquels il courait avec les gamins du quartier.

Lounès, lui, montait la garde. Sous un figuier, dans le noir, il tendait l'oreille, immobile, assis à terre, l'arme sur les genoux. La lune n'était pas encore levée. L'air était léger et le ciel complètement dégagé. De temps en temps un chacal jappait... Le climat de guerre était imperceptible. Amine fit quelques pas pour respirer un peu. Durant une seconde, il oublia pourquoi il était là. Il ne ressentait plus aucune peur, plus aucune angoisse. La nuit était belle, reposante sous le tapis d'étoiles. La nature se moquait bien de la guerre, elle était toujours la plus forte.

Il se dirigea vers la sentinelle. Cela était interdit par la loi de la guerre, mais il s'en moquait. D'ailleurs, lui, il ne faisait pas la guerre; c'étaient les autres qui la faisaient, les voleurs de patries, les impérialistes. Lui et ses frères œuvraient pour la liberté, la paix.

« C'est vraiment une belle nuit ! »

Lounès ouvrait de grands yeux noirs, brillants dans l'obscurité.

« Tu vois, la nuit, c'est beau, et pourtant nous devrions la détester. Nous y sommes demeurés tellement longtemps, des décennies. Nous y avons vu le jour et grandi, et ainsi que nos parents... »

Lounès écoutait sans parler.

Elle s'était rachetée la nuit. Ils la trouvaient belle et douce. Elle tissait avec eux patiemment l'immense filet dans lequel ils prendront l'hydre coloniale. Elle était devenue leur alliée. Elle les protégeait. Et Amine qui en avait si peur, enfant. Sans la nuit, il pensait qu'ils n'auraient pu jamais reconquérir la liberté! Cette nuit maquisarde était devenue leur jour. Au crépuscule, lorsqu'elle naissait, ils renaissaient avec elle, et lorsque, vaincue par la lumière, elle disparaissait, ils allaient la surprendre au fond des bois et dans les trous noirs qui leur servaient de maison, de champs de bataille et souvent de lieu de sépulture.

« Achkoun ? »

« Rabah ! »

Amine s'était brusquement rabattu sur son arme. A la voix de Rabah Et-T'aam, il sourit.

– Saha! Si Rabah, comment ça va à Tablat?

– Hum...

– ...Ne dis rien, je t'en prie, le village est plein de harkis, on t'a insulté... il y a un ratissage qui se prépare! Tu ne penses pas que l'on va être

indépendant avant un siècle ou deux. Nous connaissons déjà tout cela, tu nous l'as dit au moins mille fois... Tu as ramené le journal, passe-le-moi que je regarde un peu quel genre de mensonges ils ont encore inventé!

Rabah bougonna quelques mots incompréhensibles et se mit à défaire quelques paquets. En ville il prenait soin de détacher toutes les pages du journal et d'envelopper avec plusieurs paquets afin de le faire passer à travers les mailles du filet qui enserrait Tablat. Il tendit les pages froissées à Amine qui reconstitua le journal:

– Tiens, tiens, "plus de cent rebelles abattus dans le secteur de Bir-Rabalou", mais nous avons dû être abattus sans nous en rendre compte. Mes frères, ces messieurs du 5ème Bureau débordent d'humour.

– Oui, mais s'ils s'aperçoivent que mes paquets sont enveloppés du journal du jour... tout le monde sait que je ne sais pas lire moi, et ils savent qu'il n'y a personne qui sait lire dans le secteur; je me donne un mal fou pour te l'apporter et encore tu dis qu'il n'y a que des mensonges, alors, moi, un jour je vais me faire zigouiller pour rien.

– Mais non, ce n'est pas pour rien que tu l'apportes, tu vois il y a des nouvelles du monde entier, et s'il y a des mensonges il faut les interpréter; tu vois dans les nouvelles, des combats et les chiffres des tués, il faut toujours ôter un zéro des chiffres des nôtres, des moudjahidine et l'ajouter à celui des pertes ennemies, et le compte y est. Et on ne te prendra pas tu verras, d'ailleurs l'indépendance n'est pas loin!

– En l'attendant, votre indépendance, mes enfants venez manger!

C'était la vieille Ourida qui revenait, un plat fumant entre les mains.

– Et alors, mère Ourida, tu crois que c'est encore très loin l'indépendance?

La vieille était un peu perdue. C'était une question que, à vrai dire, elle ne voulait pas se poser.

– Je ne sais pas, moi, je ne suis qu'une vieille femme, et chez nous, les vieilles ce n'est bon qu'à souffrir. Mangez mes enfants et que Dieu vous garde. Cette guerre ne nous a rien laissé et elle semble ne vouloir jamais se terminer. Nous sommes tous ruinés et chaque jour apporte des deuils nouveaux, des hommes en moins et il ne restera que les vieilles femmes...

Un sourire amer déforma légèrement son visage sénile ravagé; un de ces sourires qui en disent long. La détermination de la vieille femme était intacte, elle tiendra jusqu'au bout quoi qu'il arrive et même si elle ne comprenait pas tout. Ces enfants ne pouvaient qu'avoir raison.

Les hommes se mirent à manger en silence. Une chèvre impatiente bêla dans la courette, et une lointaine explosion retentit; les trois têtes se dressèrent. Une autre explosion plus forte se fit entendre.

«C'est le camp de Khamssine qui pilonne l'oued El-Akhra.»

Un petit homme trapu entra précipitamment. Il portait une vague tenue militaire.

– Salut, Biyou, comment vas-tu?

– Ça va et vous? Les frères vont bien? Ce n'est pas dans votre direction que les soldats de Béchaytia sont sortis?

– Non! tu les as vus?

– Oui! mais je ne sais pas vers quel côté ils se sont

dirigés exactement, mais je crois qu'il n'y a pas eu de mal.

– Tu as préparé les rapports d'intendance pour ce mois? Comment est la situation dans le sous-secteur?

– J'ai les rapports, il me manque quelques détails, mais la situation n'est pas brillante. Le blocus devient de plus en plus terrible. Ça devient vraiment difficile de sortir de Tablat du sucre, du café ou des conserves.

Biyou était un tout petit bonhomme, au visage minuscule et tout rond, un "chèche" amoureusement posé au sommet de la tête. Sous la cachabia, une bosse ressortait trahissant la crosse d'un vieux fusil de chasse qu'il avait récupéré lors d'un accrochage avec des fermiers sur les bords de l'oued El-Maleh. Il fouilla dans les poches latérales de son pantalon de combat et en retira quelques carnets, tout sales, chiffonnés, aux couvertures huileuses. Il prit précieusement les feuilles une à une, essayant de déchiffrer ce qu'il avait lui-même écrit d'une écriture d'enfant, grosse et maladroite.

Il avait appris à lire et à gribouiller l'arabe au maquis, et il en était très fier. Il avait toujours un stylo dans une de ses poches, et cette conquête était tellement merveilleuse pour lui qu'il prenait un goût particulier à établir ses rapports mensuels et à inonder de lettres enflammées et enthousiastes ses compagnons de lutte.

«Bon, alors, termine vite les rapports et remets-les au commissaire politique. N'oublie pas d'envoyer ici, demain, un peu de ravitaillement. Tu iras chez la vieille pour voir ce qu'il faut.»

***

CHAPITRE IX

DRAA-EL-OUST, P.C., ZONE 1

Une zone interdite, à Zoli, Béni-R'Bah, Beni-Zerman, Béni-Khalfoun et ailleurs, les chants et les discussions devaient être éteints depuis longtemps. Seuls quelques djounoud devaient préparer en silence le "tebtoub"(*) pour le repli. La nuit était le royaume de ces hommes. C'était l'instant de discussion, de détente, de bonne humeur; le moment des comptes, des programmes, des réunions. Pour les groupes militaires, c'était le moment des embuscades, des harcèlements, des sabotages. Pour les agents de liaison, les longues marches. Partout à travers la zone et même au-delà, dans tout le pays, des hommes se glissaient dans la nuit, inlassablement, comme des fourmis. Le poste de Remili, près de l'Arba, devait regorger de combattants. Remili était un véritable poumon pour la zone; une quantité impressionnante de matériel de tout genre transitait par-là. Les Français le savaient parfaitement. Aussi ce paisible village était-il presque tous les soirs le théâtre de violents accrochages. Depuis quelque temps, le P.C. régional s'y était installé dans la maison des Maghraoui. A l'orée de la Mitidja, ce douar était une véritable plaque tournante entre la région immédiate d'Alger et l'arrière-pays montagneux où s'incrustait l'A.L.N. De nombreux responsables de la zone et de la région y coordonnaient l'activité, et d'autres, comme El-Qadi, Abdennour, Boudjemaâ el Bekkari, poussaient des pointes jusqu'à El-Harrach. Les responsables locaux des sous-secteurs, quant à eux, s'occupaient du maintien de l'organisation et des liaisons. Depuis le temps qu'ils étaient à la Mitidja, Zaafi,

(*) Galette plate.

Djiboulo et d'autres avaient mis en place un impressionnant réseau de caches et de refuges. Ahmed Zaafi était facilement reconnaissable au calot qu'il portait continuellement de travers, et Ahmed "Djiboulo" était le roi de la contradiction.

De Remili aussi, partait vers l'interdit, deux ou trois fois par semaine, le "groupe d'escorte".

C'était un groupe d'hommes admirables de courage et de dévouement. Leur mission était de monter à même leur dos les provisions pour les postes installés en zone interdite. Ils allaient et venaient le long du couloir de Fantas, chargés de lourds sacs de semoule, de sucre, de café et d'autres denrées. Comme ce passage était obligé, pour se rendre de l'Arba à Béni-Zerman, l'utilisation des mulets était devenue depuis quelque temps dangereuse, car les traces qu'ils laissaient pouvaient permettre à l'ennemi de monter des embuscades meurtrières. Aussi avait-il été décidé d'acheminer les provisions à dos d'hommes. En novembre 1960, ils furent pris dans un terrible ratissage à Fantas. Aux avions, aux mitrailleuses et au napalm, ils opposèrent leurs vieux fusils de chasse et leurs grenades incertaines. Ce jour-là dix-huit hommes moururent.

Les autres ne durent leur survie qu'à la nuit qui tombait tôt en cette saison. Amine se rappelait Mohammed Remili, "Hadji Baba", Djaffar le boxeur de Bentalha et combien d'autres encore. Saâd El-Akhal, un agent de liaison du secteur avait balancé sa vieille grenade défensive quadrillée. Elle n'avait pas éclaté, il avait pu s'échapper. Deux jours après, il la retrouvait à l'endroit où il l'avait jetée. Il la reprit et la raccrocha à son ceintufon :

– Qu'est-ce que tu vas en faire, Saâd, puisqu'elle est mauvaise?

– Je me suis trop attaché à elle et je n'ai pas d'autre arme. Sans elle je me sens tout nu et j'ai trop peur...

Puis avec un sourire:

«Et qui sait? peut-être qu'elle explosera la prochaine fois.»

Elle n'a jamais explosé... Une semaine plus tard, il tombait à son tour.

***

Avec quelques compagnons, Amine revenait vers le P.C. Boussemamène venait d'être traversé. Il fallait encore dévaler la pente avant de traverser l'Isser et rejoindre l'autre rive où était situé le P.C. de la zone. Cheikh Amar ouvrait la marche.

Il rejetait en arrière son souffle rauque et saccadé. De hautes crêtes barraient l'horizon: devant, c'était 'Atta' qui se dressait, toute noire, une légère dépression sur son sommet lui donnait un air attendri de maman couvant ses enfants. A droite, c'était Bechaïtia où les Français venaient d'installer un nouveau camp. A gauche, l'oued Tadmaït bousculé par les pentes de Bekkar. Au fond se profilait le piton martyr des Khoualed. Des hauteurs de Chemalil, ils pouvaient apercevoir les lumières de plusieurs camps français: Toutsatine, Bou-Laâli, Bechaïtia, Koudia-el-Hamra, Sidi Brouni, El-Mouchen, sans compter ceux que l'on n'apercevait pas, mais dont on sentait la présence toute proche: Ouled-Moussa, El-Maâmria, Khamsine, El-Kerroucha, Tablat, El-Ouzana, Khmiess, El-Merdja et d'autres encore.

Amine connaissait bien tous ces sentiers. Il avait

séjourné de longs mois à Chemalil quand il était affecté au P.C. de la région 3. Mahdi et Saâd lui avaient fait connaître le pays. Mahdi n'empruntait que les sentiers de chèvres par extrême prudence. Mahdi avait de longues moustaches. Un jour qu'il dormait, Amine et El-Qadi lui en avaient coupé un côté, il ne s'en était pas aperçu tout de suite, et était monté au poste de liaison. Les djounoud avaient bien ri, mais Mahdi s'était mis dans une grande colère. Il exigea qu'Amine lui-même lui fasse un nombre incalculable de rapports qu'il expédiait à la zone. Il n'était plus monté au poste jusqu'au jour où il put, de nouveau, rééquilibrer les deux ailes de ses moustaches.

Le groupe allait allègrement; les hommes aspiraient avidement l'air frais; l'eau de l'oued était glacée et leurs cœurs se serraient sous l'effet du froid qui prénétrait profondément les corps et donnait envie d'uriner. Les pataugas mugissaient à la sortie de l'oued sur les galets bleus et ronds de la berge. Il n'y avait plus qu'à grimper quelques dizaines de mètres pour atteindre la forêt de Draa-El-Oust où était installé le P.C. de la zone. On pénétrait dans l'abri souterrain par un trou étroit en se laissant glisser comme dans une bouche d'égout. L'intérieur était vaste; il y avait bien une dizaine de mètres carrés et deux mètres de hauteur. La trappe qui servait de porte était recouverte de terre, de brindilles et d'aiguilles de pin. Elle épousait parfaitement le cadre de la fosse et une fois refermée personne ne pouvait deviner la présence de l'abri souterrain. A l'intérieur, il faisait humide et l'atmosphère était lourde. A droite, en entrant, une sortie de cheminée qui servait d'aération allait puiser un peu d'air au cœur d'un gros buisson de lentisques. Des nattes et des couvertures étaient disposées dans un recoin sur lesquelles était posé un transistor. Au fond, quelques étagères contenaient des documents, des tracts tirés,

prêts à partir, deux machines à écrire et une grosse ronéo. La ronéo, à manivelle, pesait bien une trentaine de kilos. C'était Amar S'hari qui l'avait ramenée sur son dos depuis l'Arba, c'est-à-dire sur une quarantaine de kilomètres. Elle lui avait déchiré le dos. Il fallait en prendre grand soin. Il était précieux, ce matériel; il revenait cher, en argent, en peines, en sacrifices. Chaque chose gouttait de sang, de larmes, de sueurs.

Amine se chauffa un peu les pieds au fourneau à pétrole en relisant distraitement le texte du tract qu'il devait envoyer le lendemain aux régions, puis il s'allongea près des étagères. La flamme d'une bougie tanguait dans un coin et dispensait avec parcimonie une faible et tremblante lueur. Il tourna le bouton du transistor, une musique douce et légère emplit le trou. Il se sourit à lui-même et pensa que, de par le monde, il n'y avait pas seulement la guerre. Lui était là, dans ce trou, perdu au milieu de la forêt qui sentait le moisi.

Un bruit dehors, Hafed rentrait. Le jeune homme se faufila à l'intérieur du trou. Le visage souriant, il lança un salut plein de vigueur. Amine ressentit beaucoup de joie. C'étaient deux bons amis. Chacun appréhendait de voir l'autre mourir un jour.

– De la belle musique dans ton trou?

– La musique adoucit un peu la guerre!

– Vite, une goutte de café... On a failli laisser notre peau. On est tombé dans une embuscade à Sehanine, on l'a échappé belle!

– Tous?

– Oui tous. Les harkis tiraient comme des cons. C'étaient les harkis d'El-Kerroucha (*). Il y avait leur chef Bouhamoum. Les autres frères sont au poste de liaison.

(*) Près de l'Arba Beni Slimane.

– Et les nouvelles du secteur 1?

– Pas trop mauvaises. Nous survivons. Nous sommes toujours présents, et c'est là notre force, parce que dans une guerre comme celle-là il ne faut pas plus qu'être présent pour les emmerder. Eux se la ramènent avec leurs chars, leurs camions, leur artillerie, leur aviation; ça leur coûte les yeux de la tête, et nous, pendant ce temps, on se terre et avec cela on les aura au finish! L'arme la plus belle et la plus efficace, c'est cela mon frère, notre "spoutnik", ce trou, cette casemate! Les troufions de "Fafa" te marchent dessus, fouillent partout et ils ne s'imaginent pas que, le soir venu, on va sortir comme des diables de ces trous, réoccuper le terrain et, le cas échéant, à leur retour de ratissage leur offrir l'agréable surprise de nous trouver sur leur chemin. Une petite embuscade et le dialogue est entamé; cela leur coupe le souffle, et, avec presque rien, tu leur fiches le moral à plat... Pourquoi tu ris?

– Je ris pour la fois où, à Bouhmama, on attendait deux jeeps et on a eu sur le dos je ne sais combien de blindés.

– Ah, ce jour-là l'information était mauvaise. Il faut avoir de bons arguments.

– Des arguments?

– Oui, un terrain bien choisi, la surprise et une bonne petite "30" à la voix si douce et voluptueuse! Eh oui! Tiens, mercredi, on s'emmerdait au poste d'Ouled-Ben-Zroug, chez les Abdelkader Tersen, avec Ahmed Hammoud (38) et trois autres frères nous sommes montés chez les autres "frères" de "Chadi". Là nous avons vidé, vaguement dans la direction du camp, la moitié de nos chargeurs et quelques boulets de fusils de chasse, et nous sommes revenus au poste. Il fallait les voir tirer toute la nuit dans toutes les directions. C'est comme cela qu'il faut les avoir, à l'économie et au moral! Tant qu'il y aura un seul homme dans

les environs, ils seront obligés de garder leurs camps, leur potentiel militaire, de bouffer de l'argent. Nous, nous avons tout le temps, lorsqu'ils ne pourront plus tenir, ils foutront le camp.

– Il ne faut pas que cela dure trop longtemps, car, avec ces massacres quotidiens, nous le payons cher ce temps qui passe.

– Dans la mesure où on peut évaluer le prix de la libération, le prix que cela coûte pour redevenir des hommes. Tiens passe-moi le pain là-bas dans le coin, je vais ouvrir une boîte de sardines, car j'ai le ventre qui crie famine. Le temps, tu disais, c'est vrai que nous le payons cher, mais c'est la seule voie pour sortir du tunnel. Les Algériens d'aujourd'hui ne sont ni plus ni moins courageux que ceux du temps de Massinissa, de l'Emir ou d'El-Mokrani, mais maintenant nous sommes mieux unis et nous ne sommes plus seuls dans le monde. Nous avons des amis partout! Et ce monde n'est plus celui du siècle dernier ni même celui du début de ce siècle. Les impérialistes n'en sont plus les maîtres incontestés. Il y a les pays socialistes qui sont nos alliés. Et le peuple algérien ne devra jamais oublier, mais alors jamais, que ce sont les balles américaines, occidentales, qui nous exterminent, le napalm américain qui nous brûle, et que nous nous défendons avec les armes récupérées sur l'ennemi et des armes reçues des pays socialistes. Cela, il ne faut jamais l'oublier, et que ceux qui vivront le disent aux jeunes qui n'auront pas vécu la guerre de Libération...

Hafed était intarissable. Ses mâchoires faisaient des acrobaties incroyables pour venir à bout d'un gros morceau de galette. Il n'avait déjà plus tellement de molaires, et la galette était plate et dure. De temps en temps, il buvait une gorgée d'eau pour la ramollir.

« Tu vois ce que titre "l'Echo d'Alger" - **"lâche embuscade rebelle, près de Miliana"** - . Ils en ont du

toupet! Lâche embuscade, alors que nous sommes en légitime défense. Ils ne s'imaginent quand même pas que nous allons faire la guerre à la "chevaleresque" - messieurs les Français, gentils colons, tirez les premiers -. Nos pauvres fusils contre l'OTAN face à face, la "guerre des braves", quoi ! »

***

Le potentiel militaire de l'A.L.N., il fallait l'utiliser intelligemment, rationnellement. Et l'embuscade est rationnelle, elle est un acte de libération, donc un acte de civilisation. A travers tout le pays le problème de ces hommes était de tenir, toujours tenir. Réoccuper chaque soir le terrain derrière les hordes coloniales, s'accrocher à la terre, passer au travers des mailles du quadrillage, circuler, rester en contact avec les populations, saper le moral des troupes d'occupation. Les obliger chaque fois à recommencer jusqu'à l'abandon.

« Bon, j'ai sommeil, et demain j'ai du travail. »

En fait, il ne savait s'il y aurait un lendemain pour lui. Il ne dormait que lorsqu'il était vraiment crevé. Il voulait profiter au maximum de la vie tant que son cœur battait encore. Le jour, il aimait faire abstraction de la guerre et admirer du haut de Atta, la vallée étriquée, qui s'étirait le long de l'Isser. Il savait bien que peut-être demain, ce soir, dans une heure, il ne reverrait plus cela. A défaut d'avenir certain, il voulait vivre goulûment le présent et ressentir profondément le bonheur d'avoir su vivre en ce trou perdu le rêve de millions d'hommes.

Les hommes s'assoupirent et, la fatigue aidant, ils ne tardèrent pas à s'endormir d'un sommeil lourd. Leurs corps, même dans l'inconscience, n'arrivaient pas

à se décontracter. Recroquevillés dans leurs cachabias, ils étaient prêts à bondir. Ils vivaient constamment sur le qui-vive.

Seuls les abris souterrains leurs offraient, pour quelques heures, un semblant de quiétude et quelque détente. C'était une arme extrêmement efficace dans la guerre révolutionnaire. L'abri préservait de la surprise, assurait la confiance et l'invincibilité presque. Dans la région, on les appelait en riant les "Spoutnik". Cheikh Amar les appelait "Spintchlov", on ne savait pas trop d'où il avait tiré ce nom. Une directive de la wilaya ordonnait la construction systématique d'abris collectifs et individuels. Il y avait même des brigades spécialisées dans la construction d'abris pour les différents P.C. et les infirmeries. Pour le P.C. zonal, c'étaient Lounès, Sebti, M'Hamed et Cheikh Amar. Pour la région 3, c'étaient Saâd et Mahdi. L'entreprise était pénible, difficile et demandait beaucoup d'art et de génie. Il fallait non seulement creuser un grand trou, mais aussi faire disparaître totalement la terre et reconstituer au-dessus de l'abri le terrain intact afin de ne laisser aucun indice qui puisse attirer l'attention de l'ennemi.

A cette heure, à travers tout le pays, des milliers d'hommes se reposent dans les entrailles de la terre. Ils s'y trouvent en relative sécurité comme l'enfant dans le ventre de sa mère. Les couleurs de leurs joues s'effaçaient et le jeûne, maladif en pareille circonstances, rend leur peau vieillie et laide. L'humidité s'attaque, avec le temps, à leurs os qui se ramollissent, mais cet abri souterrain est si efficace.

CHAPITRE X

RATISSAGE

Le soleil lançait maintenant ses premiers rayons rouges. La nature respirait la paix et renaissait peu à peu. Un jour nouveau se levait offrant aux hommes sa lumière pour construire, édifier et vivre. De lointains chants de coqs ajoutaient une note de vie et d'espoir. Un ronronnement à peine perceptible se fit entendre; il était continu et allait s'amplifiant. Les hommes se levèrent et tendirent l'oreille en se regardant longuement, comme s'ils ne s'étaient jamais vus ou s'ils voulaient graver dans leur mémoire la physionomie de leurs compagnons s'apprêtant à faire un long voyage. Ils ne se parlaient pas. La parole était superflue quand on se comprenait. Leurs traits se tiraient, leurs visages se contractaient à mesure que le bruit se rapprochait. Les viscères se tordaient. L'œil devenait vif et féroce peu à peu. L'homme cédait la place au guerrier. Les oiseaux, eux, continuaient de chanter, le ciel était toujours bleu et le soleil, imperturbable, continuait sa course. Le ronronnement allait grandissant. Les brindilles sèches craquaient sous les pas des hommes qui se déplaçaient. Ils cherchaient, déjà, la meilleure position pour le combat. Dans le silence, car on ne se parlait pas les matins "noirs" conquis par la guerre, les hommes, graves, vérifiaient leurs armes, comptaient leurs munitions, se comptaient eux-mêmes. Le rythme de la respiration changeait, seules comptaient la mécanique de la guérilla, son intelligence, sa fluidité. Plus rien d'autre ne comptait ce matin; la présence concrète de la guerre effaçait tout le reste. Le temps et l'heure prenaient d'autres significations: le matin signifiait que le soir était encore affreusement long à venir, le ciel clair signifiait que l'aviation pouvait intervenir

plus efficacement. La vie elle-même était ignorée à cet instant. On voulait survivre, c'était tout. Survivre pour tenir encore, un jour, un mois, jusqu'au bout?

Un vent léger et doux se levait, balayait la vallée, telle une caresse maternelle; la dernière caresse peut-être.

Le ratissage se précisait. De Tourtsatine, Khamssine, de Ouled-Moussa, des camions bondés de soldats convergeaient lentement vers l'Isser. L'objectif devait être Khoualed, Chamalil, Ballout, jusqu'à S'Hari et la vallée de l'Isser en amont de Kebaldjïa. Les camions avançaient sur les pistes défoncées par les hommes et l'érosion. La terre était déchirée rageusement çà et là. La lugubre couleur de guerre des camions violait le charme de ce matin ensoleillé. Ils avançaient mètre par mètre vers le lieu choisi. Les hommes des camions étaient armés jusqu'aux dents. Eux aussi se taisaient, bercés douloureusement par les secousses et le son rauque et énervant des G.M.C. qui, les uns derrière les autres, allaient à l'assaut de la montagne hostile et rebelle. Sous les casques, des visages blêmes se tendaient vers le djebel. A chaque canon, à chaque tournant, la peur. Pour eux aussi, la mort peut être d'une seconde à l'autre. Une mort pour quoi? Tout ici leur était hostile, et la nature s'amusait à exacerber leur frayeur. Ce bosquet, cette crête, cette gorge profonde, tout semblait être fait pour favoriser le rebelle. Ils comprenaient que le djebel avait pris position pour ses enfants; il les couvait amoureusement.

Les camions continuaient leur avance. Les chauffeurs étaient nerveux, celui du premier camion surtout. Il devait craindre les mines, et partout la terre lui semblait fraîchement remuée. Les mitrailleuses pointaient le sommet des crêtes, les soldats savaient que

des yeux les épiaient, mais eux ne voyaient rien.

D'autres camions quittaient le camp de Béchaytïa et se dirigeaient prudemment vers Oued-El-Klab.

Amine suivait ce long ballet avec une extrême attention et s'efforçait de comprendre ce que voulait faire l'ennemi. Celui-ci, dans un vaste mouvement, isolait la zone à ratisser. Les hommes pris à l'intérieur du piège se préparaient à lutter. La meilleure place avait été trouvée pour résister le mieux possible. Face au ratissage, la disproportion des forces était telle qu'il fallait éviter le combat. Et, en cas d'engagement, décrocher le plus rapidement possible. C'était une des lois de la guérilla: quand l'ennemi recherche, provoque le combat, l'éviter et lui glisser entre les doigts, exaspérer la force, la tourner en bourrique, la vider de toute volonté, et la force n'était rien sans volonté quand elle ne comprenait pas pourquoi on l'utilisait. Cette force brutale, insolente, pouvait tuer, emprisonner, torturer, vaincre même provisoirement, mais tout était toujours à recommencer, car la volonté de vivre était là, puisant à chaque seconde des énergies nouvelles même dans la mort, armant les opprimés d'une force supérieure à celle des canons et des bombes. Une volonté farouche, organisée. Les maquisards se battront sur le terrain choisi par eux, dans des conditions arrêtées par eux.

Le petit Belkacem tremblait, il avait peur. C'était un jeune garçon de seize ans, et il était là... Ali le regarda, il lui adressa un sourire las et tranquille comme pour lui dire qu'il n'était pas si terrible de mourir. Belkacem sourit et s'efforça de maîtriser son tremblement. Il décrocha sa grenade; c'était là sa seule arme. En cas de danger, il devrait la lancer et puis se sauver, essayer de s'échapper ou mourir.

Les camions étaient arrivés à destination. Un

étrange silence s'abattit sur la montagne; silence lourd, tragique. Cette journée allait être interminable, comme toutes celles qui n'apportaient que malheurs. Le soleil allait être chaud, il éclairait maintenant toute la vallée. En bas, l'oued continuait de rouler, replié sur lui-même. Les crêtes étaient toutes casquées. Ici, le dialogue commençait toujours par le silence; dialogue de la haine, dialogue de la mort. On s'observait sans se voir. On se sentait. On s'efforçait de se détester au maximum. On bannissait tout sentiment.

Accrochés aux flancs de la montagne, dans les fourrés, dans les crevasses, dans chaque accident de terrain, des hommes attendaient, le doigt sur la gachette, la sueur perlant sur leurs fronts plissés. Cette attente était insupportable. Il fallait quand même attendre et attendre. Attendre le combat, attendre le salut, attendre la fin de cette journée, de ce cauchemar. Les battements de cœur se faisaient irréguliers, la nervosité est à son paroxysme. Le moindre bruit, le moindre chuchotement devient agaçant, insupportable. Ne pas bouger, ne donner aucune chance à l'ennemi.

Huit heures. Les petits bergers étaient restés à la maison. On n'entendra pas ce matin le bêlement des agneaux. A la place, le rugissement des "Mistral", des "T6" et des "Pipers"... Le soleil était haut, lui seul restait indifférent. Le sang disparaissait des visages des hommes, il se retranchait au plus profond du corps pour ne pas s'échapper. Lui aussi avait peur de sécher au soleil, ce soir.

Le silence était parfois si profond et si tragique que l'on croyait entendre des bruits partout. Une mouche volait, des voix au loin, un sanglier se déplaçait. Si un gars toussait, tous les autres le regardaient avec désapprobation.

Les "Pipers" commençaient à évoluer dans le ciel en rasant les crêtes. Leur ronflement sourd mettait les nerfs à fleur de peau. Ils énervaient, semblaient vous narguer. On dirait qu'ils tournaient sur votre tête pour vous agacer et s'amuser. La vallée merveilleusement fraîche et blanche était infiniment triste.

Tout était triste ce matin. Les oiseaux s'étaient tus depuis longtemps, effrayés par les avions. Les "Pipers" se faisaient plus nombreux; ils tournoyaient toujours, inlassablement, et cela allait être ainsi durant toute la journée. Les nerfs allaient-ils tenir?

Dans le ciel bleu, des taches noires se rapprochaient. Dans leur vol lourd et laid, les hélicoptères venaient prendre part à la "fête". Les "baleines volantes", plutôt que des "bananes", se posaient sans délicatesse sur les crêtes environnantes.

Dix heures. C'était toujours la même journée. C'était affreux! Le silence avait laissé place aux cris des soldats. L'oued avait été évacué par les Français qui remontaient lentement vers les crêtes. Les maquisards comprenaient bien ce que voulait dire ce manège. Des embuscades avaient dû être tendues un peu partout le long de l'oued. Des "bouchons" comme on dit en terme militaire. Surtout ne pas bouger. Les Français espéraient que quelques djounoud, voulant sortir du ratissage, emprunteraient la vallée "évacuée". Ils auront alors signé leur arrêt de mort avec certitude. Le stratagème était vieux, il était devenu grossier. Seuls les yeux fixaient intensément la vallée et les crêtes, les oreilles attentives au moindre bruit suspect.

Le silence semblait se rétablir. Aucun "fellagha" n'avait bougé. Il fallait aller le chercher, ou plutôt faire mine d'aller le chercher, car on ne savait pas trop où il pouvait être. Il savait se cacher.

L'art de bien se cacher comptait tellement dans la guérilla. Et les forces d'occupation avec tout leur attirail ne pouvaient rien contre la fluidité, la souplesse et la surprise de la guérilla.

De petits nuages blancs traversaient le ciel, accompagnés par une nuée d'avions tournoyant et miaulant férocement en une valse ininterrompue, depuis le matin. Soudain, un grondement profond annonça que le bal allait changer de rythme. Il était onze heures. Il fallait faire vite. Les ratisseurs allaient mettre tout le paquet. Les avions, qui dansaient avec une apparente anarchie, se rangeaient et se préparaient à l'apothéose. La ronde infernale allait commencer. Puisque le "fellous" n'avait pas voulu perdre son sang-froid et se faire cueillir gentiment, il fallait bien aller le "rôtir" sur place.

Les maquisards qui s'étaient repliés tout à l'heure pour pouvoir, éventuellement, combattre côte à côte, se dispersaient maintenant. Le combat était trop inégal. Que pouvaient ces P.M., ces fusils et ces grenades contre l'aviation de l'OTAN? Les visages restaient impénétrables, tout se faisait mécaniquement. Maintenant, le facteur chance allait jouer. La chance était pour les gens heureux. La chance d'aimer, de passer d'agréables vacances, de se laisser vivre. Ici la chance de survivre, de ne pas crever, de ne pas avoir froid. La chance de continuer à marcher, la crasse collée à la peau. La parole était aux avions de l'OTAN, cet organisme de "défense commune" qui se "défend" contre la liberté d'autrui. Oubliera-t-on, un jour, ces avions où l'on devinait, sous la cocarde tricolore, le drapeau américain? Oubliera-t-on, un jour, les cadavres calcinés de nos frères brûlés par le napalm "made in USA"? Oubliera-t-on nos douars dévastés, nos forêts incendiées? Oubliera-t-on, un jour, notre pays meurtri, hu-

milié, asservi sous les bottes de la soldatesque occidentale? Oubliera-t-on, un jour, cet acharnement sadique à nous détruire au nom de leur ignoble "monde libre"?

La ronde infernale continuait. Les vedettes, maintenant. C'étaient les "B 26". Les yeux bleus de Yahia (39) brillaient et se faisaient d'une extrême mobilité. Il n'était pas là. Il était dans les prés verts de son village natal, près de Thénia-Béni-Aïcha, où il aimait tant regarder les fillettes faire leur ronde joyeuse, éclatantes de vie. Yahia assistait ce matin à la ronde lugubre des avions dépêchés par le "monde libre" pour déverser généreusement leur "liberté" et leur "civilisation".

Les explosions se faisaient de plus en plus nombreuses. La vallée était déchirée. Le bruit éclatait avec fureur entre les parois montagneuses. Les avions accentuaient leur danse, piquant furieusement et délivrant leur cargaison de bombes. Soulagés et satisfaits, ils remontaient vers le ciel pour reprendre leur élan. Ils souriaient, heureux de leur travail. L'eau fuyait avec précipitation dans l'oued. La forêt mugissait sous le napalm. Une épaisse et noire fumée montait vers le ciel par saccades, au rythme des explosions. Il ne fallait surtout pas bouger; assister impuissant à la destruction de son patrimoine, la rage au cœur. Les roquettes pleuvaient de partout. Elles s'enfonçaient dans la terre, la déchirant profondément. Les "Jaguars" mitraillaient toute la zone ratissée. Par ailleurs, les balles allaient chercher à tuer, à travers le feuillage épais de la forêt. Le spectacle était hallucinant. Les maquisards ne pensaient plus à rien. A quoi servirait-il de penser, en un instant pareil? Ils penseront plus tard. Si le temps leur en est laissé. Le sifflement des balles, le bruit sourd des bombes, la fumée suffocante ne laissaient place à aucune pensée. On était là tout sim-

plement, incertain de ce qui allait se passer. On ne vivait pas; on respirait et c'était tout.

Les «pipers» assistaient maintenant de loin à la "fête". Ils rasaient les crêtes et les ravinements par où des hommes pouvaient s'échapper. Les maquisards, qui avaient la chance de s'être repliés depuis le matin près d'un abri, s'y étaient enfouis et attendaient la fin du bombardement.

L'air était irrespirable. Il n'était que poussière, fumée et chaleur. Le soleil devenait chaud. Le zinc des avions brillait. Chaque arbre, chaque pierre, touchés, attristait profondément ces hommes. C'était leur pays qui brûlait, leur terre. Ils continuaient à se taire; seul le silence était compréhensible.

"C'est une journée noire", se hasarda à lancer Abdallah en fixant Larbi, le regard inquiet. Celui-ci releva doucement son visage enfantin, étonnamment tranquille.

– C'est une journée blanche, comme toute les autres, Abdallah. Ne vois-tu pas le soleil qui brille. Il brille partout, sur les campagnes, sur la mer, sur les enfants et sur la guerre aussi. C'est tout simplement une journée de guerre.

– Je ne sais pas si nous nous en tirerons. Crois-tu qu'ils vont ratisser la forêt par la suite?

– Nous saurons cela vers midi.

Ils le sauront, ou bien ne sauront-ils plus rien. Peut-être n'y aura-t-il plus de midi pour eux? Cheikh Amar mâchait un bout de pain, et ses longues moustaches accompagnaient solennellement le mouvement de ses mâchoires. Le petit Belkacem le regardait avec émerveillement.

Les avions, maintenant, hésitaient de plus en plus avant de piquer et de bombarder. Les explosions se faisaient moins nombreuses. Le ratissage allait franchir une nouvelle étape; il était midi environ, personne n'avait faim; la faim était un luxe en ces circonstances. On mangeait pour entretenir l'existence, pour vivre. Manger pour mourir tout à l'heure? Complètement idiot; de toute façon rien ne pouvait passer à travers les gorges serrées. Même l'heure n'avait plus la même signification. Midi, une heure ou deux heures, tant qu'il faisait encore jour. Il faisait clair, l'ennemi pouvait voir de loin, c'était tout. Seules la clarté ou l'obscurité avaient une signification. Midi n'avait de sens que parce qu'il était plus proche de la nuit que onze heures. Voilà tout.

Le soleil était à son zénith. Tout s'était bien passé jusqu'ici. Aucune fusillade prolongée, donc aucun groupe n'avait été surpris. Ce soir le bilan ne sera pas si tragique.

Amine avait enterré depuis longtemps, à proximité de l'abri, les documents et le matériel importants. Son angoisse était double. Il avait peur pour sa peau et pour les papiers dont il avait la responsabilité. Hafed consultait longuement sa montre comme s'il venait à peine d'apprendre à la lire, puis il levait son front plissé, regardait son compagnon avec tristesse, brisant nerveusement entre les doigts quelques aiguilles de pin. Il prenait un morceau de journal, y lisait quelques bribes de phrases, puis se reprenait à fixer le buisson de lentisques sous lequel était allongé Amine à bout de nerfs. Le ciel était toujours bleu par endroits, un bleu irritant. En bas, la vallée était recouverte d'une épaisse fumée noire. Cela donnait envie de crier, de hurler: **"Venez que l'on s'entretue,ou foutez le camp, salauds!"**

Les soldats français commençaient à investir timidement la forêt, braillant et gesticulant. Hafed et Amine suivaient attentivement la progression de la section chargée de "nettoyer" le coin de maquis où ils avaient élu refuge. Ils voyaient bien leurs visages rougis par le soleil. Les soldats parlaient à voix haute comme pour se donner du courage. Un chacal effrayé traversa brusquement le sentier, une rafale déchira l'air, une fusillade nourrie éclata. Les soldats tiraient à tort et à travers, dans toutes les directions, pour faire le plus de tintamarre possible. Près d'une minute ainsi, puis progressivement la fusillade s'arrêta. Ils fixaient rageusement les fourrés, les mâchoires crispées, puis ils reprenaient leur progression non en "formation de combat", comme ils devaient le faire, mais en "file indienne" pour en finir le plus vite possible avec cette opération.

Un ronflement sourd se faisait à nouveau entendre. Les hélicoptères revenaient. Le ratissage tirait donc à sa fin. Il était quinze heures vingt. Il était temps. De part et d'autre, on n'en pouvait plus. Hafed et Amine se regardaient, les lèvres légèrement plissées par un sourire qui ne voulait pas se dessiner. Belkacem sortit de sa musette une immense galette dans laquelle il se mit à mordre avec force. Cheikh Amar s'étendit sur le dos, sa moustache braquée vers la cime des arbres.

Les soldats se rassemblaient dans l'oued et remontaient vers les points de départ. La machine infernale pliait bagages. Soudain une vive fusillade éclata. En une seconde c'était l'enfer. Le groupe armé du secteur venait d'attaquer l'ennemi juste au moment où les soldats remontaient dans les camions. Dans leurs rangs c'était la débandade. Le combat fut d'une extrême violence, mais ne dura pas plus d'un quart d'heure. C'était une vieille tactique de la guérilla: laisser l'en-

nemi s'épuiser, s'énerver, durant toute une journée, courant derrière une proie invisible, puis le soir juste avant le départ lui tomber dessus, histoire de le saluer. Des dizaines de cadavres ennemis jonchaient le sol. Dans le soir tombant, les "T 6" revinrent et volaient haut dans le ciel. Mais le noir protecteur de la nuit descendait rapidement et les maquisards devenaient maîtres du terrain. Les mitrailleuses ennemiés déchiraient rageusement l'air, tandis que les "T 6" étaient revenus et volaient haut dans le ciel. Une horde d'hélicoptères apparut soudainement.

Après avoir été accrochés durement, les Français avaient décidé de prolonger le ratissage. Le cercle de ratissage s'était élargi et tout Beni-Zerman était envahi. Les hélicoptères balayaient les plates-formes et leurs environs immédiats afin de se poser sans surprise. Une "Banane" suivie de deux "Sikorsky" tournaient autour de Bougrour. Une autre "Banane" et deux autres "Sikorsky" se préparaient à atterrir à Boudghaghen. D'autres hélicoptères volaient bas, fouillant les vallées. Balançant maladroitement leurs corps immondes, les monstres volants battaient hystériquement leurs hélices. Dans un tourbillon de feuilles mortes et de poussière, suspendus encore à quelques mètres du sol, ils vomissaient des nuées de paras. Dès le pied à terre, ils tiraillaient dans tous les sens, puis ils se planquaient à une vingtaine de mètres des appareils. Après avoir déversé leur cargaison, les hélicoptères, un à un, reprenaient leur ronde folle. Il semblait bien que des milliers de soldats étaient engagés dans l'opération. Pour les maquisards il n'était nullement question d'engager le combat. L'ennemi avait été durement frappé, il n'y avait plus qu'à le laisser s'épuiser inutilement.

Puis c'était au tour des "B 26" d'entrer dans le bal. On savait ce que cela signifiait. Appareils amé-

ricains, napalm américain. L'usage du napalm était strictement interdit par la convention de Genève. Mais les colonialistes de Paris et leurs amis de la "Maison Blanche" se moquaient bien de Genève. Ils signaient des conventions pour amuser la galerie, tromper des hommes.

Dès que leurs capitaux étaient en danger, plus de convention, plus de démocratie, plus de droits de l'homme. Le bâton, pour briser ces gueux qui voulaient remettre en cause l'ordre de l'argent, de l'impérialisme. Les gros avions se débarrassaient de leurs fûts. Dans le soir tombant, une fumée épaisse recouvrait le massif. Les bombes pleuvaient par dizaines. Les explosions se suivaient à un rythme si accéléré que cela semblait une seule et extraordinaire explosion. Les premières flammes s'élevaient dans le ciel. Les maquisards s'étaient dispersés pour diminuer leur vulnérabilité. Le groupe dans lequel s'était retrouvé Amine avait décidé de rejoindre Baâssa, pour échapper à cet enfer où l'atmosphère devenait de plus en plus suffocante.

Amine et ses amis, les yeux irrités et larmoyants, s'étaient mis un mouchoir en travers du visage pour diminuer la nocivité de l'air empoisonné par les soldats. Véritable course en enfer. Tout au moins pour l'instant, on ne craignait pas les balles et les roquettes. De hautes flammes léchaient le ciel qui s'était tout d'un coup rapproché. La fumée noire avait hâté l'arrivée du crépuscule. D'immenses arbres gémissaient longuement avant de s'écraser dans un craquement sinistre, vaincus par le feu.

Béni-Zerman, dechra évacuée par ses habitants depuis longtemps, déjà bombardée à maintes reprises, parsemée d'une multitude de tombes anonymes, offrait une nouvelle fois ses pans de murs à la folie dévastatrice

du colonialisme. Stupide et écœurant acharnement. L'ordre que l'on voulait imposer était périmé, partout condamné...

Dans cet océan de feu et de fumée, les maquisards progressaient vers l'endroit prévu. Les flammes les engloutissaient un instant, puis ils leur échappaient avant d'être à nouveau happés par de nouvelles... Le feu glapissait de joie... La chaleur se faisait de plus en plus intolérable. Il fallait à tout prix traverser l'oued au milieu des bombardements, car si les troupes françaises envahissaient le lit de la rivière, cela deviendrait quasiment impossible. Plutôt que griller dans cette fournaise, autant affronter les bombes. Aussi, Abdelkader vira-t-il brusquement vers le bas, suivi machinalement par tout le groupe. A intervalles réguliers, les "B 26" expulsaient de leurs entrailles les engins de dévastation. Un à un, poussés par la trop forte horreur du feu, ignorant tout autre danger, les maquisards réussirent à gagner la rive opposée. Aussitôt, de l'autre côté de l'oued, ils se mirent à gravir rapidement la pente abrupte. L'air était plus respirable de ce côté...

Amine tenta un coup d'œil derrière lui. Le spectacle avait quelque chose de fascinant. De très hautes flammes dansaient follement dans la nuit qui était complètement tombée. Une intense lumière inondait le massif. Les pins flambaient dans un crissement lent et étouffé. Combien de temps fallait-il pour qu'un pin devienne si grand et si beau? Anéanti en quelques minutes. Combien de temps et d'efforts faudra-t-il, demain, pour reboiser toutes nos forêts détruites?

Nos fugitifs étaient désormais hors de tout danger; dans l'immédiat tout au moins. Amine pensa aussi à la stupidité de ces hommes s'acharnant contre la nature. Tout simplement parce que la nature avait décidé

d'être avec le cours de l'histoire. Comme s'il pouvait en être autrement. Les arbustes frémissaient dans le vent tiède, chargé de menaces. L'incendie allait dévaster tout le massif. Le bois mort, le tapis de feuilles et d'aiguilles sèches aidaient le feu à se propager à une vitesse terrible.

Avec la complète obscurité, les avions avaient déserté les lieux. Une lune pâle se levait tristement sur cette vision de fin du monde. Les soldats campaient sur les crêtes pour la nuit; leurs cris arrivaient, amplifiés, jusqu'à nos amis. Dans le fond noir, le feu agitait frénétiquement ses innombrables bras. De temps à autre, Amine et ses compagnons se retournaient, contemplant le danger auquel ils venaient d'échapper. Ils allaient très rapidement, malgré l'extrême lassitude. Leurs nerfs étaient tendus, le cerveau en ébullition. Le danger pour ce soir semblait passé. De quoi sera fait demain? L'opération se prolongera-t-elle demain?

Après environ une heure de course, ils atteignirent l'endroit choisi. Ils s'affalèrent à terre. Ils ressentirent alors leur fatigue et l'intolérable tension qui régnait autour d'eux.

Les flammes ronronnaient toujours, tourbillonnaient, enveloppaient la végétation dans un corps à corps grandiose. Elles travaillaient les arbres à la base un long moment, puis elles s'élançaient triomphalement vers le ciel. Leurs mèches lumineuses repoussaient chaque fois plus loin l'obscurité. Elles jouissaient de leur éphémère victoire sur les ténèbres. La vallée, d'habitude silencieuse sous sa sombre couverture, célébrait la fête dans une gaieté insouciante et insensée. Menacée de mort, la forêt à cet instant était plus vivante que jamais, ainsi inondée de lumière. Au-dessus des flammes, un nuage plus noir encore que la nuit environnante

s'amoncelait. Les lueurs de l'incendie remontaient haut dans le ciel. Les crêtes découpaient dans l'obscurité leur profil dentelé. Les gémissements du bois emplissaient l'air. Un formidable duel se déroulait sous les yeux des djounoud à bout de souffle. La nuit avançait malgré tout. Après avoir organisé un tour de garde, les hommes s'allongèrent. L'intense émotion et la fatigue accumulée les empêchèrent de trouver le sommeil.

Après minuit, les flammes perdirent de leur majesté et de leur fougue. Un océan noir et infini les envahissait inexorablement et les étouffait de son immense manteau. Un tapis incandescent garnissait les pentes. Une vision féerique. Malgré l'abomination, on ne pouvait s'empêcher de trouver le tableau saisissant. Les crissements des pins se faisaient plus faibles. tel le souffle, chaque seconde plus faible, de l'agonisant. De temps en temps parvenaient jusqu'à Djamaâ-el-Qarmoud, les hurlements des soldats.

A mesure que le jour se levait, le spectacle perdait toute beauté, toute grandeur. Le tapis rouge de braises s'était transformé en un désert gris sale, noirâtre par endroit. Le passage du "son et lumière", à la réalité. Si Malraux pouvait voir ce spectacle de "son et lumière". Amine avait lu la "Condition humaine". Comment un tel homme pouvait-il maintenant dire de telles inepties. Car c'étaient vraiment des inepties. Ne venait-il pas de déclarer, au Brésil, que la France en Algérie défendait la civilisation? C'était à la fois terrifiant et piteux qu'un homme si éminent arrive à dire de telles choses. La civilisation... Voyons, Monsieur le Ministre de la Culture du général de Gaulle! La désolation et la mort remplaçaient l'éblouissante et vaine beauté de la nuit. La nuit se dissipait, laissait entrevoir la misère de l'œuvre. Les premiers rayons du soleil promenaient leur éclat sur les troncs calcinés des arbres qui tendaient

vers le ciel leurs carcasses noires dans un déchirant et émouvant appel. En plein cœur du versant, une large tache sombre demeurait tel un îlot isolé. Une partie de la forêt, la plus dense, avait résisté victorieusement au feu. C'était là qu'était installé le P.C. du secteur. Avec un peu de chance on pourrait retrouver les instruments intacts, les documents et le ravitaillement. Cette perspective mit un peu de chaleur dans le cœur des hommes.

Mais de quoi allait être fait ce jour qui commençait?

De grosses taches brunes surgirent d'un coup. Elles se rapprochaient, et un grondement assourdissant emplissait la vallée anéantie. C'étaient les hélicoptères qui revenaient. A leur allure, on voyait qu'ils étaient vides de troupes. Il y avait donc beaucoup de chance qu'ils revenaient chercher les soldats qui avaient pris part à l'opération. Après avoir fait quelques tours autour des crêtes, ils se posèrent lourdement, couvrant de leurs vrombissements les cris des paras. L'opération "départ" fut rapide. En un quart d'heure, les appareils disparaissaient derrière le massif. Le ratissage était donc terminé. Une journée calme s'annonçait pour nos amis. Amine grimpa lentement vers une plate-forme au-dessus de leur refuge provisoire. La vallée, si verdoyante hier, était horriblement laide. Amine avait le cœur serré devant ce triste tableau. A mesure que le soleil s'élevait, l'étendue de la dévastation apparaissait dans toute sa dimension. Les rayons chauds et étincelants accentuaient la misère des lieux. Même les corbeaux n'étaient pas au rendez-vous ce matin.

Le beau temps, imperturbable et indifférent à la détresse du paysage, s'était installé pour la journée. Amine ne pouvait détacher son regard de la masse

grisâtre et piteuse qui s'élançait vers le ciel comme dans un ultime sursaut d'énergie. Fidèle à la devise des envahisseurs de tous les temps, l'armée française n'avait laissé derrière elle que cendres et désolation. Cendres et désolation: c'était cela la paix proposée par le colonialisme. Cendres et désolation seulement, car dans cette vallée il n'y a plus de larmes à verser depuis des mois. Elle était interdite aux hommes. Réservée à l'affrontement. Les pins, géants hier encore, avaient la nostalgie des rires et des jeux des petits bergers. Ce matin, ils allongeaient à terre leurs corps brûlés. Après avoir interdit aux hommes d'y vivre, ils revenaient ainsi périodiquement s'acharner sur cette nature qui s'obstinait à protéger ses enfants et payait un lourd tribut.

La température était particulièrement élevée aujourd'hui. Vers la mi-journée nos amis mangèrent en silence leur morceau de galette. Il n'y avait même pas d'eau pour aider la déglutition. Ils mâchonnaient leur pain plat et cassant. Aucun son n'arrivait à sortir de la gorge. La colère était grande; une colère chargée de haine, redoutable, capable de réduire des montagnes en poudre. Il n'y avait plus d'indignation. On s'indigne pour des êtres pour lesquels on garde malgré tout un peu d'estime, un brin de respect. Il n'y avait pas à s'indigner de tels actes. Il n'y avait pas à s'indigner des méfaits d'une bête malfaisante et enragée. Mais il y avait un profond regret; un profond regret d'être limité matériellement. Cette profonde douleur d'assister, sans pouvoir intervenir, à cette mutilation, à ce vandalisme. Cette terre ne sera donc jamais débarrassée des Vandales. "Sans pouvoir intervenir" n'était réellement pas l'expression juste; car précisément l'action quotidienne de tous ces hommes visait à mettre fin à ces atrocités, à tous ces malheurs. Combien de forêts vietnamiennes ont brûlé; mais Diên Biên Phu a rétabli

la vérité historique. Diên Biên Phu! Curieux, comme ces trois mots rugueux sonnaient à l'oreille avec tant de douceur. Comme un baume, une certitude; Diên Biên Phu, oui, bien fou était celui qui osait aller à l'encontre de la volonté des peuples.

Amine eut soif... Amar proposa de l'accompagner jusqu'à la petite source en contre-bas. Un mince filet déversait une eau parcimonieuse dans un petit bassin grossièrement aménagé. Quelques brindilles surnageaient sur l'eau stagnante. Les moustiques pullulaient tout autour. Les hommes avaient une soif intenable; ils tendirent goulûment leurs lèvres asséchées vers l'eau sale, et burent longuement.

La journée tirait à sa fin. Un calme complet. On l'aurait qualifié de serein sans les événements de la veille. Il fallut songer à entrer en contact avec le poste de liaison. Nos amis décidèrent d'aller jeter un coup d'œil au P.C. du secteur. Ils rejoindraient ensuite le poste de Fantas. Ils dévalèrent rapidement la descente et s'engagèrent dans la zone où l'incendie avait fait rage toute la nuit, et même une partie du jour. Les pataugas s'enfonçaient dans le tapis de cendres moelleux et friable qui se désintégrait sous le poids des hommes. Une fine et noire poussière dansait à quelques centimètres du sol. Le sentier était obstrué par les troncs calcinés couchés de tout leur long. Nulle trace d'êtres vivants. Un paysage inhospitalier et vidé de son âme. Nos compagnons cheminaient dans un silence total. Que dire au milieu de ce terrifiant silence? Raclés par les branches brûlées, leurs habits prenaient progressivement une couleur noirâtre; une pâte onctueuse et grise voilait leurs visages fatigués et fiévreux. Les petits bergers ne poussaient pas ce soir leurs chèvres vers les gourbis de Kherrazen. L'atmosphère était comme suspendue par de lourdes chaînes. Un silence irréel régnait

après le tumulte de la veille. La terre respirait faiblement, juste pour se raccrocher obstinément à la vie. Seul le scintillant ruban de l'oued mettait un peu de beauté dans ce cadre infernal. La nuit sera terriblement noire ce soir, la lune se lèvera tard. Il fallait accélérer la cadence pour ne pas trop souffrir de l'obscurité. Une force invisible les poussait à quitter le plus rapidement possible ces lieux. La marche leur faisait du bien; la sérénité habituelle reprenait peu à peu sa place.

«Voilà ce que nous laissent le napalm américain, les avions de l'OTAN et les soldats de la France "des droits de l'Homme". Voilà où mène l'appât du gain..., la domination... la pacification... Ce coin de terre dévasté, cette nature calcinée, constat de faillite du colonialisme, de tout le système capitaliste. Je me demande si le petit instituteur, qui nous parlait de la mission civilisatrice de la France, débitait sincèrement son discours, totalement aliéné par les historiens aux ordres du colonialisme, ou bien nous soufflait-il son baratin cyniquement, sans connaissance de cause. Les revoilà partis et nous revoilà foulant cette poussière qui colle à nos pantalons, cette terre noire qui s'enfonce nous nos pas. C'est là que résident notre victoire et leur défaite. Notre présence partout, le pays qui nous revient immanquablement à chaque instant, chaque jour. Eux passent artificiellement, tandis que nous, vivants ou morts, nous sommes incrustés à jamais dans cette terre. Eux, morts, on les emmène en France ou dans leurs cimetières chrétiens, isolés, en dehors du pays de toute façon. Nous, nous restons ici, on nous ensevelit partout, et nos corps serviront encore à faire revivre nos forêts et nos arbres. Nous sommes invincibles.»

Amine avait parlé pour lui. Il avait parlé d'un trait, à haute voix; il ressentait intimement cette victoire. Vaincre par l'omniprésence; tout simplement

parce qu'ils n'avaient pas de patrie de rechange. Ils finiront par brûler toutes nos forêts, cette bande d'incendiaires. Je me demande ce que ces hommes ressentent en brûlant et saccageant tout. A leur place, en tout cas, je ne serais pas fier.

Comme par miracle le P.C. était intact, seule la couverture de "diss" avait quelque peu souffert; une ou deux heures de travail et la hutte serait à nouveau habitable.

Un quart d'heure plus tard, la petite troupe se remit en marche vers Fantas. Le cœur serré par l'émotion, les muscles tendus, tous les nerfs à vif. Au-delà des limites de l'incendie, un sentiment d'aise et de réconfort envahit les hommes; surtout que le chemin descendait en serpentant gaiement vers les gorges de Fantas. Une brise vivante et fraîche remontait du défilé; elle aidait à effacer un peu la vision de cauchemar. Quelques gros nuages projetaient sur les collines leurs figures fantastiques. Ils se balançaient lourdement dans le ciel sans lune.

Le bruit de l'oued se répandait en un sourd brouhaha. Des millions de voix semblaient se mêler dans un interminable concert. La tiédeur humide du poste les accueillit avec sympathie. Le café avec le goût du bois de pin, les quelques verres circulaient de main en main au milieu de l'animation coutumière. Chacun ramenait les informations du secteur où il avait dû passer la journée. Des monts de l'Arba, de Rivet, comme des reliefs surplombant Tablat, de Rovigo, des hommes étaient venus se retrouver dans ce creux hospitalier où le poste de liaison de Beni-Zerman était venu se nicher depuis le dernier ratissage. Les visages étaient sereins et rayonnants. Plus de trace des angoisses de la journée. Comme si cet instant de relative quiétude devait être éternel.

Les éclats de voix gênaient certainement la sentinelle qui veillait à un danger improbable. Le feu pétillait joyeusement sous le plat de terre cuite. "Chablo", le chien mascotte, sommeillait dans un coin; c'était l'unique chien adopté par l'ALN dans le coin. Les chiens avaient été abattus dans les premières années de la guerre, car leurs aboiements signalaient les mouvements des maquisards, surtout dans les dechras proches des agglomérations ou des groupements militaires. On ne savait trop comment avait été retrouvé ce petit chien de chasse après l'interdiction de Béni-Zerman. C'était un tout petit chien, tout tremblant; personne n'avait osé l'abattre, enfreignant ainsi le règlement. Il fut adopté. Il n'aboyait jamais. On dirait qu'il ne savait pas aboyer. Lors des raids de l'aviation, il tremblait de tous ses membres et se faufilait en rampant sous les buissons. Il connaissait tous les postes ALN de Béni-Zerman; il fut tué accidentellement à Ouled-ben-Z'roug. Ahmed Hammoud était de garde devant le poste ce jour-là, quand il entendit le bruit dans les fourrés; il lança son "achkoun", et, comme il n'obtint pas de réponse, il vida son fusil de chasse. Ce n'est que lorsque "Chablo" aboya de douleur que l'on comprit la tragique méprise. Il fut enterré au pied d'un figuier.

Tout à l'heure, on se regroupera autour des grands plats bosselés et on se passera tour à tour les cuillères pour manger la soupe de pois chiches que Mahmoud s'acharnait à noyer dans l'eau. Il est vrai que Mahmoud (40) était marchand de légumes à Alger. De là à s'improviser cuisiner... Mais l'art culinaire était assurément le dernier souci de ces hommes; ils étaient assis à même la terre, heureux d'avoir vécu encore un jour.

CHAPITRE XI

LA MORT DE SI KHALED

A Ouled-Brahim, la nuit et son noir protecteur avaient rendu confiance. Dans chacun des gourbis, accrochés victorieusement au flanc abrupt, allègrement dans les cheminées de terre, les enfants étaient assis en rond, les joues roses, attendant le morceau de galette qui leur servira de souper. La joie était simple, modeste; la nuit calme, la liberté provisoire.

La demeure du vieux Sebti servait de "caserne" d'un soir. Les djounoud, avec le crépuscule, s'étaient mis à sortir de leurs trous et à converger vers la dechra. L'animation était grande: des rires, des cris, des discussions animées.

– Ils sont passés tout près de moi. Ouallah! Je croyais que c'était foutu.

– Oh, tu sais quand ils sont là tout près, on n'a plus peur. Il n'y a qu'à tirer et Dieu seul sait comment ça se terminera.

– Oui, mais ce n'est pas de la mort dont j'ai le plus peur, je crains d'être blessé et capturé. La torture c'est terrible. Tu souffres affreusement et parfois tu te renies sans le vouloir.

– Comment ça tu te renies?

Belkacem était suffoqué par cette affirmation de son ami Saâd.

– Eh oui! On te torture, et peut-être, un instant de défaillance et tout ton passé est foutu. Tu dénonces, sous les souffrances, tes compagnons. C'est terrible, comment arriver à survivre après celà?

– Y a qu'à résister, les mépriser ces tortionnaires.

Pour Belkacem, cela allait de soi.

– Résister? Nous résistons actuellement. Il est presque enfantin de résister quand on n'est pas enserré dans un étau, broyé, usé, écrasé!

Belkacem voulait changer de conversation. L'entrée d'Abdelkader "Tobiche" lui donna l'occasion de rompre cette discussion qui le remplissait d'angoisse. Abdelkader était un agent de liaison, comme lui. Il arrivait de la Mitidja. Les nouvelles de la Mitidja étaient très prisées. Les agents de liaison avaient tellement de choses à se dire. Ils colportaient tant de nouvelles de poste en poste, de région en région, en s'amusant à les déformer et à les rendre héroïques, fantastiques, incroyables. "Tobiche" transportait partout avec lui son nez en trompette, son air naïf et enfantin et son éternel sourire. Il venait de parcourir en quelque quatre ou cinq heures une vingtaine de kilomètres, et était heureux de pouvoir enfin se reposer un petit peu.

Depuis l'âge de quatorze ans, il ne fait que parcourir le maquis, des lettres dans sa sacoche, allant et venant, courant de poste en poste, de PC en PC, de katiba en katiba, faisant circuler les nouvelles et ramenant chaque fois avec lui un espoir neuf, un peu de sang nouveau. On les aimait bien les A.L. (agents de liaison) dans l'ALN. Ils avaient toujours le sourire et formaient une communauté unie, presque un syndicat, réclamant sans cesse de meilleures armes, de meilleurs pataugas, des abris de repli à travers toute la zone, des menus de repli plus nourrissants. C'était un véritable corps, jeune, dynamique, criard. C'étaient un peu les "enfants terribles" de l'ALN. Par la nature même de leur mission, ils échappaient à la discipline et aux règles strictes

qui étaient en vigueur au sein des katibas. Errant tout le temps par groupe de deux, ils constituaient un élément fluide quelque peu turbulent et en dehors de tout contrôle étroit. Mais partout où ils entraient, les accompagnait une bouffée d'air pur, partout où ils passaient l'optimisme renaissait. Personne n'oubliera jamais l'exemple de Aïssa Haoua (41). Un soir de septembre 1961, il entrait traînant la patte, pâle et défait, au P.C. de la zone installé à Ouled-Koulla. Il n'avait pourtant pas perdu son sourire. Il riait de sa mésaventure et de sa turbulence. Il s'était replié pour la journée à Beni-Bou-Bakr en compagnie de Lounès "Guergour" (42). Vers quatre heures de l'après-midi, au lieu d'attendre le soir pour rejoindre le poste de Khoualed, ils furent tentés par les belles figues, toutes juteuses, qui pendaient aux arbres juste là, à quelques dizaines de mètres. L'endroit était piégé, et ils furent pris entre deux feux. Lounès fut tué. Aïssa s'en sortit avec une balle au mollet. Cela n'avait pas suffi à lui ôter son sourire, pas pour longtemps, hélas; deux mois plus tard, le 3 novembre exactement, il tombait à son tour pas loin du même endroit. Personne de ceux qui l'ont connu ne pourra effacer de son souvenir son sourire heureux et enfantin. Un adolescent débordant de joie de vivre et de vitalité, mort parce qu'il a refusé de mourir de vieillesse, de misère et d'ignorance sur la triste rocaille des Béni-Haoua.

***

– Alors, Si Khaled, ça c'est bien passé ce ratissage?

(Si Khaled (43) était le commissaire politique du secteur 2 qui va de Tablat à l'Arba-Béni-Moussa. Il était originaire de la dechra des Khoualed, et toute sa famille avait été décimée. C'était une famille de patriotes.)

– Comme si ça pouvait bien se passer un ratissage.

– Mais puisque tu es vivant.

– Laissez-moi, je vous prie, à chaque ratissage vous ne cherchez tous qu'après moi; je suis vivant oui et je le resterai.

– Mais nous aimons te voir vivant, que ferions-nous sans notre commissaire politique?

– Tu peux bien le dire, sans les C.P. vous ne ferez rien. Les commissaires politiques, mon petit apprenti rebelle, c'est le cerveau de l'ALN dont vous n'êtes que les membres.

Amine aimait bien taquiner Si Khaled.

– Et tu as une nouvelle arme; tu l'as récupérée sur quelque harki aveugle?

– Tu peux bien rire; cette arme, cette maudite arme me cause bien du souci.

– Une belle carabine US comme celle-là! N'est-elle pas meilleure que ton vieux 8 m/m tout rouillé?

– Mais mon vieux 8 m/m tout rouillé, je me suis habitué à lui, sans pouvoir tirer une seule balle, il m'a protégé durant toutes ces années. Tandis que cette arme-là, c'est bavard, ça veut parler, et, comme j'ai tendance à ne pas trop faire de bruit, j'ai peur qu'elle ne me porte malheur. Et puis mon vieux 8 m/m, c'était mon alibi; je me cachais derrière lui. Qu'est-ce que je vais pouvoir répondre maintenant, quand on va me reprocher les faibles rentrées financières de Tablat, hein? Jusqu'à présent, ma réponse était trouvée d'avance: "Vous prenez les plus modernes armes de guerre, alors que vous êtes en plein massif, et demandez au vieux Khaled d'aller affronter la garnison de Tablat tout seul avec un 8 m/m long tout pourri. Si vous voulez un meilleur rendement, donnez-moi une arme efficace." C'était tout, et je pouvais repartir tranquille avec même une pointe de colère et d'indignation. Et maintenant, que vais-je pouvoir avancer comme raison?

– Y a plus de raison que les rentrées ne soient pas meilleures maintenant que tu as ce qui te manquait.

– Mais il ne me manquait rien, moi; je demandais une nouvelle arme comme ça, parce que j'étais persuadé que je ne l'obtiendrais jamais... j'avais un alibi, une raison définitive. Et maintenant que vais-je pouvoir trouver? Tu sais quand on a la trouille, on a la trouille et c'est tout, même avec un canon on l'a.

(Amine riait de bon cœur.)

– Bon. Eh! Maâmar, passe-nous du thé! Du thé, comme si on pouvait appeler cela du thé. De l'eau jaunie par je ne sais quelle herbe séchée.

– Mais c'est un vrai thé, Si Khaled.

– Donne ici va, que je me chauffe le palais. Moi, je ne vous crois plus, depuis le jour où l'on m'a embobiné et l'on m'a dit que l'indépendance c'était une question de semaines, et je me suis retrouvé sans le savoir en train de carapater à travers le djebel. Faire le héros pour quelques semaines ça pouvait aller, ça pouvait être dans mes possibilités, mais depuis, à l'image du quart d'heure de Lacoste, ces semaines vont devenir des mois, des années et bientôt des siècles...

Tout le monde riait de bon cœur. Si Khaled était intarissable. Il savait si bien remonter le moral, et ajouter cette note de gaieté qui rendait les hommes de bonne humeur, même dans les pires moments. Dès qu'il paraissait, tout petit, minuscule, débordant de sympathie, tout le monde riait d'avance. Sa cachabia traînait toujours à terre. Il avait beau choisir la plus petite, elle était toujours trop grande pour sa taille.

Amine se rappelait encore un jour de ratissage passé en compagnie de Si Khaled à Ouled-Ben-Z'roug, dans la forêt d'Es-Sridja. Au moment le plus intense de l'opération, alors que le danger était le plus proche,

il s'était rapproché de lui et, en clignant de l'œil, lui glissa dans son sourire menu:

– Tout à fait entre nous, en ce moment, l'autonomie interne nous suffit amplement, hein? Tu ne crois pas?

Le soir même, il l'avait revu au poste tenant le crachoir.

– Mes frères, ce sera l'indépendance totale ou rien.

– Le café te fait changer les idées, Si Khaled.

– Tout ce que l'on peut dire sous la contrainte ne peut être retenu contre nous.

Amine avait beaucoup ri. Ce petit bonhomme, perdu dans sa cachabia, était intarissable.

Si Khaled avait peur de la mort parce qu'il aimait passionnément la vie. Il était de ceux qui aimaient vivre, car la vie valait toujours le coup d'être vécue. Il était aussi de ceux qui savaient mourir, avec regret certes, mais aussi avec beaucoup de courage, d'abnégation.

C'est ce qui devait arriver le vendredi 13 janvier 1961. Pour l'indépendance totale. De toute sa famille il ne restait que son frère Si M'Hamed El-Hallaq. C'était le coiffeur du secteur, il se baladait continuellement avec sa musette pleine de tondeuses et de rasoirs, des engins qui arrachaient la tête avec les cheveux

Ce vendredi-là, Bekkar était envahi par la brume matinale de janvier. Seules les crêtes, blanches de neige, avaient l'air de vivre. Une lumière grise éclairait la colline boisée. Au cœur d'un gros buisson, trois hommes, grelottant de froid, les mains transies, bleues, attendaient le combat. Une cohorte de soldats, des cris aigus, une fusillade nourrie, et c'était l'accrochage

inégal, inhumain. Un matin glacial fait pour se blottir au coin du feu ou pour raconter de belles et merveilleuses histoires à des petits enfants. Un matin de guerre! Un matin ordinaire pour cette Algérie des années cinquante. Des explosions encore. Des "civilisés" hurlant. C'est curieux, dans leurs films, ce sont les "Indiens sauvages" qui hurlent, couverts de peintures. Khaled et ses compagnons étaient les "Indiens sauvages" de ce pays. Ils ne hurlaient pas, ils étaient silencieux. Seules leurs armes crachaient le feu. Au fond du bassin, le village de Tablat, ses lumières encore allumées, assistait à ce triste bal matinal. Les trois hommes avaient résisté farouchement, courageusement, et puis ils étaient tombés l'un après l'autre.

La cohorte de mercenaires s'était approchée, leur prit les armes encore fumantes, les papiers et, emmenant Nadir et Moha H'Mida qui étaient grièvement blessés, repartit, croyant avoir vaincu.

Le petit bonhomme Si Khaled avait eu raison, la carabine avait été sa dernière arme. Il était resté là, étendu sur le sol, accroché à cette terre sur laquelle son sang rouge et chaud coulait lentement. Eternel dialogue entre l'homme et la terre. Mais le sang d'un peuple ne tarit jamais.

LA TOMBE D'UN MARTYR

C'est le soir, au crépuscule, que des hommes en armes, viennent creuser la fosse où ils enseveliront leur frère. La tombe nouvelle. Des pleurs dans quelques chaumières. Lorsque le soleil disparaît derrière les crêtes de Kherrazen, ils viennent avec leurs pelles et leurs pioches, et, sans pleurer, sans un mot, ils mettent leur compagnon en terre. Un mort pour la Patrie n'a

besoin ni de pleurs ni d'oraison. Ils choisissent l'endroit le plus élevé comme si les morts avaient encore à guetter et à faire la guerre. Lorsque la fosse est prête quelqu'un recouvre le fond de quelques rameaux d'olivier et de branches de lentisques. Personne n'ose jeter la première pelletée qui fera du compagnon du matin définitivement un mort. Les cheikhs ne viennent pas réciter des versets du Coran et les femmes ne viendront pas visiter la tombe à l'aube du second jour en se lamentant. Mais de ce trou, comme des milliers d'autres, émanera un cri qui résonnera à travers le temps:

"Frère de combat d'aujourd'hui et de demain, n'oublie pas... n'oublie pas nos femmes et nos enfants... n'oublie pas les balles françaises, anglaises, américaines qui nous ont tués... n'oublie pas nos douars brûlés par le napalm de l'Occident... n'oublie pas notre sang rouge et chaud... n'oublie pas que l'Algérie nous appartient, nous, ouvriers, paysans, khammès... nous qui avons donné notre sueur hier, donnons notre sang aujourd'hui, et donnerons à nouveau notre sueur demain..."

Sur la tombe du martyr, ce ne sont pas les vivants qui font l'oraison, mais le mort qui parle:

"... Et que chaque premier novembre ramène ce cri dans la cité... vous qui resterez, accrochez-le au rouge de notre drapeau, à l'étoile ensanglantée... Dans les Novembre de la Paix, ce ne sera pas de chrysanthèmes que nous aurons besoin, mais de pain pour nos familles, d'écoles pour nos enfants et pour les vôtres, d'un peu de bonheur pour le peuple laborieux... que notre terre revienne simplement au pauvre paysan, et que toute notre Patrie revienne à ses enfants travailleurs..."

Puis les hommes, en armes, recouvrent le corps de terre. Ils poseront quelques grosses pierres sur le petit monticule pour le protéger du chacal.

Quand il leur arrive de repasser devant la tombe, ils la saluent, sans un geste, sans un mot. Ils ne s'arrêtent jamais, car, sur tous leurs chemins il y a tellement de tombes. Ils sauront le nom de celui qui repose là, mais lorsqu'ils auront disparu eux aussi, la tombe deviendra anonyme. L'herbe poussera dessus et, peut-être, une paquerette y fleurira au printemps. La tombe du martyr se cache sous la nature pour ne pas effrayer les petits enfants, pour ne pas montrer que le pays entier n'est qu'une immense tombe de martyrs... Il y en a certainement une à chaque détour de chemin, creusée par des hommes qui y reposent parce qu'ils ont voulu donner la vie.

CHAPITRE XII

LETTRE ETERNELLE

Cher frère Amine,

Je te salue bien fraternellement, et j'espère que tu te feras un devoir de communiquer mon salut à tous les frères du secteur. Je suis dans une forme excellente, et la situation va très bien, chez nous, dans tous les domaines, politique, militaire... Le moral est très haut, et nous avons joué quelques bons tours aux troupes d'occupation installées dans notre région. Ces derniers temps, nous avons récupéré pas mal d'armement. Si à Beni-Zerman, chez vous, ça va aussi bien, on peut dire qu'on va bientôt revenir à la maison... J'ai été heureux d'apprendre par Moha-Rabah que tu t'étais remis de ta mauvaise grippe, et comme je te connais, tu dois être sur pied, prêt à (ô fâcheuse contradiction) faire la guerre et à philosopher. Mais n'y a-t-il pas une philosophie de la guerre révolutionnaire? Tu penseras à m'envoyer quelques-unes des photos que nous avons prises ensemble à Tisseli (44).

Fraternelles salutations à tous les frères, et que Dieu fasse que nous nous revoyions un jour... ou plutôt une nuit!...

Ton frère Mohammed*.

Deux larmes coulèrent rapidement sur les joues de Amine. La lettre avait mis deux mois pour arriver. Mohammed était mort depuis août. Il est tombé, un matin, avec quatre autres de ses compagnons, près d'un petit village portant l'exécrable nom de Thiers (**).

(*) Il s'agit de Mohammed Hadjirès.

(**) Aujourd'hui El-Kadiria.

La liste des morts s'allongeait inexorablement ces derniers jours. Hier, c'était Mahmoud, chef de poste de Fantas, qui est tombé sur les bords de l'oued El-Djemâa, tout près de l'Arba, à la tête de son équipe de ravitailleurs, Tahar le blond, petit agent de liaison de Khenicha, mort à Khoualed, Ahmed Aoucha, porté disparu à Zoli, des visages connus. Et combien d'inconnus!...

Hafed entra en trombe, Amine lui montra la lettre de Mohammed. Il se figea, se posa lentement à terre. Un long silence... Il n'y avait vraiment rien à dire.

– Tu viens manger un morceau, Hafed?

– Oui, manger! Je viens, car j'ai faim après cette marche. On marche toujours sans arrêt dans ce maquis... Marcher vers le poste... Marcher vers le P.C... Courir souvent pour sauver sa peau... Et même, quand on est arrêté, on marche, on court à travers l'histoire.

Hafed s'aperçut que c'était trop sérieux ce qu'il disait là.

– ... Alors tout ça, moi, ça me fatigue, je ne suis pas Zatopek, figurez-vous...

– Si tu nous épargnais tes discours philosophiques...

Amine était sorti quelques instants pour superviser la garde. Il revint tout trempé.

– Oh, mais il pleut. L'oued doit être en crue et le ravitaillement risque de ne pas arriver ce soir. Il est à craindre que nous n'ayions à nous replier sans un grain ce matin.

– Les jours de pluie, je me sens tout autre parce que, quand il fait froid et que la terre est trempée, je ressens mille petites choses qui passent inaperçues les beaux jours. Je ne peux expliquer cela... c'est comme ça... les feuilles mortes qui tombent.

– Ce sont les hommes qui tombent ici.

– Les hommes qui tombent, c'est autre chose. A chaque fois qu'un frère tombe, je me sens à la fois mourir un peu plus et vivre un peu plus. Mais les feuilles, c'est vraiment autre chose...

***

Hafed était loin, bien loin de cette hutte de diss. Il revenait des années en arrière. Il se remémorait une scène d'Alger qui s'était incrustée avec force dans sa mémoire d'adolescent.

C'était de même un jour de pluie, rue d'Isly (*). Les belles vitrines chantant Noël, les couleurs, les rires, la joie de vivre. C'était Alger, pas celle casquée, déchirée de barbelés. Aujourd'hui, il pleut et la sentinelle est mouillée, et ceux qui cheminent à travers le maquis sont aussi mouillés jusqu'aux os. Mais est-on vraiment mouillé? A-t-on réellement froid lorsque l'on sait où l'on va et pourquoi?

Il pleuvait rudement ce jour-là. Dans le bar il faisait chaud... Beaucoup de monde au comptoir, autour des tables. Tout ce beau monde était joyeux, sirotant jus de fruits et café crème; une petite fille blonde, assise sagement près de sa maman, songeait peut-être à tous les cadeaux que ne manquerait pas de lui apporter le brave père Noël. Le père Noël n'apportait jamais de cadeaux aux petits indigènes. Un petit garçon entra, il n'était pas accompagné, il n'était pas peigné, il traînait

(*) Aujourd'hui rue Ben M'hidi Larbi.

une vieille paire de savates mouillées. De son pull vaguement bleu il ne restait que le nom. Il n'était guère plus âgé que la petite fille qui rêvait. Il vendait des chewing-gum. Il était suivi d'un vieil homme fatigué par les ans et par la misère. Indifférent à tout, il proposait ses cacahuètes, l'air absent, tel un automate. Il lança vers Hafed un regard creux, vide de sens; Hafed pensa qu'ils devaient marcher ainsi tout le jour, sans arrêt, à la recherche d'un problématique revenu. Un revenu... parlons-en, quelques misérables francs qui suffiraient à peine pour nettoyer la "Mercédès" du gars là en face, qui explique on ne sait quoi à son compagnon ravi. Belle justice sociale du colonialisme, du capitalisme. Justice du "Monde libre"!

Et, hors de ce bar, le monde des marchands à la sauvette poursuivis par les flics, les vendeurs de billets de loteries, les petits "yaouleds", comme aime à les appeler l'"Echo-d'Alger", vendant les journaux, les cireurs à genoux sur le pavé.

Les types bien au chaud dans leurs gabardines. Des femmes aux coiffures fantastiques écrasant du haut de leur civilisation la "Fatma" apeurée, emprisonnée dans son voile blanc déchiré.

Alger de l'abondance et de la misère... Alger des bons croissants chauds et celle des poubelles que l'on fouille le soir... Alger qui danse et rit aux éclats et celle déchirée de barbelés... Alger des roses et des villes blanches et celle des taudis humides, de la détresse et des tortures... Alger l'européenne et Alger l'indigène, courbée sur ses malheurs... Les néons répandaient leur lumière sur l'asphalte lavée par la Casbah captive, sombre qui se recroquevillait pour passer inaperçue.

***

«Après l'indépendance, Alger ne devra plus être compartimentée, ou alors ce ne sera pas l'indépendance. En tout cas pas celle pour laquelle je me bats.»

Hafed avait débité cela tout d'un coup, après un long silence. Les autres le regardaient, surpris, se demandant ce qui lui arrivait.

«Du haut de Tidjaldjalt, on voit Alger toute scintillante le soir. Tous ces détails, il faut s'en rapprocher pour les voir, pour les sentir. On dit souvent "n'oublie pas le passé", mais c'est surtout l'avenir qu'il ne faut pas oublier. Le passé est déjà réalisé, c'est vrai, il détermine l'avenir, et il se trouve toujours quelqu'un pour le rappeler, mais l'avenir?... On dit: on fera ceci et cela, il n'y aura plus de gourbis et plus d'analphabètes, et la vie sera belle, fraternelle, humaine. On promet... Les mots coulent... C'est surtout tout cela qu'il ne faut pas oublier. C'est comme le gars qui te promet un bon verre de "l'ben" épais et gras, et puis se met à rajouter de l'eau pour gagner un peu plus, pour assouvir son égoïsme, son amour du gain malhonnête.»

***

CHAPITRE XIII

DES HOMMES, SIMPLEMENT

L'ALN ce n'était pas, d'une manière stéréotypée, les combats héroïques. Ce n'était pas seulement cela. Et en réalité, existe-t-il des héros? Dans l'ALN, il y avait tout simplement des hommes luttant pour leur libération. Des hommes qui riaient, qui s'amusaient comme des enfants, qui pensaient souvent à leurs familles, qui espéraient, qui désespéraient parfois. Des hommes pleins de courage et qui avaient peur quelquefois. Des hommes traversés, tour à tour, par la bonne humeur et par l'effroi. Des hommes qui voulaient vivre et qui acceptaient la mort. Des hommes avec beaucoup de qualités, mais aussi avec leurs défauts. Mais qu'est-ce donc un héros? Ce n'est sûrement pas l'homme qui ne ressent aucune émotion, aucune peur, qui ne regrette rien sur terre. Cet homme-là n'existe pas, c'est une machine. On ne va jamais à la mort en chantant. Le véritable héros, c'est l'homme de tous les jours qui arrive à surmonter ses émotions, son égoïsme, pour se donner à une tâche qui le dépasse, qui intéresse tous ses frères et qui le rend plus humain. Cette tâche était de faire demain, de tisser le burnous rouge qui revêtira l'humanité de demain; demain de la liberté, de l'après-colonialisme, de l'après-bicot, de l'après-capitalisme. Demain sans faim, sans épidémies, sans complexes. Avec son héroïsme, sa modestie, ses erreurs, ses préjugés, l'ALN préparait ce jour, les armes à la main aujourd'hui, et demain à coups de pelles, de pioches et de machines.

Ces hommes qui savaient combattre farouchement, douloureusement, étaient hier des ouvriers penchés sur leurs machines, des paysans courant le long

du sillon, des vendangeurs pliant sous la hotte, des bergers, des étudiants assis derrière leur pupitre. Ici tous avaient les mains calleuses.

L'ALN, c'était aussi l'incertitude du lendemain, de l'instant d'après même. Et c'était cette incertitude qui vous faisait goûter avec tant de saveur les soirées au foyer militaire, les longues discussions autour d'un café. Incertitude pour soi, pour les autres. Incruster profondément en soi le visage du frère qui vous parle avec tant d'assurance et d'enthousiasme du futur, alors qu'il a dû oublier la couleur des yeux de sa femme. Graver en soi ce visage pour le ravir à la mort qui, sans arrêt...

L'ALN, c'était les intempéries, amies, ennemies. Le vent qui vous souffle aux oreilles l'air d'une chanson triste et belle que vous aimiez jadis, ou qui vous gèle jusqu'aux os. La pluie qui efface les traces de vos pas et vous protège, ou qui vous trempe comme avec plaisir. La neige qui bloque les pistes et les routes, et stoppe les opérations et les ratissages. Ou qui vous arrache des larmes de froid et vous paralyse. Le feu angoissant et la nuit amicale et apaisante.

L'ALN, c'était une société d'hommes tendant vers un objectif commun, sortant d'une nuit noire où tout était embrouillé. Ils essayaient d'effacer les vieilles querelles tribales, dénonçant ce qui divisait, avec des lambeaux de préjugés accrochés à eux... Mais pouvait-il en être autrement? Groupe d'hommes sans société anonyme à responsabilité limitée, sans capitaux placés, sans intérêts particuliers... Tout effacé. Dans le pire des cas, enfoui au fond de soi.

Amine pourtant se posait des questions: tous ces égoïsmes ont-ils réellement disparu ou resurgiront-ils

lorsque la menace de désintégration aura disparu? En tout cas, maintenant, ils ne comptent pas.

L'ALN, c'était la grande école du maquis. Même les erreurs et les échecs étaient un enseignement précieux pour l'avenir.

L'ALN, c'était surtout une jeunesse avide de vivre au milieu des destructions de la guerre. Des jeunes déjà vieillis, déjà usés par des responsabilités venues beaucoup trop tôt. Des jeunes qui ne pouvaient s'apercevoir de leur adolescence; une adolescence rapide, clandestine.

A la lueur des bougies, au fond de la cellule, dans le gourbi, les jeunes avaient le front plissé, les traits tirés, l'air soucieux. Ils se rendaient à une école inhabituelle pour eux, celle de la vie, une école inattendue, derrière les barreaux, derrière les barbelés, dans les buissons, dans l'effroi, la peur, l'angoisse... Les bancs de cette école: le béton glacé de Barberousse, la terre friable de quelque mont... Ecole fantastique que l'Algérie des années cinquante. La montagne hérissée de guérites, les villes quadrillées, les ratissages, les opérations, les embuscades, les ruines, le napalm, les morts, les tortures, la baignoire, la gégène, les insultes, l'amour de la Patrie, la volonté de reconstruire demain, la fraternité qu'il fallait rendre éternelle... C'étaient là quelques-unes des matières enseignées. La méthode, l'expérience concrète, palpable, blessante, qui fait souffrir, mais qui fait aimer plus encore...

Au premier contact de l'ALN, Amine avait été un peu déçu. Il était venu là avec des idées fantastiques, intransigeantes. Il exigeait la perfection; il en riait quelque temps après. Il s'était fait une idée littéraire de l'A.L.N, voilà tout. Un incorrigible idéaliste, un

romantique, voilà ce qu'il était. Il était de ceux qui disent avec un air méprisant au coin de la bouche: **"On se bat pour des idées, pas pour le ventre"**, comme s'il pouvait y avoir des "idées" avec un ventre creux. Et bien malin celui qui pouvait dissocier le pain de l'idéal. Que pouvait donc être l'indépendance sans pain? Tout simplement un nouvel esclavage avec des discours de miel. Il redescendait maintenant modestement de son piédestal, de son immense "savoir" qui lui avait fait frôler le bac. Quelle prétention il portait en lui!... Son pays, il en était si loin... Les frères dont les prouesses étaient mystérieusement rapportées, ce n'étaient pas ces "Superman", ces "Bayard sans peur et sans reproche". Il les aimait bien mieux tels qu'ils étaient, des hommes tout simples, des ouvriers qui, hier encore, entraient le soir à la maison une immense pastèque sous le bras. Des fellahs qui regardaient avec envie les beaux champs tirés au cordeau de la Mitidja. Des hommes sortis des quartiers arabes, des bidonvilles, des dechrate, avec dans le cœur un immense espoir, un courage d'acier, une peine sans borne, beaucoup d'ignorance et d'amour confondus. C'était comme cela qu'il les aimait, car c'étaient les hommes de son pays. Et ces hommes étaient nécessairement le résultat de quelque chose. L'insurrection n'était pas née de rien en 1954. Rien ne naît de rien. Ce Premier Novembre, la lutte avait pris simplement un nouveau départ. Il fallait malaxer toutes les luttes d'avant pour faire une nouvelle pâte. Mais Amine ignorait tout des luttes d'avant; en 1954, il jouait encore aux billes. Il sentait confusément qu'il fallait rattacher le meilleur, le plus précieux, des luttes du passé à celles du moment pour mieux garantir l'avenir. Mais comment? Personne ne le lui avait dit. Il lui fallait donc trouver seul.

CHAPITRE XIV

BONHEUR TRAQUE

Le parfum vivifiant et bienfaisant des pins planait légèrement au-dessus de la terre humide. Des colonnes de fourmis déroulaient interminablement leurs longues et brunes files. La vallée s'étendait au bas de la crête boisée, serrant admirablement de ses longues marches vertes l'oued qui sautillait sur les galets blancs et bleus. Que la guerre était loin, de ce coin de paradis! La vie semblait s'y être victorieusement installée. Victoire éphémère et à chaque instant remise en cause. Douce éclaircie au milieu de l'abominable champ de ruines et de mort. Tout en haut des pins, les oiseaux, dans un inextricable gazouillis, fêtaient à leur façon le jour nouveau qui commençait. Quel inestimable bonheur de glaner un jour, une heure, un furtif instant de vie! Admirer le ciel et redécouvrir son bleu à chaque seconde changeant... Laisser son regard angoissé s'échapper et suivre le léger bercement des branches. Il suffisait qu'une chose ne fût pas la guerre pour être belle... Se laisser aller vers l'irréel et essayer de prendre à pleines mains un bonheur qui s'enfuyait avec une telle rapidité. Le banal et le quotidien étaient élevés sur un piédestal au-dessus de cette étendue horrible, royaume monstrueux de ce réel cruel et dur.

La forêt s'installait dans la paix pour quelques heures. Une paix provisoire, en "résidence surveillée" enfouie derrière le spectre de la guerre omniprésente. Chaque blessure, chaque arbre calciné, chaque tombe anonyme, chaque ferraille noire, chaque reste de bombes, rappelant sadiquement l'amère bêtise de cette guerre imposée pour perpétuer l'infamie.

Mais que la paix semblait bien gagnée ce matin de printemps! L'air frais chatouillait les narines. Pour Hafed, il n'y avait rien de plus beau, de plus miraculeux! Ce décor de paix l'enchantait, car ce n'était qu'un décor qui risquait de changer d'un instant à l'autre. Un décor pris dans l'étau puissant de la mort qui ne voulait à aucun prix reculer. Tout le tragique de la situation était là. La guerre ne laissait un répit que pour rendre ses coups plus odieux et plus profonds. Elle prenait un plaisir satanique à berner l'homme enclin à l'optimisme.

Il y avait tant de détails à fixer désespérément au fond de la mémoire. De légers et multicolores papillons s'inscrivaient dans l'espace, au-delà de toute réalité, de toute menace.

Dans ses pataugas, Houria longeait d'un pas décidé l'oued qui roulait une eau claire et empressée. Elancée, mince dans sa tenue militaire, elle était de cette pure et tranquille beauté qui apaisait toute souffrance autour d'elle. Elle était brune et, sous son chapeau de brousse, ses longs cheveux noirs et brillants s'échappaient en longues nattes. Elle était continuellement gaie; elle n'avait pas vingt ans. Elle était la fille d'un modeste petit commerçant qui faisait vivre difficilement une famille nombreuse. Rien ne la prédestinait ni ne la préparait à la vie rude et pénible du maquis. Et pourtant, elle croyait vivre un rêve. Au début, beaucoup de choses la surprenaient et lui faisaient même peur. Elle aimait tant la vie. Elle en avait fait, des rêves de jeune fille ... Elle aimait, en rêvassant, aller à la rencontre d'un bonheur dont elle prévoyait les moindres petits détails. Elle aimait encore ses poupées de chiffons; elle n'avait pas eu la chance d'avoir de ces belles et grandes poupées.

Elle avait pu, par la suite, grâce à un père compré-

hensif et aux idées avancées pour l'époque, faire des études d'infirmière. Lorsque, dans la tourmente de l'année 1959, les frères étaient venus lui demander de militer, elle fut saisie d'une immense fierté et d'une immense frayeur; elle devait découvrir, petit à petit, les joies et les peines de cette vie clandestine. Elle s'était donnée, sans retenue pour la cause sacrée de la libération. Elle n'avait pourtant rien d'une héroïne de roman. Comme par enchantement, ses problèmes de jeune fille lui parurent d'un coup dérisoires. Elle en avait même honte parfois. Se regarder longuement dans une glace et se trouver belle, quelle importance cela pouvait-il avoir pour la lutte? Malgré tout, elle ressentait comme une paix douce et intérieure de se savoir belle. Un changement fondamental s'opérait en elle. Il y avait à peine quelques mois, sa beauté lui semblait une sorte de finalité. A présent, cela lui réchauffait le cœur, sans plus. Elle souriait à la nouvelle vie qui s'ouvrait devant elle et devant son peuple. Son travail au sein de l'organisation consistait à soulager tant de maux.

Cela rehaussait sa force morale, ouvrait devant elle de nouvelles perspectives et lui procurait des joies infinies. Elle plaçait son action en une cime inaccessible et inviolable. Le mystère l'entourait d'une espèce d'invulnérabilité. Elle militait avec toute son âme, tout son être. Elle était totalement engagée vers cet objectif, tremplin d'une histoire nouvelle et plus digne. Elle était amoureuse de son action. Elle était amoureuse de beaucoup de choses. Le cours de sa vie, au sein même de la tourmente, avait continué, malgré tout, calmement, comme un doux bercement traversé rapidement par de brèves et formidables sensations. Houria grandissait et devenait de plus en plus belle.

Et puis, un après-midi pluvieux, alors qu'elle re-

montait la petite ruelle tranquille par où quotidiennement elle revenait chez elle, son petit frère, bouleversé, le visage rouge, s'agrippa à ses jupes:

– Houria, ils sont venus te chercher ...

Il haletait, bégayait et n'arrivait pas à s'exprimer clairement

– Qui donc, Sid-Ali?

– Les soldats, les paras. Ils étaient tous armés. Ils ont cherché partout dans la maison, ils ont tout cassé. Ils ont emmené papa...

Une immense chaleur l'envahit. Une chaleur qui lui brûlait les entrailles. Elle eut tout à coup terriblement peur. L'espace d'une seconde. Puis elle réussit à se dominer.

– Va, Sid-Ali, rentre à la maison. Dis à maman de ne pas s'inquiéter pour moi.

Elle aurait tant voulu embrasser sa mère et caresser les profondes rides que les années cruelles avaient tracées sur son vieux visage. Elle redescendait maintenant vers la ville, poursuivie par deux yeux remplis de larmes, ne comprenant pas trop ce qui se passait. La ville lui semblait d'un coup inondée de larmes. Elles coulaient à flot le long des trottoirs. Elle n'arrivait à rien reconnaître sur son passage; même les vitrines familières qu'elle aimait tant lécher du regard. Les vieilles maisons, qu'elle connaissait si bien, étaient devenues subitement étrangères. Brutale coupure avec le cours tranquille de sa vie. De plain-pied dans le tourbillon. Elle était envahie par un faisceau d'émotions, de sentiments, la fierté, la peur, la nostalgie déjà, le courage, au bord des larmes et des rires, aux frontières d'un inépuisable bonheur. Un bonheur au goût amer!

Elle allait inéluctablement vers des lendemains faits d'intenses joies et de grandes douleurs.

Tout s'était passé avec tant de rapidité. Rien ne l'avait préparée réellement à cette existence rude dans laquelle elle plongeait.

Elle aimait raconter tout cela à Hafed. Il la comprenait. Il l'écoutait avec attention et sérieux. Il y avait tant de compréhension et de chaleur dans ses yeux doux et caressants. Il était si drôle, parfois aussi. Il s'amusait à fixer des horizons inaccessibles. Il disait en riant qu'il faisait un tour dans l'avenir. Cela la troublait. Elle souriait, rougissait délicieusement, mais ne comprenait pas toujours très bien. Ce qui lui importait après tout, c'était de trouver une place dans son avenir nébuleux. Un rêve merveilleux, étrange. Un rêve pris férocement dans les méandres d'un présent de haine et de sang.

Hafed ne se lassait jamais de regarder Houria se démener avec dévouement dans l'infirmerie du maquis. Il s'oubliait dans la contemplation de cet ange de simplicité et de limpidité. Elle faisait écran à la grisaille quotidienne; un îlot de vie au milieu du drame, de l'héroïsme. Héroïque aussi est l'amour qui se trouve une place, bien petite, invisible, au milieu de tout cela. Mais une place malgré tout, où il jette de puissantes racines que le napalm ne pourra détruire. Car, silencieusement, clandestinité dans la clandestinité, ils s'aimaient. L'amour est tellement envahissant. Accroché au flanc de la montagne, parmi les lentisques, leur monde se créait avec lenteur et passion une base inexpugnable.

Il était interdit, dans l'ALN, que deux jeunes gens se fréquentent; la raison en était évidente: l'ordre, la

discipline. Au début, des mariages avaient été autorisés, mais cela avait posé par la suite beaucoup de problèmes, et cette autorisation avait été suspendue. Il y avait aussi les préjugés, les archaïsmes... Mais la nature était si forte... Elle est toujours la plus forte. On sévissait parfois: dégradations, mutations... On tolérait parfois; il fallait quand même être très discret. Hafed était totalement d'accord avec l'interdiction: «la discipline est nécessaire à la révolution, sinon, si on tolère ces amourettes, c'est la fin, c'est la pagaille». Maintenant qu'il était pris au piège, il révisait sa position, sans l'avouer bien entendu.

Il était arrivé à l'infirmerie une quinzaine de jours auparavant traînant sa jambe après avoir été sérieusement blessé lors d'un accrochage qui avait duré toute la journée. A la faveur de la nuit, avec cinq autres compagnons, il avait pu décrocher et rejoindre, harassé, le poste de liaison. De là, on le dirigea sur l'infirmerie du secteur.

L'infirmerie était composée de deux huttes de branchages recouvertes de diss. Juste à côté, une petite clairière. Au-delà d'une ligne de pins d'Alep, quelques abris souterrains servaient au stockage des médicaments, des denrées et du matériel. Ils servaient aussi aux djounoud et aux malades lors des bombardements et des ratissages. L'ennemi s'amusait souvent à balayer à coups de pièces d'artillerie le secteur avoisinant à partir du camp installé à proximité. Mais la forêt camouflait admirablement cet endroit et en faisait un abri sûr, juste en face du camp français. On ne pouvait pas se douter qu'une infirmerie était nichée là. Hafed était arrivé, trimballé sur une civière grossièrement confectionnée à l'aide de branches. Il avait énormément souffert le long du trajet; une branche lui pénétrait profondément dans les côtes. A chaque secousse, il se retenait de gémir. Il avait honte de se

plaindre, les camarades qui le portaient devaient souffrir plus que lui.

La plus grande des huttes de l'infirmerie logeait quatre blessés. Mustapha, le boute-en-train du groupe, avait sauté sur une mine anti-personnelle, et souffrait de profondes blessures au mollet et au genou. Allel avait les bras brûlés par le napalm. C'était arrivé dans la région de l'oued El-Akhra. Kaddour était paralysé pratiquement par une crise de rhumatisme et Hocine se remettait d'une blessure que lui avait occasionnée un éclat d'obus de 105. La seconde hutte, la plus petite était vide et servait de logis à Houria. Les six djounoud affectés à l'infirmerie et qui assuraient, en même temps que la protection, le ravitaillement et la liaison, passaient la nuit avec les blessés. Cette infirmerie ressemblait beaucoup plus à un retranchement d'hommes préhistoriques qu'à un bloc d'hôpital, blanc et brillant. On y dormait à même une natte, mais on y mangeait bien. Hafed s'était vite habitué à ce petit monde clos et rigoureusement cloisonné du reste, pour des raisons évidentes de sécurité. Que faire en effet avec cette bande d'éclopés en cas d'opération? Dans tout ce monde, il ne fallait pas oublier de citer le maussade Abd-El-Kader qui assurait avec autant d'autorité que de compétence la tâche d'infirmier de secteur. Chaque secteur avait son infirmerie. Au niveau de la région, il y avait un responsable; le tout était coiffé par l'infirmier zonal qui avait le grade de lieutenant. En zone I, c'était Hamidou (45) qui assurait cette responsabilité. C'était un petit gars du Clos-Salembier qui avait ramené avec lui ses petites manières de coq de quartier. Son dévouement n'avait d'égal que son éternelle bonne humeur; il ne se lassait jamais de relater, avec maints détails, les combats auxquels il avait pris part en confondant allègrement réalité et fiction. Mais la sympathie débordante qu'il inspirait lui permettait de prendre certaines libertés.

Il avait été un petit infirmier à Mustapha, mais maintenant il était capable de faire des choses qu'il n'avait jamais cru pouvoir faire. La nécessité fait faire des choses impossibles.

– Alors les gars, on se remet?

Allel grogna:

– Bien lentement. Encore faudra-t-il bien de la chance.

Abd-El-Kader le foudroya du regard.

– Que veux-tu dire?

– Je veux dire tout simplement qu'on n'est pas soigné.

– Ben, mon vieux, on fait le maximum avec les moyens du bord. Ici tu n'es pas à Mustapha, c'est sûr!

– Ça je le sais, que je ne suis pas à Mustapha, je ne t'ai pas attendu pour le savoir.

C'était entre eux continuellement la même et éternelle dispute. Allel était un vieux maquisard, et il toisait toujours de haut les jeunes recrues, surtout lorsqu'elles étaient, comme Abd-El-Kader, un peu imbues de leur responsabilité. Houria souriait, elle sortit faire quelques pas dans la clairière. Hafed la suivit en clopinant. Ne trouvant rien à dire, il s'exclama: "C'est beau, quand même la vie ...".

Il se sentit complètement idiot, mais Houria était indulgente.

– Oui, la vie ...

Elle dit cela, comme si la vie était désormais quelque chose d'inaccessible.

– La vie, limpide, simple et pure comme la source.

– Cette vie-là reste à créer...

– Mais nous sommes ses créateurs. Nous construisons cette vie nouvelle. Notre humanité nouvelle. De cette guerre, comme de celle d'Indochine et de toutes les autres guerres justes, jaillira une nouvelle vie, la nôtre; celle de l'homme qui refuse d'être autre chose que lui-même.

– On ne meurt en chantant que dans les légendes et les contes de fées. L'homme est fait pour vivre et non pour mourir. Il n'y a pas de héros. Il n'y a que des hommes qui acceptent avec beaucoup de peine et de tristesse de s'en aller pour rester fidèles à eux-mêmes. C'est d'ailleurs ce qui rend leur sacrifice plus grand, plus généreux.

Marcher ensemble dans les rues d'Alger libérée en se tenant par la main. Se perdre dans la foule, vivre au-delà de cette angoisse. Hafed ferma les yeux. Il s'imagina un instant Alger, dix ans, vingt ans plus tard. De jeunes couples vont le long des boulevards, en riant, se tenant par la main. S'imaginent-ils leur bonheur? S'imaginent-ils ce que cela a coûté? Qu'importe, ces jeunes de demain, c'est un peu lui et Houria. Il ouvrit les yeux, ce n'était pas le moment de divaguer. L'instant présent était si beau, il fallait le vivre pleinement. Ils firent quelques pas en direction de la rivière, projetés hors de toute réalité, hors du temps; seule la nature majestueuse et amicale les accompagnait dans leur randonnée. La nature triomphait inexorablement du mal qu'on lui faisait, elle explosait de vigueur, de présence. Le paysage montagneux allait droit au cœur des jeunes gens. Tout était sérénité. L'avion raya le ciel et laissa derrière lui comme un goût âcre de menace. Les bouquets de lentisques dansaient sous la carapace sombre des pins. Quelques hirondelles tournaient dans le ciel, y inscrivant leur joie sage et raisonnable.

L'épais tapis d'aiguilles de pins amortissait le bruit de leurs pas. La clairière était maintenant envahie par une bande de rouges-gorges vagabonds et craintifs. Certains s'arrêtaient, sautillaient sur les brindilles humides, clignaient de l'œil, étonnés et inquiets de leur présence. Le coin était devenu pour eux un véritable trésor, les miettes de pain y abondaient. Houria ne trouva rien à leur jeter.

– Je crois que les rouges-gorges sont les plus attachants des oiseaux.

– Peut-être?

Hafed répondait avec amertume. Il fut irrité que Houria rompît le silence. Ils retournèrent lentement vers les huttes. Ils tombèrent en pleine discussion. Allel tenait le crachoir avec fougue.

– Il faudra foutre en l'air jusqu'à leur sale odeur, et effacer toutes les traces de leurs saletés. Ils nous ont tellement fait de mal que c'est à en gueuler, à les écraser tous. Regardez leur dernier cadeau, ces mains brûlées au napalm. Les sauvages! Je ne peux plus les voir, mes mains tordues et affreuses comme elles sont. Comment vais-je caresser les joues de ma fille. Elle aura peur de ces mains, elle en aura horreur. Pouvez-vous vous imaginer combien on est malheureux quand on ne peut tapoter les joues de ses enfants ni les tenir par la main? Ces mains horribles les blesseraient. Le napalm américain... Saletés, crapules. Et ma femme que pensera-t-elle de ces membres de monstre?

Et Hocine continuait:

– Il faudra surtout mettre fin à la misère. La misère est notre plus grande ennemie. Ils nous ont sucé jusqu'à notre sang. Comme le loup sort de la forêt poussé par la faim, nous descendions régulièrement de nos montagnes vers la Mitidja pour la récolte des oranges et les vendanges. Nous travaillions comme des esclaves, sans

horaires, de l'aube au crépuscule pour deux cents ou trois cents francs. Que manger et que garder pour nos enfants? Avec cela, parqués comme des cochons dans des hangars noirs et insalubres; et à la fin du travail, nous revenions vers nos enfants, nus comme nous étions partis, traînant les savates. Cela ne doit plus exister, nos armes doivent effacer le colon et ce régime pourri. Il ne faudra plus que nos enfants aient faim, non, plus jamais.

– Tu te rends compte, ces salauds, ce qu'ils ont fait. Tu te rappelles quand Germain (*) nous a fait travailler deux mois sans nous payer?

– Bien sûr que je me rappelle. S'il tombait entre mes mains celui-là...

– Moi aussi, je lui arracherai bien les yeux, cette sale bête. A la guerre tout sentiment doit être banni, je suis paysan, je n'ai pas de terre, j'ai vécu tout le temps à droite et à gauche, avec la peur aux tripes, peur d'avoir faim, d'avoir froid, de voir mes enfants crever en hiver, peur du gendarme, du caïd. Je n'ai jamais rien eu qui m'appartienne, qui me fasse aimer la vie, espérer un rude bonheur. La vie pour nous, paysans, sans terre, sans rien, c'est une lutte inégale contre l'injustice et l'oppression. Et aujourd'hui que j'ai pris les armes, la formidable colère qui bout en moi et qui est le seul héritage que m'a légué mon vieux père, me pousse à foutre le feu à toute leur œuvre malfaisante. La Patrie pour moi c'est la mort du caïd, du colon, c'est la terre qui nous reviendra, c'est la fin de la peur.

Et Allel ajouta, en son for intérieur, pour lui-même seulement:

"Ma Patrie, c'est aussi un petit sourire sur le visage maladif de la petite Aïcha"

(*) Gros colon de la région d'El-Harrach.

– Eh oui, toute l'administration coloniale, les administrations et leurs chiens de cheikh-el-ferqa n'étaient bons qu'à nous faire la chasse et à nous voler le peu que nous pouvions avoir; toujours volés, humiliés, ils nous traitaient en bêtes de somme... Il y avait simplement pour eux de braves bêtes dociles et d'autres hargneuses. Et la lutte armée venue, nous nous sommes sentis concernés. Il y avait bien quelque chose avant, mais que nous ne comprenions pas bien. Il y avait, bien sûr, enfoui au plus profond de nous-mêmes un désir confus de renverser les choses, mais tout se brouillait dans notre conscience. Puis quand la poudre a parlé, tout est devenu subitement clair. La voie était tracée. Nous avons pris conscience de notre force redoutable. La force du peuple n'était plus un vain mot, une idée dérisoire. Je me rappelle le caïd qui se moquait de nous: "Vous allez chasser les Français à l'aide de vos poux". C'est ce qu'il nous disait. Nos poux. Notre force est aujourd'hui comme l'oued Isser en crue, défonçant toutes les barrières. Cette guerre, mes frères, c'est le début de nos espérances.

Une immense explosion fit arrêter Amar, l'artillerie d'El-Ouzana se mettait en action.

– C'est l'"intiri" qui bombarde l'Oued El-Akhra

– Le poste a été déplacé; ils peuvent y aller, qu'ils usent leurs bombes et leur argent.

Hafed mit du temps pour comprendre ce que voulait dire l'"intiri". Il s'agissait tout simplement de l'artillerie, mise à la sauce locale. "El-pilouna", c'était l'hélicoptère "Alouette"; c'est vrai qu'il ressemblait à une pylône de haute tension volant. C'étaient, il est vrai, des engins nouveaux, et ces paysans n'avaient pas de noms pour eux dans leur parler. Dans celui de Hafed non plus d'ailleurs, il les nommait en français.

Une seconde et assourdissante explosion remonta doucement de derrière la montagne, puis une troisième. Le bal commençait sérieusement. Il en avait pour une heure ou deux maintenant. C'était une toile de fond habituelle. Il n'y avait pas à s'alarmer. L'infirmerie se serrait derrière le mont, dans une sécurité toute précaire. Elle était en dehors du champ de tir et inaccessible à l'artillerie d'El-Ouzena, comme à celle du camp de Khmiess, situé au-dessus de Rovigo.

– Il n'y a pas que la misère qui nous a poussé à la révolte. Il y a aussi notre dignité, notre bonheur à reconquérir. On ne nous a pas volé uniquement notre terre, mais aussi notre personnalité, notre langue et tout ce qui fait de nous des Arabes, des musulmans, des Algériens enfin.

Allel louchait vers Abd-El-Kader qui venait de débiter sa tirade avec véhémence. Il allait lui répondre, hésita, puis lui coupant la parole:

– Tout passe par les problèmes de la vie. Comment veux-tu garder ta dignité quand tu as faim? Toi tu travaillais en ville, tu habitais dans une maison faite de pierres et de ciment; tu allais au cinéma, au stade; tu avais le temps de penser, de réfléchir et tout ça... Mes enfants continuellement affamés ne m'en donnaient pas le temps, moi. C'est dans la reconquête de notre terre, de nos richesses que réside la reconquête de la dignité et de l'honneur.

Houria sentait que Allel disait vrai. Elle saisissait le sens profond de ses paroles. Elle intervint timidement dans la discussion, presque en s'excusant.

– Je pense que la reconquête de la terre et celle de notre dignité et de notre honneur s'inscrivent dans une même démarche, la lutte pour la liberté.

En général, Allel n'aimait pas beaucoup que les

femmes se mêlent de discussions sérieuses. La femme contribuait à la lutte de libération, d'accord. C'était une bonne chose; mais pour lui, elle avait un rôle bien défini à jouer; il ne fallait pas qu'elle en sorte. Faire le pain pour les combattants, coudre, laver les vêtements, surveiller la campagne; tout cela, elle pouvait et elle devait le faire. Mais se mêler de penser, cela dépassait ses prérogatives. Toutefois, il redressa la tête pour parler à cette petite infirmière, bien prétentieuse à son goût. Hafed, amusé, suivait la scène, sachant par avance ce qui se déroulait dans ce crâne enfoncé sous la chevelure noire et obstinément crépue. Allel avait ses idées sur la question de la liberté. Quand il travaillait chez les colons, en Mitidja, il était syndiqué. A la "Cidjiti", comme il disait. Il avait participé à de nombreuses grèves; c'était même un meneur. Il ne parlait de cela qu'avec Hafed et Amine.

Il se méfiait de ces notions abstraites, fluides, glissantes avec lesquelles ces petits gars de la ville jonglaient avec dextérité. Il palpa son fusil, comme pour s'assurer, qu'il avait pour allié sûr et inconditionnel quelque chose de concret, de réel. Puis il reprit la parole. Tout le monde, d'ailleurs, attendait qu'il parle.

– Qu'est-ce que vous appelez liberté: il y en a, des libertés. Celle de crever de faim! La liberté de chômer, pour nous! Pour les colons, les gros propriétaires, les riches, la liberté de nous faire suer et s'enrichir encore plus sur notre dos! La liberté, mes amis, est au bout de ce canon, aujourd'hui, mourir et gagner la paix éternelle ou rétablir le monde sur ses pattes.

Cette expression "rétablir le monde sur ses pattes" il avait dû l'entendre dans un meeting, au cours d'une grève. Elle lui avait plu et il l'avait adoptée; il la ressortait à toute occasion.

Au loin, les explosions continuaient. Un silence prolongé s'installa dans la hutte.

Vers quatorze heures, le bal s'arrêta aussi brusquement qu'il avait commencé. La journée se termina paisiblement,et le soleil laissa derrière lui un ciel embrasé, inondé lentement d'une légère obscurité.

«Quand le ciel rougit le soir, prépare ton âne pour aller au marché.» C'est ce qu'on dit chez nous. Demain il fera beau; mais il n'y a plus d'âne, plus de marché...

La petite lampe à pétrole fut allumée. Elle distribuait avec parcimonie une clarté hésitante et instable. Des figures fantasmagoriques dansaient sur les parois de branchage. Les coins plongés dans l'ombre étaient chargés de mystères. Un bon feu de bois de pins flambait au milieu de la hutte. Un simple trou, creusé dans la terre battue servait de foyer. Dans un coin, Larbi pétrissait la pâte pour la galette. Hocine s'occupait de la soupe aux haricots. Houria s'activait au milieu de ses malades. Comme tous les soirs, la discussion emprunta mille et mille chemins, mille et mille sujets; des plus sérieux aux plus comiques. Une sécurité absolue entourait cette communauté à mesure que l'obscurité s'épaississait. La nuit formait une amicale et inviolable couverture; sa précieuse alliance ne se démentait jamais.

Tout à l'heure, le petit Ahcène, agent de liaison du secteur, viendra remettre ses petites enveloppes scotchées à Hafed. On utilisait des enveloppes de petit format, comme celles qui servent à présenter les vœux du nouvel an. Elles étaient plus facilement transportables. Toute une consommation effrénée de scotch. On portait l'adresse en arabe et en français: "Au frère Si Hafed, infirmerie secteur 2, nahia 3, mintaqa 1". Et la petite enveloppe allait, d'agent de liaison en agent de liaison, de poste en poste, jusqu'à son destinataire. Si elle n'arrivait pas, c'était parce qu'un des agents de liaison était tombé en route.

***

Un jour nouveau se levait. Pour Hafed ce n'était pas un jour comme les autres. Rétabli et ayant repris pleine possession de ses forces, il devait quitter l'infirmerie au soir. Cela l'attristait et le ravissait à la fois. Emoustillé à l'idée de reprendre sa place dans la lutte, il n'en ressentait pas moins comme une oppression au cœur. C'est qu'il quittait Houria; et loin d'elle, il se sentait en danger et esseulé, au-delà de cet espace qu'elle caressait de son regard. Chaque fois qu'il la quittait, une grande et effrayante crainte s'installait en lui. Ne plus la revoir. A mesure que le soir se rapprochait, il s'efforçait de penser à son travail, aux tâches qui l'attendaient, aux compagnons qu'il aimait et qu'il allait revoir, peut-être. Mais l'image de Houria venait à chaque instant s'interposer, discrète et obstinément présente.

Le soleil n'était pas encore arrivé à la fin de sa course. Les grands pins voilaient les derniers rayons qui s'accrochaient désespérément à leurs hautes cimes. Pour l'A.L.N., c'était le moment du mouvement. Après l'immobilisme du jour, la fièvre s'emparait du maquis. On reprenait totalement possession du terrain. Entre les postes militaires des zones interdites, entre les douars, à travers tout le pays, les contacts s'établissaient, les nouvelles couraient, les rapports concernant toute la vie de l'A.L.N. partaient et arrivaient. Tel un immence tissu nerveux, l'A.L.N. déroulait ses nerfs à travers les montagnes et les maquis, redonnant aux hommes la vigueur quotidienne et nécessaire. Se jouant des postes ennemis, pénétrant les villages et jusqu'aux centres de regroupement, au bout des fusils des unités de combat, dans les paperasses des agents de renseignements, dans l'effort colossal et invisible des masses, la révolution allait vers l'avenir.

Derrière les petits mollets secs de Ahcène, Hafed

montait le rude sentier qui menait vers Baâta. Là, au poste du sous-secteur, il aviserait. Une bonne odeur de pain chaud les happa agréablement. Le poste n'était pas loin. Déjà on percevait un faible et lointain brouhaha. La sentinelle arrêta les deux hommes, puis les laissa passer. Une vingtaine de djounoud étaient là, assis autour du foyer, discutant et gesticulant. L'arrivée de Hafed et de Ahcène marqua un temps d'arrêt. L'inévitable série de poignées de main. Dans la wilaya, le salut militaire n'existait pas et les officiers ne portaient aucun grade.

– Salut, mes frères, on dirait que ça marche...

– Salut, Hafed, alors tu es rétabli? Le secteur est tranquille, il n'y a pas eu de sorties ennemies signalées ces derniers jours?

C'était Lakhdar, le chef de poste, qui avait répondu de sa voix rauque et caverneuse. Il faisait penser à un gros criquet, ainsi accroupi près du feu. La fâcheuse manie qu'avait Hafed de comparer à un animal tous les hommes qu'il rencontrait.

– Par contre, il y a eu une série d'opérations dans le Maleh. L'agent de liaison du secteur nous a appris qu'on installait un nouveau camp à Béchaytïa, pour mieux contrôler le centre de regroupement certainement.

– Oui, certainement... Cela doit entrer dans leur maudit projet de quadrillage. La guerre n'a jamais été aussi féroce que depuis que de Gaulle a pris le pouvoir. Il y a chez lui une volonté délibérée de nous anéantir.

Depuis 1958, le regroupement des populations se fait d'une manière systématique, ainsi que la destruction massive des villages, l'installation d'une multitude de camps et de guérites d'observation enserrant dans leur réseau tout le pays. Dans toute la région de Tablat, Palestro, Thénia, l'Arba, il y avait, avant 1958, des

camps dans les centres et à l'intersection des axes stratégiquement importants. Depuis l'été 58, des dizaines de camps ont été installés: Khmiess, El-Merdja, "Chadi", Béchaytïa, Techt, El-Halhal, Ouled-Ali, El-Kerroucha, Bouderbala, et j'en passe...

– Qu'ils aillent au diable! Qu'ils foutent un camp sur chaque crête si ça leur passe par la tête.

Cheikh M'Hamed brûlait dans un coin des feuilles sèches de lauriers-roses pour préparer sa "chemma"

– Alors cheikh, il faudra tenir le coup, l'indépendance avance à grands pas.

– Ne te fais pas de mauvais sang pour ma vieille carcasse va, elle tiendra, in chaa Allah!

Hafed jeta un coup d'œil vers le vieux qui préparait avec soin son tabac. Il sourit, le tabac venait à peine d'être autorisé dans la wilaya. Son usage avait été interdit à tous les citoyens en 1956. C'était "pour porter atteinte à l'économie ennemie". C'était surtout une sorte de solidarité morale avec les combattants. Les gens avaient tenu plusieurs semaines, puis ils s'étaient mis à fumer chez eux, mais ils ne fumaient pas en public montrant ainsi qu'ils étaient solidaires des maquisards. Dans la wilaya 4 il demeura interdit aux combattants jusqu'en 1960. En fait, la plus grande partie des combattants consommait clandestinément le tabac, surtout la "chemma". Une véritable organisation clandestine s'était formée dans les rangs même de l'ALN. Du ravitaillement jusqu'à la cache, chacun se creusait la tête pour planquer son tabac; dans le pain, dans les cartouches, dans les revers de vêtements; des trésors d'ingéniosité étaient déployés, il y avait des complicités à tous les niveaux. En fait, c'était un secret de polichinelle, tout le monde savait que presque tous étaient dans le coup. Hafed et Amine avaient toujours largement toléré que les djounoud fument et chiquent.

Eux ne fumaient pas, mais ils n'en tiraient aucune gloire, ils n'étaient pas fumeurs; depuis les quelques "sèches" pompées en quatrième vitesse dans les W.-C. du lycée. Aussi n'approuvaient-ils pas du tout les sanctions, parfois sévères, qui étaient de temps à autres prises contre les fumeurs par des responsables qui voulaient appliquer le règlement d'une manière mécanique. Pour ces hommes vivant dans des conditions inhumaines, une cigarette ou une pincée de "chemma", c'était un instant d'abandon, de rêverie, de plaisir; ils en avaient le droit, ce n'étaient pas des êtres surnaturels, que diable!

C'était si amusant de les voir volontaires pour une tâche quelconque qui leur permettait d'être isolés un instant; c'était, bien sûr, pour griller en paix une cigarette. Quand la nouvelle arriva, inutile de dire que ce fut la fête. Des quantités énormes de cigarettes et de divers tabacs surgirent de partout. Tous les interdits qui ne sont pas librement consentis sont voués à l'échec. Ces hommes avaient accepté tous les sacrifices, librement, volontairement. Mais qu'on leur interdise le tabac leur avait semblé une mesure injuste et que c'était trop leur demander; alors ils ont seulement fait semblant de l'accepter.

Cet air de fête devait connaître un petit intermède dû à une farce de Amine, qui, lors d'une discussion, dans un poste, laissa entendre que l'autorisation de fumer n'était qu'un moyen de dévoiler les "réseaux de tabac" et de démasquer les fumeurs. La nouvelle déferla sur le secteur comme une traînée de poudre. Et, comme par enchantement, toutes les réserves disparurent à nouveau. Amine riait encore de l'histoire arrivée au capitaine Abd-El-Hamid. Un jour qu'il était au poste de Khoualed et qu'il était à court de "chemma" (il avait toujours chiqué clandestinement), il en demanda à un djoundi une pincée.

– Je n'en ai pas.

– Et toi, Boudjemaâ, passe m'en un peu.

– Je n'en ai pas, non plus, Si Abd-El-Hamid.

– Bon, alors qui est-ce qui en a?

Silence...

«Mais, Bon Dieu, tout le monde fumait avant-hier!»

Le silence se fit de plus en plus profond. Le capitaine s'énervait:

– Vous allez me dire ce qui se passe, oui ou non? Boudjemaâ, tu fumes ou non toi?

– Euh... Je... Je n'ai jamais fumé.

– Menteur, et avant-hier, tu ne fumais pas là, avec moi?

– C'est-à-dire...

– ...C'est-à-dire que tu mens, c'est tout; et tu vas me dire ce qui se passe.

– Rien, Si Abd-El-Hamid...

– Tu vas parler ou non...

Si Abd-El-Hamid était un homme profondément humain. Il était sincèrement aimé par tout le monde. Il lui en coûtait certainement de faire semblant d'être sévère, mais il était intrigué par ce qui se passait.

– Eh bien, voilà... On nous a dit que... l'autorisation... c'était pour démasquer ceux qui fumaient...

– Et qui vous a dit ce mensonge? La décision est vraie... tiens, donne-moi une cigarette.

– Mais je n'en ai pas.

– Tu vas vite m'en donner une, sinon je te fais fouiller tout de suite, et si on en trouve sur toi, gars...

Boudjemaâ sortit un paquet à moitié entamé. Il l'avait enfoui dans l'enveloppe de sa gourde.

– Tu n'en as pas, hein! Voilà, je fume, donc c'est autorisé, non?

Personne n'osait encore répondre ni bouger...

– Eh bien, qu'est-ce que vous avez encore?

– Qui nous dit que tu ne fumes pas exprès pour nous démasquer?

Abd-El-Hamid était furieux, et ne savait quoi dire. Amine ne pouvait plus tenir, il se tordait les reins de rire. Boudjemaâ s'empressa alors de tout dire à Abd-El-Hamid. Celui-ci ne savait plus s'il devait sévir ou rire.

Cheikh M'Hamed dosait maintenant avec précision les quantités de tabac et de cendre. C'était un travail délicat. Ce n'était pas un hasard si la "chemma" de Cheikh M'Hamed était renommée dans le coin.

– Si Lakhdar, y a-t-il une liaison demain pour le sous-secteur 1?

– Aïssa devait arriver hier, il sera là, peut-être ce soir.

On servait maintenant le café et le thé.

CHAPITRE XV

QUELQUES GRAMMES DE PLOMB...

La fièvre commença un samedi après-midi. Amar et Belkacem étaient malades depuis deux jours. Hafed sentait de légers frissons courir le long de son échine. De grosses sueurs s'amoncelaient sous sa chemise avant de se promener le long de son corps chaud. Puis le mal s'aggrava. Excès de fièvre; chaud et froid se suivaient à un rythme régulier. Hafed s'affaiblissait peu à peu. Allongés sur la vieille natte pleine de puces, ils étaient là sans soins depuis maintenant trois ou quatre jours. Ils étaient revenus au cœur de la zone interdite. La boîte à pharmacie avait été détruite lors de la dernière opération et il n'y avait même pas un cachet d'aspirine pour faire tomber la fièvre.

De petits points noirs dansaient devant les yeux de Hafed. Ils grandissaient et se rapetissaient sans cesse à une allure vertigineuse. Des milliers d'avions piquaient rageusement sur lui, déversant des tonnes de bombes et de balles. Parfois, deux visages de fillettes surgissaient au milieu de ce tumulte et l'appelaient d'une voix plaintive... Sa mère, les mains tremblantes, lui tendait un grand verre de lait. Puis le feu embrasait tout autour de lui dans une île déserte... La fièvre lui brûlait les entrailles. A chaque souffle, un long trait de chaleur s'échappait de sa poitrine. Il mordait la couverture râpeuse qui le recouvrait et repartait vers les cauchemars qui emplissaient ses jours. C'était une violente crise de paludisme. Sans quinine, impossible de venir à bout du mal qui terrassait les trois hommes. Et, pour ajouter au malheur, la liaison avec l'infirmerie du secteur était coupée, sans raison apparente, depuis quelques jours. Les trois hommes vivaient dans un

monde hallucinant, projetés violemment dans une terrible et affreuse irréalité. Ils étaient en danger de mort. Leurs compagnons n'osaient plus les quitter, affligés de les voir réduits en loques, cheminant vers une mort douloureuse. Aussi fut-il décidé d'envoyer le petit agent de liaison Hocine au poste de liaison afin de joindre à tout prix l'infirmerie.

L'alerte fut chaude à l'infirmerie. On prévoyait le pire après la dernière opération héliportée ennemie. Heureusement, il n'y a rien eu. Abd-El-Kader, responsable de l'infirmerie, fut averti de l'état des trois hommes deux jours après l'arrivée de Hocine au poste de liaison. Il y avait suspension de liaison temporaire pour raison impérieuse de sécurité. Il ne pouvait quitter l'infirmerie pour aller au P.C. où pourtant la présence d'un infirmier s'avérait urgente et nécessaire. Une crise de paludisme, c'était sérieux. Il fallait envoyer quelqu'un là-bas. Mais qui? Il n'avait personne actuellement sous la main. Houria peut-être? Elle s'en tirerait certainement... A cette idée, il ressentit un léger pincement au cœur... C'est que, le sentiment qu'elle semblait nourrir à l'égard de Hafed ne le laissait pas totalement indifférent...

Houria, pour sa part, avait appris la mauvaise nouvelle en cachant plus ou moins l'émoi que cela provoquait en elle. De tout son être, elle était de l'autre côté de la montagne. Elle vaquait machinalement à ses occupations habituelles, sans y apporter le cœur. Son teint avait quelque peu pâli. Elle avait perdu complètement l'appétit. Elle espérait secrètement qu'elle serait désignée pour aller au P.C., mais elle n'osait y faire allusion. Elle avait vaguement perçu l'ombre de la jalousie dans le regard froid et honnête de Abd-El-Kader. Elle n'allait plus, sur la butte boisée, accompagner le disque solaire tombant derrière le dôme verdâtre, com-

me elle le faisait à chaque crépuscule. Elle n'avait plus cœur à rien.

Toutefois, Abd-El-Kader devait prendre une décision rapidement, pressé par le petit Hocine qui voulait revenir le plus vite possible au secteur et ramener le secours tant attendu.

La petite équipe avait quitté l'infirmerie vers minuit. Le repli devait se faire à mi-chemin afin d'être le lendemain au P.C.

Lorsque l'on se déplaçait d'un poste à un autre, on calculait le temps de marche et l'on quittait le foyer militaire avant l'aube, de manière à être à l'endroit convenu avant la lumière du jour. On choisissait généralement un lieu boisé d'où l'on pouvait se faire une idée de ce qui se passait dans le secteur vers lequel on se dirigeait. Le lendemain on quittait le lieu de repli, en fin d'après-midi, pour rejoindre le poste. Il était formellement interdit dans la zone de circuler de jour. Les mouvements pouvaient être vus à partir des camps français environnants, et cela renseignait l'ennemi sur les lieux de passage. A aucun prix, il ne fallait offrir de tels cadeaux à l'ennemi.

L'état des malades avait empiré durant cette chaude journée. Ils avaient continuellement déliré et raconté des choses incompréhensibles. Leurs camarades se relayaient auprès d'eux pour surveiller, impuissants, l'aggravation de leur état. Un autre visage de la guerre. Le siècle de la science où les maladies les plus terribles étaient vaincues... Mourir d'une fièvre banale; du paludisme, si près de la civilisation, un autre visage de leur "pacification"...

Hafed et ses camarades, le corps brûlant, étaient

tumultueusement installés dans une semi-inconscience qui durait depuis plusieurs jours. De temps à autre, quelques éclaircies, lorsque la fièvre tombait un peu, leur permettaient d'émerger à nouveau de cette torpeur. La réalité prenait alors la marque d'un rêve furtif et irréel. Les mouches pullulaient et bourdonnaient en prenant d'assaut les casseroles de tisanes.

La nuit était tombée, chaude et sans lune; la silhouette efflanquée et fluette de Hocine surgit de l'ombre. A la faible lueur de la lampe, son maigre visage avança tel un spectre. La pénombre accentuait le mystère. Durant un court moment, la respiration s'était arrêtée. Le suspens était total. Hocine avança en boitillant, le pantalon relevé, un mouchoir noué en travers de son mollet droit. Un mince filet rouge descendait dans le pataugas. Seul son souffle rauque et saccadé brisait le profond silence qui avait accueilli son arrivée. Tous les yeux étaient braqués sur lui. Il plaça délicatement une petite musette à terre. Et, comme pour détendre l'atmosphère, il dit d'une voix caverneuse en remuant lentement ses lèvres sèches:

– Voici les médicaments: il y a de la quinine et d'autres boîtes.

Il scrutait attentivement les visages tendus vers lui et qui attendaient visiblement autre chose. Il laissa alors tomber fatalement:

– Nous sommes tombés dans une embuscade...

Il passa une langue râpeuse sur ses lèvres...

– J'étais avec Houria et Si M'Hamed, nous avons passé la journée dans la forêt au-dessous du camp; tout semblait calme, en tout cas nous n'avons rien vu d'anormal. Les bergers ont passé la journée dans l'oued, c'était juste à la sortie de la dechra, nous allions nous engager dans le défilé et là nous sommes tombés en

plein... Nous fûmes pris par un feu croisé. J'ai couru une dizaine de mètres, puis j'ai regardé en arrière; il n'y avait personne, je me suis remis à courir... Un 24 tirait sur moi; je n'ai senti que bien plus tard que j'étais blessé au mollet. Je ne sais pas ce que sont devenus les deux autres. A la sortie du défilé, j'ai attendu près d'une heure. Que pouvions-nous faire? Une sale embuscade... et avec nos vieux pistolets...

Sa blessure le faisait souffrir. Tous s'empressaient autour de lui. Hocine, encore sous le coup de l'émotion, se laissait bercer par l'ambiance fraternelle qui l'entourait. On faisait chauffer de l'eau pour la blessure.

– La balle est sortie ou non?

– Je ne sais pas, ça me fait de plus en plus mal, mais le sang n'a pas tellement coulé.

– Attends, nous allons voir ça!

Ali se mit à malaxer délicatement la peau tout autour de la blessure. C'était une plaie béante dont les bords étaient recouverts d'un sang noir qui s'était coagulé. Il découvrit un trou de l'autre côté du mollet.

– C'est bon, la balle est sortie. Tu te remettras vite mon vieux. Nous allons laver ça. Y a-t-il quelque chose dans la musette?

– Oui, je crois qu'il y a tout ce qu'il faut. C'est la musette de Houria, c'est moi qui la portais quand c'est arrivé.

La casserole de café sifflait, déversant son arôme dans la hutte. Les malades se portaient un peu mieux. La fièvre était un peu tombée sous l'effet de la quinine.

Hafed était étrangement silencieux. Il se sentait en marge de tout ce qui l'environnait. On eût dit qu'il assimilait lentement le récit qu'il venait d'entendre. Dans un recoin la voix de Abd-El-Wahab jaillissait du transistor dans un murmure lointain:

«... J'étais une rose dans un jardin,
on m'a coupée,
J'étais une chandelle, éclairant la maison,
on m'a éteinte...»

L'extrême faiblesse décomposait son corps en parties qui semblaient indépendantes les unes des autres. Un engourdissement permanent l'isolait du présent. La voix langoureuse et traînante qui émanait du poste lui parvenait assourdie, comme de l'au-delà. Une embuscade. Une embuscade meurtrière. Dans combien d'embuscades était-il tombé jusque-là? Dans l'obscurité enfumée, il revoyait les ventres grands ouverts; le sol spongieux recouvert de sang noir. Une araignée, par la chaleur du foyer, regagnait les hauteurs dans une gymnastique complexe. A mesure qu'elle montait elle se transformait en une immense pieuvre tendant ses tentacules monstrueux vers un tas de corps déchiquetés.

– **"dans le secteur de Aïn-M'lila, une centaine de rebelles ont été mis hors de combat au cours..."**

Radio-Alger débitait ses communiqués de victoire.

La quinine faisait bien son effet. La fièvre tombait d'une manière régulière. Hocine reprenait son récit pour la nième fois. L'embuscade, Houria. Mon Dieu, qu'était devenue Houria? Etait-ce possible?

– Tu n'es pas passé au poste de liaison?

C'était la voix de Hafed, émergeant du néant.

– Non, j'ai préféré venir directement ici.

– Si M'hamed connaît-il l'emplacement du poste?

– Je ne sais pas. De toute manière il retrouvera facilement, je pense.

Peut-être était-elle au poste de liaison. Ou peut-être... Non ce n'était pas possible. L'anxiété, sournoisement, s'installait, mauvaise, au bout de chaque pensée.

"... Nous reviendrons un jour,
dans notre quartier..."

La voix de Faïrouz, divine, s'emparaît de l'âme et alimentait la nostalgie... entrouvrant le présent cruel peuplé d'ombres muettes.

La brise du soir caressa le visage brûlant de Hafed. Amar avait compris. Il comprenait tout merveilleusement. Tout ce qui était naturel était clair pour lui. Il était totalement paysan. Etroitement uni à la terre dont il enregistrait de tout son être les moindres palpitations. Il avait pris Hafed par le bras et lentement le conduisit sur le pas de la chaumière. Lui, il avait repris rapidement ses forces. Le ciel était constellé d'étoiles. La nuit d'un noir compact. La forêt frémissait. Le sourire timide de Houria transperçait l'ombre opaque. Le sourire de Houria, et sa voix accompagnant le bercement des branches dans leur symphonie nocturne. La vie du foyer n'existait plus.

Les hommes avaient repris leurs discussions et leurs occupations habituelles. Ils étaient saturés de mauvaises nouvelles. Chaque jour nouveau en apportait toute une "cargaison". Le malheur était toujours là, à l'état latent. Un affreux rictus au coin des lèvres. Le rictus du lieutenant Montagne (46) du D.O.P. de Aïn-Taya. Il planait continuellement. Ajoutant son infâme dimension à l'air vicié de la guerre. Les mauvaises nouvelles étaient des nouvelles, somme toute, habituelles. Il y avait eu déjà tellement de morts. Le bilan de chaque jour. Et à la fin du mois, la longue liste

des chouhada, des blessés, des emprisonnés, des sinistrés, des dommages de toute sorte. Une liste devenue banale à la longue. Oui, mais... Houria... Cette pensée lui martelait la tête, obsédante. L'anxiété était portée à son paroxysme... L'étouffement... Ne plus être caressé par son doux regard. Ne plus la voir s'agiter, menue et souriante autour de ses malades. Ne plus sentir son inlassable présence au-delà des collines. La nuit désespérément noire et silencieuse n'apportait aucune réponse à ces douloureuses questions. Quelques coups de feu isolés résonnaient sporadiquement quelque part dans le lointain.

Vingt-quatre heures plus tard, la réponse vint, brutale, tragique, douloureusement réelle. La terre était jaune au-dessus de l'eau qui s'en allait, allègre, vers l'infini. La vallée était profonde. Les hautes parois de roches battaient lourdement l'air. Une sensation inexprimable; au-delà de la douleur, de toute émotion... Hafed se sentit subitement très seul. Il n'y avait plus ni faiblesse ni fièvre... Le froid irréel du néant engourdissait sa raison. Impossible de penser, d'agir, de voir, de comprendre. Tout se diluait dans un magma incolore, indéchiffrable, surnaturel. L'inexistence. La nausée flottait dans l'air.

Elle était là. Sagement allongée sur la terre dure et sèche. Légèrement sur le côté, enlaçant une grosse pierre brune. Au-dessus de son sein gauche, deux taches noires. Un bouquet de lentisques caressait ses cheveux. Un suprême hommage. Son visage reposait, paisible. Une volonté de vivre inscrite encore sur ce menton pointu et ces lèvres mauves. Il n'y avait aucune trace de souffrance. La mort l'avait surprise en pleine vie.

Quelques mètres au-delà, Si M'hamed avait été aussi cueilli par les balles meurtrières. Une large plaie

ouverte qui déchirait le côté droit. Il avait dû être touché par une grenade à fusil.

Le silence était la seule forme de dialogue. Une colonne de fourmis commençait déjà ses funestes investigations autour des deux corps...

Hafed n'avait pas encore une conscience claire des événements qui mettaient fin à un rêve. Son bonheur n'était plus traqué. Il était mort. Un amour martyr. La guerre coloniale ne tuait pas seulement les hommes. Elle dépassait cela. Elle voulait détruire l'essence même de la vie. Houria était tombée au champ d'honneur en compagnie d'un autre frère de combat. Tombée au champ d'honneur. Un champ rempli de blanches marguerites. Les cailloux bleus de l'oued brillaient sous les derniers rayons. Un champ traversé de blanches colombes où il irait, tenant Houria par la main. Mais la main de Houria était si froide. Il s'était accroupi comme un automate. Si près d'elle, il attendait un dernier sourire, un dernier mot... Mais Houria était morte. Morte. Arrachée à lui par les balles colonialistes. Ils ne finiront donc jamais de détruire, de semer le néant derrière leurs pas...

Il était maintenant assis près de l'eau, perdu dans la contemplation des milliards de molécules qui roulaient dans un interminable murmure. Un baume apaisant. Toute la beauté de la vie était là. Inscrite dans le mouvement de cette eau limpide et turbulente, avide d'aller à l'assaut de l'aval. Les gars grattaient la terre pour y creuser un grand trou. Sur les galets ronds, un crabe essayait de remonter le courant. De sa démarche singulière, il parcourait quelques centimètres en amont, puis, vaincu par la poussée de l'eau, il roulait vers le bas. Il répétait inlassablement son manège et, inexorablement, il se retrouvait chaque fois un peu plus bas.

Un monticule de terre rougeâtre recouvrait maintenant la fosse. Amar vint relever Hafed. Il tenait délicatement sa main chaude, moite de sueur. Ils étaient tous les quatre debout près de la tombe. Cette tombe qui, peu à peu, sombrera dans l'anonymat. Le silence enveloppait le crépuscule tombant. Un silence qui était en fait le plus éclatant des discours, le plus émouvant des hommages, le plus sincère des serments. Aucun n'osait faire le premier pas pour quitter à jamais ces deux compagnons. L'obscurité allait à la rencontre de la terre dans une union intime. Un lien invisible unissant ces vivants en sursis et ces morts qui, hier encore, espéraient vivre.

Le retour se fit aussi en silence. Les hautes herbes raclaient les pantalons. Quelques oiseaux nocturnes battaient des ailes. Au loin, des chacals poussaient leurs longs aboiements de détresse. Dans une mécanique réglée, les pieds frappaient le sol schisteux. Des vapeurs blanchâtres survolaient le lit de l'oued.

Ce monticule de terre sous lequel reposait Houria. Cette fosse humide. Houria à jamais dedans. Son sourire charmant, ses yeux candides, sa joie de vivre, sucés par les milliers de racines. Ils donneront quelques fleurs nouvelles au printemps prochain. Quelques grammes de plomb l'ont emportée à jamais. Hafed gravissait derrière ses compagnons le sentier menant au P.C. Tout son être, lui, demeurait obstinément près de la fosse. Il peinait et suait du fait de l'effort et de l'extrême faiblesse dans laquelle l'avait laissé la maladie. Elle avait volé à son secours, pour le sauver et le guérir, et la voici morte, et lui encore vivant. La fièvre reculait, mais ses jambes étaient encore toutes flageolantes. La marche l'avait exténué. Mais il avait tellement insisté pour aller avec les autres sur les lieux de l'embuscade. Un sombre pressentiment l'avait poussé à aller

voir. Son frêle et grave visage, paisible et sereinement beau, sera l'ineffaçable image qu'il gardera d'elle; de cet amour qui, désormais, ne pouvait plus mourir, lui.

CHAPITRE XVI

REPRENDRE NOTRE TERRE

Fièrement dressées dans les airs, les hautes cimes de Sakamody dominaient largement le moutonnement brun des crêtes qui dégringolaient brusquement vers la Mitidja.

Bouzid gardait ses chèvres. Elles allaient brouter dans les escarpements les plus extraordinaires. Des années plus tard, sur les mêmes lieux, à Bourmalet, il ne gardait plus les chèvres, il portait un fusil. A présent, il comprenait bien des choses... Il aimait revenir en arrière pour évaluer le prodigieux bond en avant qu'il venait d'effectuer en quelques années. Le passage d'objet passif de l'histoire à l'état de créateur...

Dans sa gandoura délavée, la tête enfouie sous un "chèche" de toile fine, les pieds nus couverts de cors, il avait gambadé avec ses petits compagnons dans ces collines rocheuses. Il regardait avec envie vers l'océan verdoyant qui s'étalait au pied de la montagne.. Et ces maisons blanches resplendissantes sous le soleil. La maison où il demeurait avec ses parents était couleur de terre, cachée derrière une double haie de figuiers de barbarie. Il était d'un âge où tout paraissait si simple et si beau.

– Père, pourquoi n'allons-nous pas habiter en bas, au milieu de ces jardins? J'aimerais tant y aller. Et puis, nous aurons une vache et j'irai moi-même tous les matins vendre le lait. Dis-moi, père...

Il revoyait son vieux père qui le regardait avec indulgence, souriant sous ses grosses moustaches noires. Avec son arme à l'épaule, maintenant, il com-

prenait si bien la signification de ce sourire fatigué. Il revoyait cette figure basanée marquée par l'effort et la lutte pour la vie. Quelque chose avait rendu étincelants, un éclair de seconde, ses petits yeux noirs, d'habitude ternes et fatigués. Il avait lissé longuement ses moustaches avant de répondre à ce petit enfant si curieux.

– Et notre maison, qu'en ferons-nous? Et puis il n'est pas facile de déménager. Et notre récolte? Et puis les jardins...

Il avait jeté un long regard vers l'horizon bleu. Dans ce regard, Bouzid s'en rappelle encore, il y avait, mêlés, de la lassitude et l'éclat d'un espoir insensé et quasi irréalisable. Tout était si hostile. Pris comme des rats. Toute une communauté humaine exclue de l'histoire.

– Mon petit, la vie est tellement difficile et tellement désagréable pour ceux qui n'ont pour lot que l'humiliation et le dénuement. Mon grand-père, vois-tu, avait un petit bout de bonne terre qu'il partageait avec ses frères, de ce côté là-bas, entre El-Khemis et Baqalem. Avec les gens de la tribu, ils avaient réussi à conserver la plus grande partie de leur terre malgré les événements. Mais il y a eu tellement de tracasseries de toutes sortes qu'ils ont été obligés de céder leur terre pour une bouchée de pain à un Européen et à un Arabe riche qui travaillait avec les colons. La famille se dispersa alors... Certains se perdirent dans la ville... D'autres devinrent ouvriers agricoles et d'autres encore, comme nous, durent venir gratter péniblement la terre de la montagne, ici. Faire pousser notre pitance sur cette rocaille.

Il avait humé puissamment l'air chaud, embrassé de son regard la plaine, puis reportant ses yeux sur son fils, il avait continué:

– Notre malheur est d'avoir été vaincus par des hommes sans foi ni loi... Plus forts que nous... Ils avaient beaucoup de matériel... et nous rien... Nos bâtons... Et nos vieilles divisions. Je suis un paysan bien ignorant mon fils. Je ne sais ni lire, ni écrire. Je ne sais même pas réciter un verset du Livre sacré... Mais je crois qu'il nous faudra redevenir des hommes, aujourd'hui nous ne sommes que des bêtes.

Bouzid (47) se rappelait la physionomie de son père. Sa haute et fière stature. Ses rides profondes qui accentuaient la rigueur de ses lignes. Il se rappelait son profil busqué qui se détachait dans l'azur, affirmant avec autorité sa présence. Il s'attendait à voir le vieil homme relever les pans de son burnous rapé et prendre son vol au-dessus du pays interdit. Un vol purificateur. Un vol qui aurait rétabli la justice sur-le-champ, qui leur aurait rendu la terre de l'aïeul... Rendre toute la terre à ses propriétaires légitimes. Depuis ce jour-là, confusément puis de plus en plus clairement, Bouzid savait que redevenir un homme passait inévitablement par la reconquête de la terre.

Son fusil sur les genoux, il revoit le sentier qui serpentait à travers les taillis et allait se jeter dans la plaine. Ce sentier que son père prenait pour aller, à la fin de l'été, travailler comme vendangeur dans les fermes des colons et des gros propriétaires algériens. Ce sentier, il l'empruntait lui et ses compagnons aujourd'hui pour aller tendre l'embuscade à l'ennemi, couper les poteaux télégraphiques, les arbres et les ceps de vigne. Déverser la liberté, trop longtemps repliée dans ces collines, sur la plaine merveilleuse. Ces montagnes avaient quand même, dans leur parcimonie et leur dureté, préservé ce qu'il y avait de meilleur et de plus admirable. Elles avaient opéré la liaison avec les bidonvilles isolés à l'orée des villes. Et cette union paraissait indom-

ptable! Elle donnait naissance, dans la douleur, à une nouvelle humanité sur les ruines du monde odieux du colonialisme, de la féodalité, du capitalisme. Ce monde de l'exploitation exécrable et inacceptable. C'était cette formidable union, scellée dans les conditions difficiles de la lutte, au creux de ces montagnes farouches et maternelles, qui créait le présent et préparait l'avenir: 1954, c'était tout simplement ces hommes, accrochés aux flancs des djebels de tout le pays, partis à l'assaut de l'histoire...

Le groupe dévalait rapidement la pente hérissée de plantes épineuses. Les silhouettes se découpaient avec netteté dans le ciel éclairé par une lune toute ronde. Ils pénétraient maintenant au milieu des sillons de vigne impeccablement alignés. Les grappes encore vertes pendaient lourdement sur les larges feuilles. Le groupe s'arrêta.

Un faible chuchotement se fit entendre dans le silence nocturne. Tapis à l'ombre des ceps, tels des félins, d'autres hommes, des ouvriers agricoles, attendaient, armés de divers instruments tranchants. Rapidement les ordres furent donnés, à demi-voix. Le travail s'organisa sous la surveillance de plusieurs sentinelles. Les ceps, tranchés d'un coup, tombaient, agonisant sur la terre humide. Les hommes avançaient mécaniquement, détruisant ce qui leur avait été volé. Telle une large machine à plusieurs dents, les hommes transformaient le champ de vigne en un champ de ruines, à leur corps défendant. Bouzid était chef du groupe. Ce colon-là l'avait tellement fait suer. Et le propriétaire d'à-côté aussi, un Arabe comme lui. Il avait même refusé de lui payer une semaine de travail parce qu'il s'était battu avec le chef d'équipe qui l'avait insulté. Pour lui, c'était une vengeance personnelle. A chaque plant détruit, il s'amusait à penser à la colère et

au dépit du colon le lendemain matin. Et ce qui lui semblait le plus juste c'est que précisément cet acte de sabotage était effectué par des ouvriers durement exploités tout au long de l'année, tout au long de leur vie. Inlassablement, à travers tout le pays, des milliers d'ouvriers travaillaient pour le colon le jour et sabotaient la nuit. Ils ne dormaient presque pas, mais ne s'en plaignaient jamais. Leurs actes de sabotage dépassaient dans leur signification profonde l'acte de guerre. C'était déjà une volonté de récupérer ces richesses; leurs richesses volées, les premières racines invisibles de l'autogestion. Cet espoir lancinant de récupérer ce qui avait été spolié les avait amenés à mutiler leurs terres pour faire entendre leur voix.

Le groupe avait repris la grimpée vers le maquis. Les ouvriers agricoles avaient rejoint leurs grabats. Le hangar où ils couchaient faisait face à la porcherie. Ils devront jouer la comédie le lendemain.

Bouzid était satisfait. Il était toujours satisfait lorsqu'il menait à bien sa mission. La nuit était claire, le chemin sûr, et on pouvait bavarder avant d'arriver à Mou L'Hani où ils prendront les provisions de la journée avant de se noyer dans le maquis environnant. Ali s'approcha de Bouzid.

– Les ouvriers ont bien travaillé, ils lui ont liquidé au moins dix hectares.

Il hésita une seconde, puis reprit:

– Tu sais, Bouzid, ça me répugne un peu de détruire les cultures. Il est toujours pénible de détruire ce que nous offre généreusement la nature...

– Ce qu'offre la nature à ceux qui te détruisent toi.

– Oui, je sais... A ceux qui nous détruisent et veulent nous anéantir. Mais à chaque fois que je coupe

un arbre, un pied de vigne, quelque chose au fond de moi me retient, me fait mal...

Bouzid, lui, au contraire, quelque chose le poussait à tout détruire.

– Je voudrais, moi, avoir assez de force pour tout saccager, tout brûler... Ces richesses leur servent à resserrer les chaînes qui nous tiennent. Les détruire c'est faire sauter nos fers.

– Cela je le comprends bien, Bouzid, mais tu ne vas pas me dire que tu fais cela de gaieté de cœur?

– Il n'y a aucune gaieté à faire la guerre... Mais il y a l'immense et apaisante satisfaction du devoir accompli. Notre terre, nous ne voudrions pas la mutiler. Chacune de ses mutilations résonne profondément en nous, car nous sommes liés à elle comme le fœtus dans le ventre de sa mère. Mais le sabotage économique s'avère être un moyen efficace pour chasser le colon qui est notre ennemi principal.

– N'empêche que c'est toujours triste de détruire les récoltes... même si cela doit être fait.

– C'est du sentimentalisme, Ali... Nous nous attaquons aux récoltes des colons pour contribuer à la destruction de ce système qui rend l'homme si nu, si bas... Ce système qui nous annihile et renforce à chaque récolte nos chaînes. Cette Mitidja. Les meilleures terres de notre pays ont produit des récoltes et des récoltes le long des années. A quoi cela a servi sinon à accroître notre misère, à rendre plus effrayant notre dénuement. Je voudrais tout leur détruire, moi; brûler leurs belles maisons, leurs palais du haut desquels ils nous insultent. Je voudrais ne jamais m'arrêter d'abattre leurs arbres, de réduire toutes leurs terres en désert... Les salauds! Mon père, ils lui ont sucé toutes ses forces. A quarante ans, il en paraissait plus de soixante. Ce sont des monstres, des buveurs de sang. Je voudrais que notre révolution soit un immense ouragan qui les balaie

tous et que l'on installe par la suite une vie nouvelle, une vie à nous, plus belle. Pour moi c'est cela l'indépendance.

Bouzid avait parlé avec colère et conviction. Le petit Boualem (48) avait suivi sans rien dire. Les larmes coulaient le long de ses joues rouges. Il pensait à son vieux père qui continuait à trimer durement pour assurer une survie misérable à sa nombreuse famille. Il se rappelait les jours de faim, de froid, de désespoir. Il se rappelait le sourire constipé et hypocrite de la patronne et les insultes du fils du maître. Il haïssait ses yeux bleus, froids et méchants. Boualem avait dix-sept ans et portait dans son cœur une immense tempête. La haine du maître. Pour lui la lutte pour l'indépendance était un fait concret, palpable, au-delà de toute morale, de tout idéalisme philosophique. C'était la destruction du monde de son enfance. Une enfance qui n'en fut pas une, souillée qu'elle fût par des problèmes d'adultes. Il voyait et comprenait des choses incompréhensibles pour son âge. Comme l'enfant grec, il était déjà, inconsciemment, à la recherche de "la poudre et des armes".

– Il paraît que le colon... nous remet de l'argent.

– Oui, il en remet chaque mois au commissaire politique du sous-secteur.

– Et que penses-tu de ça, Bouzid?

– Que veux-tu que je pense. Nous avons besoin d'argent et nous en prenons partout où il y en a.

– Il nous en faut de l'argent, cela je le comprends aisément. Mais dans quel but nous donne-t-il de l'argent? Sûrement pas par amour pour notre cause; s'il n'était pas un colon cela aurait été possible; si c'était un pied-noir travailleur, pauvre, je l'aurais compris; mais un colon, un richard. A mon avis, il est plus rusé que les autres. Il a dû comprendre que c'en était fait de la colonisation... Il prend ses devants. Avec cet

argent qu'il nous donne, il pense acheter l'avenir, le droit de perpétuer son exploitation, de garder la terre qu'il a prise, de s'enrichir. Il paie par avance le droit de continuer à nous faire suer.

– Cela, nous nous en doutons. Que crois-tu? En acceptant son argent, nous récupérons une part de nos richesses. L'argent est le nerf de la guerre. Mais notre victoire, demain, implique nécessairement la fin du système colonial, la fin du colon, sinon ce ne serait pas une victoire.

– Il paraît que dans certains pays, devenus récemment indépendants, les colons ont gardé leurs terres et continuent de traiter comme auparavant les travailleurs agricoles. Une indépendance comme ça, c'est purement et simplement de l'escroquerie!

– Et les riches Algériens, tous ces caïds, bachaghas, bourgeois, pourquoi crois-tu qu'ils nous versent de l'argent, et paient des cotisations? Pour nos beaux yeux? C'est à quelque chose près avec la même intention que le colon; pour garder leurs richesses après la libération et même forts de cette pseudo-participation à la lutte, ils en profiteront pour accroître leurs capitaux. Les ouvriers créent les richesses et les capitalistes en profitent. Nos bourgeois veulent nous utiliser à créer, produire l'indépendance, pour se l'approprier par la suite. Les cotisations qu'ils paient, c'est pour ainsi dire un investissement qu'ils consentent. Ils contribuent au renouvellement de notre "force de combat". Jamais les riches ne donnent quelque chose pour rien. Sous chacun de leurs actes, il y a une spéculation, un désir de gagner de l'argent. Il n'y a que ceux qui n'ont rien, les travailleurs, les paysans, les révolutionnaires qui donnent avec désintéressement. Et nous, nous ne donnons pas de l'argent, nous donnons notre vie. Plus que cela, nous donnons nos familles, nos enfants. Notre indépendance devra nous rendre notre pays, à nous qui avons de tout temps sué pour mettre

en valeur ces richesses. Et il faudra que ces richesses nous reviennent. Ces flots de sang, ce sont les masses laborieuses qui les alimentent quotidiennement. Ces torrents de larmes, ce sont nos mères qui les versent. Ces souffrances inouïes, c'est nous qu'elles déchirent, nous les travailleurs... l'immense et lumineux espoir d'un monde nouveau emplit nos cœurs à nous. Pour les riches, c'est le monde ancien qui continuera avec seulement de nouveaux acteurs. Nous portons l'amour du pays, de notre terre en nous, dans notre action quotidienne, dans nos angoisses et notre sang qui se déverse. Nous ne laisserons personne saisir notre indépendance.

Boualem était envoûté par la manière dont Bouzid parlait. Il admirait son chef de groupe à l'énergie inépuisable et au sourire si charmant. Il aimait tout le monde. Même ses ennemis, il devait faire un effort pour les haïr. Il essayait péniblement de régler ses petits pas sur les grandes enjambées de son compagnon qui attaquait la côte avec souplesse. Ses pataugas ne semblaient même pas toucher le sol. Ils rebondissaient vivement, attaquant le sentier hargneusement.

***

CHAPITRE XVII

SAKAMODY, DECEMBRE 60...

L'hiver commençait d'une manière extrêmement rude. Décembre avait ramené la neige à gros flocons. La forêt de Khenicha disparaissait sous un blanc et épais tapis. Les crêtes brillaient d'un éclat qui prenait un caractère particulier sous l'étrange et lourd silence qui s'était installé sur les monts. Les intempéries avaient sensiblement ralenti les opérations militaires ennemies, car la plupart des routes et pistes se trouvaient impraticables. Le col de Sakamody était enfoui sous plusieurs dizaines de centimètres de neige. De même la piste de Tourstatine qui s'enfonçait profondément dans la montagne. Ceci suffisait à enrayer tout danger de ratissage ou d'opération surprise. Une trêve forcée était imposée par la nature. Une forme de protestation contre le mal qu'on lui faisait ou, peut-être, une démonstration de sa toute-puissance. Cette paix illusoire et toute provisoire permettait néanmoins de respirer un peu.

Les liaisons entre les différents éléments de l'ALN étaient elles aussi quasiment impossibles. Chaque groupement vivait isolément, attendant le retour du cours normal des choses. Le cours normal des choses! C'était bien sûr le retour de la guerre. Les maquis vivaient au ralenti, goûtant quelques journées de quiétude. Les djounoud allaient courir le lapin sur les pentes enneigées.

De Sakamody à Tidjidjalt et Tourtsatine, la montagne toute blanche rayée de brun par les troncs élancés des pins, était féeriquement belle. Recouverte d'une extraordinaire robe nuptiale, elle vivait pour elle-

même, s'appartenait pleinement, jouissant de sa splendide solitude. Retour vers un passé tranquille ou extrapolation vers des lendemains de paix.

Amine aspirait à grandes bouffées l'air pur et frais du matin. Le mauvais temps l'avait astreint à demeurer au P.C. régional qui s'était abrité, depuis automne passé, dans les profondeurs de la forêt de Khenicha, à Sakamody. Ces quelques jours d'existence paisible et rustique étaient comme un baume pour les nerfs durement mis à l'épreuve durant les dernières semaines. Il songeait aux problèmes urgents qui se posaient à la région. Problèmes complexes et de tout genre qui devaient être étudiés dès l'arrivée d'un responsable zonal, Yahia, qui devait être déjà là sans la tempête de neige. Il a dû être bloqué sur les pentes autour de Tablat. Amine attendait Belhadj (49). Chaque jour, ils allaient ensemble faire un grand tour. De Khenicha ils débouchaient dans la cuvette de Tafraout, puis remontaient vers Ouled-ben-Zroug où ils se rendaient quotidiennement pour les différents contacts au poste de liaison. Belhadj avait été surnommé "Qerqech", parce qu'il n'y avait pas son pareil pour faire de la galette croustillante. Il avait l'art de faire du feu sans fumée. Cet art était très précieux, car il pouvait cuisiner, faire du café, en plein jour et sans tenir compte des guérites ennemies. Pour cela il utilisait, en plus de son habileté, un bois particulier qu'il appelait "bou-haddad". Belhadj était né ici, entre ces monts. Il y avait grandi. Il s'y était insurgé avec son compagnon inséparable Moha-Mouloud. Il aimait répéter: "Ces salauds me tueront sûrement mais ce ne sera pas ici, à Tafraout... je connais chaque arbre, chaque trou...," C'était vrai que Tafraout n'était pas un lieu de mort, c'était un petit coin détaché du paradis... Et pourtant, c'était là qu'il devait tomber un jour de l'année 1961.

Pendant ces journées neigeuses, personne n'ar-

rivait au poste de liaison, mais Amine aimait courir sur la neige et rendre visite au foyer. Il aimait discuter et plaisanter avec les djounoud.

Ce jour-là, ils s'étaient aventurés jusqu'au sommet de Meknès. Il faisait presque nuit lorsqu'ils virent fumer le toît de chaume du poste militaire. La petite hutte se cachait sous les figuiers complètement nus qui tendaient désespérément leurs branches vers le ciel. Sur la plateforme blanche, devant la hutte, quelques hommes ramenaient les couleurs. Deux djounoud dépliaient soigneusement le petit emblème vert et blanc, puis le présentaient devant les autres qui se figeaient dans un garde-à-vous maladroit. Ces hommes ne savaient pas marcher au pas, ni défiler, ni bomber le torse. Ils savaient se battre; c'était là l'essentiel.

"...par le sang des martyrs,
nous vivrons libres éternellement..."

Que de drames et d'espoir étaient contenus dans cette phrase criée par ces hommes ... Leurs mains se crispaient sur les armes ... Les cœurs battaient plus vite. Le sang remontait violemment aux visages. Bien sûr qu'ils étaient déjà libres... Aussi libres que l'eau du petit torrent qui se perdait dans les roseaux.

Délicatement, ils pliaient l'emblème, le replaçaient dans son sachet de nylon... Le matin aussi on le présentait puis on le replaçait dans son sachet... Les pensées de chacun s'agitaient nerveusement entre le souvenir et l'avenir. Les mâchoires serrées, le regard perdu... "Istirah"!... chacun s'arrachait difficilement et à regret à cet intermède quasi religieux.

Amine et Belhadj s'étaient figés au garde-à-vous au détour du sentier. Le tapis blanc courait vers l'oued

dans un vallonnement strié. Le croassement des corbeaux volant haut dans le ciel violait le silence crépusculaire. Le paysage s'enfouissait dans le froid conquis lentement par la nuit: un de ces instants où l'homme se retrouvait avec soi-même et avec les autres. Rencontre chaude et humainement fraternelle avec ce qu'il y a de plus précieux dans une vie, la signification claire et résolue d'une mission toute de progrès et de promotion, dans le roulis tonitruant des courants qui menaient le monde vers des sommets toujours plus hauts. L'instant où le chant viril des hommes libres faisait le tour de la terre. La palpitante et orageuse musique des armes libératrices. Tracer, avec les autres d'ici et d'ailleurs, le chemin cahotant de l'histoire. C'était déjà la plus belle des victoires. La plus belle des promesses. Le plus beau des héritages pour les générations futures. L'histoire surgissant fumante du ventre de nos mères.

"... Notre histoire belle et sanglante, douloureuse et humaine, inscrite dans votre douleur et vos larmes de mères... dans votre triste résignation et votre immense amour... dans votre détresse suprême et vos vieux cœurs meurtris... dans votre chagrin si digne et votre angoisse de mères... dans vos nuits blanches et votre peur si noble... dans votre courage silencieux et votre héroïsme. Mères sublimes, vous avez enfanté des enfants heureux de vivre contre la mort... et avec eux un nouveau peuple et une nouvelle patrie... un monde nouveau surgissant des pourritures anciennes..."

"... Nos mères, humbles et laborieuses... mères aux joues flétries, ranimées par les pleurs... nous vous ferons un cadeau merveilleux... un monde où il n'y aura plus de tristesse pour les mères..."

L'homme malgré tout constituait une formidable réserve d'énergie, de vigueur et de vie. Et c'était dans

cette réserve inépuisable que le monde puisait pour se recréer, se regénérer et se dépasser. C'était dans le cœur et dans le labeur de ces paysans, de ces travailleurs, que le monde en gestation plongeait hardiment ses racines à la recherche d'une humanité nouvelle... Ce frêle emblème froissé par des mains rugueuses et malhabiles... Sévérité des visages dans lesquels se reflétaient tant de promesses obscurcies par les problèmes vapeurs de la nuit... Un même appel bondissant de douar en douar et de bataille en bataille... Un même effort forgeant, dans chaque jour naissant et mourant, cette arme indescriptible et invincible qu'était la volonté populaire... Chacun était avide de savoir ce qui se passerait demain après la libération.

La vérité historique laborieusement issue des combats passés, présents et à venir... C'était une de ces fantastiques chevauchées dans lesquelles s'envolait souvent la vagabonde pensée de Amine. Envolée lyrique vers la conquête de demain. Comment le préparer ce demain? Comment le rendre irrémédiable, inévitable? A chaque seconde, à chaque fois que le présent le permettait, il tendait nerveusement vers ce futur toujours incertain qu'il fallait créer de toute pièce. Incorrigible rêveur qui n'arrivait pas encore à voir clairement comment garder son rêve intact et le coller au réel... Au sommet des crêtes, il aimait s'abandonner au vent qui lui chatouillait les narines. Il aimait aller avec la brise fraîche du soir, léger et irréellement heureux vers les frontières de l'espoir. Sur les hautes cimes, un peu imbu de sa personne et, modeste, enfantin et plein de sérieux, il allait au gré de ses fantasmes, de son adolescence qui n'en voulait plus finir... Il se sentait pris dans le giron maternel, balançant du passé doux et gamin aux espérances incroyables. Il se sentait étrangement à l'aise. Tout à fait à sa place. Il enlaçait les gros troncs et caressait leur écorce rugueuse. Il s'allongeait

à terre goûtant sa tiédeur. Il se projetait dans le ciel amical et serein du soir. Il faisait sans cesse les plus merveilleuses découvertes. Dans les gourbis de terre battue, il demeurait silencieux, ou alors se lançait dans des discussions sans fin. Il voulait tout apprendre. Ce qu'il n'avait lu nulle part. Ce qu'il n'avait pas appris à l'école française. Il pensait, combien il était vain de vivre en dehors des masses travailleuses.

Combien il était impossible d'inscrire son action, son travail quotidien dans le sens de l'histoire, sans venir puiser sa force et son souffle dans les profondeurs du peuple travailleur. Il avait compris que seul le peuple travailleur organisé pouvait pousser le monde vers des frontières toujours plus éloignées.

Cette force mystérieuse qui le poussait vers la lutte,vers la prison et le maquis, c'était donc déjà cette recherche confuse de la vérité. Cette nécessité de donner un sens à sa vie. Il était du côté de son peuple, du côté de la vérité, du côté de tous les peuples de la terre.

Un profil basané et expressif lui barra l'horizon. Dans le fond sombre, le visage d'Abd-el-Kader sévère et volontaire lui apparut. Abd-el-Kader était chef du poste de Ouled-ben-Zroug. Il était né dans la dechra d'en face, à Tersen, évacuée depuis deux années au moins. Amine serra fortement la grande main couleur de terre qui se tendait vers lui.

– N'avez-vous pas écouté la radio aujourd'hui?

– Non, nous sommes partis au P.C. avant midi et nous avons vadrouillé un peu partout. Pourquoi, qu'y a-t-il?

– Il y a des événements graves qui se déroulent à Alger...

Abd-el-Kader s'arrêta, reprit son souffle, passa sa

langue plate sur ses lèvres asséchées. Amine le regardait. Il attendait la suite. Il pensait à un nouveau putch des ultras.

– Il y a eu de très grandes manifestations.

Abd-el-Kader n'arrivait pas à lâcher l'information d'un bloc. C'était si inattendu et si important. Il fixait intensément ses interlocuteurs comme pour mesurer avec précision le degré d'émotion qu'allait provoquer chez eux la nouvelle qu'il allait donner.

– Quoi, les pieds-noirs ont encore fait des leurs?

– Mais non, ce sont les Algériens qui ont manifesté. Des Algériens ont manifesté dans les rues d'Alger... et aussi dans les autres grandes villes du pays. Ils criaient: «Vive l'A.L.N!» et «l'Algérie indépendante!» C'est formidable... Tenez, entrez écouter la radio.

L'intérieur de la hutte était, comme de coutume, enfumé. Une forte odeur de café baignait l'atmosphère ambiante. Un grand feu de bois embrasait les visages tendus vers la radio. C'était Tunis:

"... les masses populaires algériennes, dans de grandioses manifestations, ont clamé ouvertement leur attachement à l'A.L.N. et à la cause sacrée de l'Indépendance..."

Toutes les radios du monde lançaient leurs flots d'informations. Dans la hutte, les hommes, assis à terre, fixaient la radio, comme hypnotisés par ces révélations.

"... Des dizaines de milliers de manifestants..."

Des dizaines de yeux, étonnés, parcouraient, incrédules, l'assistance, puis se reposaient sur le poste.

"... l'armée coloniale a tiré sauvagement sur les masses populaires désarmées... admirables de courage et de détermination... plusieurs centaines de morts et de blessés..."

CHAPITRE XVIII

DECEMBRE, IL ETAIT UN PEUPLE, NOMME ALGERIEN

Un "haïk" blanc, maculé de sang, flottait dans le vent, pris dans les barbelés. De longs filaments jouaient dans l'air empoisonné de poudre. Les cris surgissaient, comme par miracle, des profondeurs historiques: des origines de l'humanité. Un tumulte extraordinaire, fruit d'une haine déchaînée et d'un espoir encore enchaîné... Inépuisable souffle de la marée humaine s'emparant au pas de course de la ville déchirée de barbelés. Des pavés inégaux de Belcourt, des bidonvilles d'El-Harrach, des cavernes de Salembier, des taudis de la Casbah, c'était la course folle et courageuse, l'assaut téméraire du peuple travailleur, clamant tout haut sa colère longtemps réprimée. Et dans chaque homme et chaque femme, chaque vieillard et chaque enfant, au fond des prunelles noires, sur le front plissé, dans la démarche volontaire se retrouvait tout le passé... Jughurta le Numide; Tacfarinas l'indomptable rebelle; Abd-el-Kader, l'Emir, chevauchant son coursier arabe... C'était la mémoire collective, brusquement éveillée par le chant ininterrompu remontant du fond des siècles de résistance... Le puissant appel des Circoncellions (50), des Moussebiline, de l'Emir, résonnait dans les rues couvertes de bitume. Et le séculaire cri de résistance s'échappait de milliers de gosiers. Une flèche de flammes éclairant déjà l'avenir. Le peuple travailleur scandait "... **Nous voulons l'indépendance...**", avec la sincérité de l'amour, la volonté du roc insensible à la douleur. "**Istiqlal! Istiqlal!**" mot magique, vocabulaire nouveau dans la langue du peuple, porteur d'espérances grandioses, électrisant les masses, les poussant hardiment hors du trou noir qui

ne voulait plus finir de les engloutir. Les taches sombres de manifestants, gangrenant le dos de la ville, crachaient leurs mots d'ordre, sur les immeubles blancs des seigneurs. Les "mots tocsin" de Maïa (*)... Des mots d'acier et d'espoir au-dessus des corps inertes mouillés par la pluie de décembre... Alger, décembre 60... Les masses étaient descendues dans la rue... Les mitrailleuses de l'anti-histoire crépitaient le long des avenues devenues champs de bataille. Les masses de ce pays faisaient l'histoire... Le tumulte, tantôt amplifié, tantôt assourdi par la pluie, ressemblait à un long vagissement de nouveau-né tendant vers la vie ses poings nus.

Que le monde témoigne... nous voici dans nos bleus de travail, nos longues robes et nos "haïks" sales, nous voici avançant dans les rues, dans nos rues, sur notre terre et nous voulons vivre. Ils nous tuent, eux, les fossoyeurs de la liberté, au nom de leur "monde libre"... Mais nos morts d'aujourd'hui sont mille fois plus vivants que les hommes qui ont respiré plus d'un siècle l'air colonisé. C'est la liberté magnifiquement vêtue de son bleu de travail de Nazim... Combien de "Jeanne-Marie"(**), du Paris de la Commune, derrière ces "you-you" stridents.

Alger, décembre 60... Le char de l'histoire, fleuri et ensanglanté, remontait les avenues interdites, poussé par des milliers de bras. Parmi les remous et les ruines. Râles rauques d'un blessé agonisant sur le trottoir. Chants aigus des enfants et des jeunes:

"... Min djibalina tala'a saout el-ahrar...".

(*) Malakovski.

(**) Amie du poète Arthur Rimbaud, tombée sur les barricades durant la Commune de Paris, en 1871.

Des montagnes et des villes... Des villages et des quartiers... De toute la terre natale et de l'émigration...

"... Min cha'bina tala'a saout el-ahrar..."

Alger prenait possession d'elle-même...

C'était décembre 60... Des montagnes de morts, des grimaces de douleurs, naissait la plus belle des espérances... Le dur sourire du fellah sous sa djellaba crasseuse, rejoignait, dans une union brutale mais ancienne, cette marée citadine déferlant sur les pavés interdits.

En longs courants, traversant de part en part la terre, bouillonnant par-ci et par-là, s'arrêtant aux coins interdits par les maîtres, l'humanité nouvelle rayonnait de mille feux qui ne voulaient plus s'éteindre.

L'émouvante rencontre des djebels et des villes. Bond gigantesque en avant dans l'accomplissement de la nécessité historique. C'était Alger en fusion, un coin du monde resurgissant du néant dans un élan qui, déjà, nous dépassait et fuyait en avant dans le temps. La vie n'était donc plus ce morne abattement, cet ennui infini, cette misère qui paraissait si naturelle, cette domination se perdant dans les années, cette propriété qui semblait tout régir... La vie c'était ce mouvement, coulant tantôt lentement, tantôt à flots, vers des rivages chaque fois nouveaux.

Redécouverte d'Alger. Redécouverte du peuple d'Alger par lui-même, de sa force devenue subitement invincible. Le roulement sourd et continu des pas sur les pavés verdâtres remontait, comme une mélodie des siècles de combats. Des hommes. Des femmes. Des enfants. Des visages basanés et durs. Des yeux noirs et brillants. De profondes rides d'amertume. Des joues

roses et joyeuses. Tout un peuple reprenait sa ville dans un même souffle et un même élan. Sous la pluie, Alger vibrait et tirait ses chaînes en scandant un refrain repris par les flots de la Méditerranée partis eux aussi à la reconquête du rocher. Frêle et maladroitement ajusté, un emblème vert et blanc flottait au-dessus des têtes multicolores. Une voix claire et sonore s'éleva. Mille voix lui répondirent surgissant de la large poitrine de la foule tremblante... Dans une frénétique solidarité, l'homme de tous les jours disparaissait pour laisser place à un être immense s'élevant à un niveau d'humanité jamais atteint ici. L'homme atomisé cédait sa place à un homme nouveau, soudé à son frère, engagé dans une œuvre qui le dépassait et le projetait hors de l'animalité. L'animalité dans laquelle l'avaient plongé le colonialisme et le capitalisme. Dans une même démarche positivement ouverte sur l'avenir, le bonheur individuel s'inscrivait obligatoirement dans le bonheur collectif... "Istiqlal", aboutissement et commencement à la fois! "Istiqlal. Nous voulons l'Istiqlal!".

Les quartiers où foisonnait la misère étaient calmes et silencieux. L'explication avait lieu ailleurs. Au cœur de la cité interdite, le long des avenues plantées d'arbres et brillantes de soleil et de lumière. Calmes étaient les taudis humides de la Casbah. Sombres et silencieuses les baraques de Boubsila! La bataille était portée dans leur ignoble paradis.

Décembre 60, Alger aux mâchoires serrées marchait les poings nus, face à la formidable force répressive occidentale... Avec comme seule arme, une extraordinaire détermination. Clamer à la face du monde l'inflexible volonté, non seulement de la fraction combattante du peuple, mais celle de tout le peuple. Au coude à coude. Mû par un même courant fourni par chaque parcelle de la multitude, la vague humaine en-

vahissait peu à peu la ville européenne, surprise dans sa quiétude bourgeoise. Comme le Paris de la Commune, Alger courageux! Comme Guelma et Sétif! La clameur étouffée de 45, reprise en 54, explosant en 60! Alger courageux comme Pétrograd aux mains des ouvriers, La Havane retrouvant ses "barbudos". Le Caire reprenant son canal. Le peuple d'Alger sortait de l'ombre coloniale et montait sur le piédestal des peuples libres. Ses clameurs courant le long des rues et des chemins rejoignaient le crépitement des armes libérant les campagnes.

Alger courageux! Décembre 60! Seconde manche de la bataille et décisive victoire du peuple en marche. La foule palpitant de fièvre et d'énergie... Fraternelle rencontre de l'homme avec l'homme. L'authentique humanité s'extirpant du carcan de la société coloniale. Et la rue devenait ce lieu de rencontre bouillonnant, ce congrès terrifiant, ce rassemblement impressionnant où se mêlaient et se côtoyaient dans une intime union et un unique mouvement les dockers du port, les ouvriers d'usines, les chômeurs, les petits commerçants de la ville arabe, les ménagères, les "fatmas", les mères de familles, les petits cireurs, les enfants des écoles, les étudiants.

Flux et reflux ininterrompus de la foule. Le fleuve humain tantôt s'enflait le long des grands boulevards, tantôt s'éparpillait dans les ruelles, tantôt se repliait dans les casernes inviolables qu'étaient la Casbah et les bidonvilles. Les barrages de barbelés qui isolaient le centre de la ville, craquaient les uns après les autres sous la poussée du peuple.

Les quartiers algériens de la capitale, tels de gros cœurs battant à un rythme endiablé, envoyaient par à-coups dans ce grand corps endolori, le sang nécessaire

de la vie. La foule si diverse et si unie, si présente et si absente, consciente et inconsciente à la fois. Affirmant son droit à l'existence dans le décor gris de décembre hachuré de pluie. Les jeunes plus décidés et plus téméraires étaient en avant, heureux et inquiets, heurtant de leurs pas volontaires les pavés regorgeant d'eau. Les femmes, formant un nuage blanc, criaient leur soif de vie et de liberté. L'inondation déferlait avec rage. Les digues avaient brusquement cédé. Un groupe de mendiants frappaient le sol de leurs grands pieds déformés, faisant gicler l'eau tout autour d'eux. C'était la première fois qu'ils allaient le long des boulevards la tête relevée, sans tendre la main. Est-ce possible? Ne pas tendre la main aux maîtres? Existait-il donc, de par le monde, un pays où l'on ne tendait pas les mains aux maîtres? Cela devait être, puisque les voici, devenus tous ensemble libres. Sur leur visage animal et impersonnel, un mince rayon d'humanité. Les mains ne se tendaient plus vilement; elles étaient durement tendues, le poing levé vers le ciel. Une main lisse et blanche se glisse le long du bras osseux et couvert de blessures. Elle va à la recherche de l'autre main crasseuse. Ils allaient mettre le monde et l'ordre des maîtres en bouillie. Mais comment donc construire le nouveau? Le courant, par saccades, traversait cette multitude. Telle la concrétisation d'un vieux rêve plusieurs fois millénaire, ce déversement et cette fougue aboutissaient à une situation où la vie atteignait les sommets de l'absolu. La volonté et l'objectif perdaient tout caractère individuel pour devenir la volonté de tous, l'objectif de tous. L'Algérien de décembre 60 ne se retrouvait que s'il faisait partie de cette action commune. Il ne redécouvrait sa valeur que dans cette colossale plongée dans les entrailles de la nation. Pour aborder un rivage nouveau. Chacun sentait dans le grand tourbillon, avec plus ou moins de confusion, que quelque chose de nouveau et de meilleur naissait dans cette extrême douleur.

Les manifestations étendaient peu à peu leurs tentacules. Oran, Constantine, Blida, d'autres villes encore faisaient écho à la capitale. Longtemps comprimées dans la perpétuelle angoisse qui tenait le pays, les masses crachaient leur terrible colère à la face de la mitraille meurtrière. Lâchement, les colonnes de soldats tiraient sur le peuple désarmé. A chaque salve, des hommes, des femmes, des enfants se couchaient sur l'asphalte et le ciment mouillés. A chaque croisement, les chars, les blindés, les automitrailleuses prenaient les avenues en enfilade, balayant l'espace et traquant les manifestants égarés. Les villes étaient hachées en menus îlots et secteurs, étroitement pris en tenailles par les troupes d'occupation. D'ineptes opérations de contre-manifestations essayaient de reprendre une ville devenue plus que jamais rebelle. Toute activité économique avait cessé. Les magasins, vitrines béantes, les murs lézardés, les portes trouées prenaient un air ridicule et désuet dans ce monde irréel. Les occupations quotidiennes étaient devenues dérisoires et absurdes. Un infernal ballet se déroulait autour des façades criblées des immeubles. Dans ce gigantesque cataclysme toutes les normes étaient bouleversées. Tout le banal et le quotidien étaient exclus de cette féerique fresque symbolisant tout le désarroi et l'espoir de gens se frayant énergiquement une place au soleil.

De la cité Mahieddine,accrochée peureusement au flanc de la colline, de ses gourbis de tôles et de carton, de son effroyable misère qui rejetait l'homme dans une indignité sans bornes, des hommes surgissaient et descendaient vers la ville. D'El-Harrach où se terraient les travailleurs et les sans-travail, où l'exaspération étouffait les sourires des enfants et des mères, le peuple des laborieux sortait dans les rues. Du populeux Belcourt, cachant sous ses blanches terrasses tant de pleurs et de larmes, une ardeur indomptable déroulait son

chapelet d'héroïsme. De la Casbah prestigieuse et gémissante, des entrailles de la cité, un même cri, une même démarche titubante mais déjà triomphante. Les flots mugissants envahissaient sans relâche les rues et les avenues. Ils coulaient tel un torrent furieux descendu de la montagne. Un jeune garçon s'accrochait au voile blanc de sa mère. La femme allait droit devant elle, à grands pas. Elle n'arrivait pas à saisir tout le sens de cette marche folle. Elle sortait tout droit de sa cuisine et d'entre ses casseroles. Mères et épouses, perçant l'obscurité de leurs cuisines, se retrouvaient en plein dans le sens de l'histoire. Exigeant la libération du pays, elles exigeaient déjà leur propre libération. Une libération du double joug qui les maintenait prisonnières depuis des siècles. Des siècles d'hypocrisie tombaient soudainement en ruine sous la poussée des masses. Des siècles dont le torrent furieux emportait vers l'océan des âges les débris.

La meurtrière confrontation, hallucinante et gigantesque, un moment s'émiettait, s'atomisait, s'évanouissait dans les dédales des ruelles, pour ressurgir plus loin plus puissante et plus brutable. La valse des véhicules et le miaulement continu des balles prenaient l'espace dans un mélange d'angoisse et de fête. Les hélicoptères, rageusement, rasaient les terrasses sur lesquelles flottait un emblème, nouveau, tremblant et pas encore sûr de lui.

La ville vivait fiévreusement au rythme des manifestations. Elle cheminait prodigieusement hors du temps, hors de l'ordre établi, brisant le quadrillage qui la maintenait paralysée dans un étroit corset de barbelés. On mangeait n'importe où et n'importe quand. On se ravitaillait comme on pouvait. N'importe qui était accueilli dans n'importe quelle famille. On ne demandait à personne d'où il venait, ni qui il était.

Les rues étaient soit inondées par la multitude humaine, soit désertes, désolées, jonchées de débris, de chaussures, de lambeaux de vêtements, de cadavres, de mares de sang, de voitures calcinées, de carcasses de grenades, de ferraille.

Quotidiennement, la foule, muette et hostile, accompagnait à El-Kettar, à El-Alia, à Sidi-M'hamed, à Sidi-Tayeb et ailleurs, dans une procession impressionnante, ceux qui avaient fermé les yeux dans cette dernière et ultime vision d'Alger.

Quotidiennement, le retour était tragique. La provocation ennemie sournoisement était toujours là. Par dizaines tombaient ceux qui avaient à peine terminé de mettre en terre leurs frères.

***

Ces extraordinaires événements avaient une résonance exceptionnelle en Algérie et dans le monde. Les mensonges entretenus à grand fracas s'effondraient sous la vigoureuse et énergique détermination des masses algériennes. La vérité était là! Au grand jour. Non pas dans le lointain maquis où l'on pouvait toujours la maquiller, mais en pleine capitale pourtant investie par des milliers de soldats. Tout le machiavélisme des plans minutieusement préparés à Paris et ailleurs, n'aura servi qu'à rendre plus odieux et plus lâches les moyens employés pour bâillonner la voix d'un peuple. La voix de l'irréversible cours de l'histoire. Les masses populaires, puisant des forces insoupçonnées dans leur résistance séculaire, faisaient échec aux stratagèmes savants des maîtres de l'action psychologique et de la pacification. Tout l'édifice de

mensonges et d'hypocrisie s'effondrait, tel un château de cartes. L'action des masses dans sa limpide simplicité, dans sa brutalité innocente et naïve, tirait un trait sur un passé qu'il fallait à tout prix jeter à la poubelle. Quelle victoire plus belle et plus sublime que celle des masses laborieuses refusant de se plier à une des machines de guerre et de répression les plus fortes et les plus bestiales? De la résistance pacifique d'avant 54 à la résistance armée, les masses dans un bond qualitatif appréciable passaient au dernier acte. Celui qui sonnait, dès à présent, le glas des maîtres; la négation ouverte et massive de l'ère coloniale. Le nécessaire passage à une nouvelle phase historique. Il était évident que seules les masses pouvaient être les artisans décisifs de ce passage. Le chancre colonial devait inévitablement disparaître d'ici en attendant de devenir un mauvais souvenir dans l'histoire du monde. Il n'y avait plus d'"Algérie française"! Il n'y a jamais eu d'"Algérie française"! Et "l'Algérie algérienne" de leur rêve n'existera jamais! La fenêtre ouverte discrètement sur le néocolonialisme avait été vivement bouclée par des travailleurs en colère. Il n'y aura que ce qu'aura décidé la volonté du peuple travailleur. Une Algérie indépendante, souveraine, populaire. Une double victoire se dessinait sur les pavés d'Alger. Victoire sur le colonialisme et sur son rejeton, le néocolonialisme. Spontanément le peuple d'Alger aspirait à une patrie totalement et réellement débarrassée du colonialisme et de ses pièges. Cela impliquait nécessairement et logiquement un désaveu du capitalisme qui avait engendré l'esclavage moderne. Pouvait-il exister un document plus authentique, plus absolu que ces journées de décembre? Journées de décembre durant lesquelles le peuple avait plébiscité le F.L.N et l'A.L.N. comme uniques représentants des intérêts nationaux. Il restait au F.L.N. et à l'A.L.N. de se montrer dignes de cette confiance. Il restait au F.L.N. et à l'A.L.N. d'exprimer avec plus de clarté

et de conscience les profondes aspirations de ces femmes et de ces hommes. Que l'Algérie de demain ne déçoive pas ces immenses espérances. La Nation algérienne annonçait au monde son existence.

***

Sur les pavés d'Alger, gisait, seul mort véritable, l'espoir insensé des retardataires stupidement opposés à la nécessité de l'histoire. Dans les sombres ruelles des quartiers populaires d'Alger, naissait un peuple nouveau dans la recherche de la liberté. Les masses découvraient leur force, et cette découverte allait être d'une extrême importance. L'homme s'inscrivait dès lors, plus étroitement, dans la collectivité. Il était attiré par elle dans une démarche unique, vers un avenir qui concernait tout le monde. Hors de cet avenir de tous, il n'y avait aucun avenir pour le travailleur, le paysan, l'exploité. C'est cette union qu'il savait extrêmement dangereuse pour lui que l'état-major colonial avait essayé de briser, d'émietter. L'action principale du 5e Bureau était précisément de séparer les masses de l'A.L.N. et d'enfermer chaque individu dans un isolement étanche communiquant au minimum avec son prochain. Pour cela, un climat de répression et de terreur entretenu à grand renfort de meurtres et de tortures. Il fallait à tout prix, pour les maîtres, affaiblir jusqu'à l'élimination les relations masses populaires-A.L.N. Tout était fait dans ce but contre-révolutionnaire, depuis l'interdiction de très vastes zones et le regroupement de leurs populations dans des conditions précaires jusqu'au lancement du fameux plan de Constantine. Grâce à un apport artificiel de capitaux, ce plan tendait à favoriser le développement d'une économie-appendice de l'économie française. L'économie

algérienne serait devenue et pour toujours dépendante de celle de la "métropole", et dans les calculs de ces messieurs de Paris et du G.G., une troisième force se serait constituée des bénéficiaires de ces mêmes et aurait contrebalancé l'influence de l'A.L.N. Un régime totalement néocolonisé aurait pu alors être instauré. Il fallait trouver un **Bao Daï** algérien. Les journées de décembre allaient porter un coup sévère à ce rêve maudit. Elles allaient puissamment éclairer la réalité algérienne, opposant le plus formel démenti aux allégations des nostalgiques de l'esclavage.

Les historiques et décisives journées de décembre étaient essentiellement l'œuvre des masses populaires travailleuses. Comme de tout temps, comme partout de par le monde, économiquement grâce à leur travail journalier, politiquement à leurs luttes et à leurs sacrifices inouïs, les travailleurs d'Algérie poussaient la lourde roue de l'histoire vers un peu plus de bonheur et un peu plus de joie.

Décembre 60, phase décisive et ultime d'une guerre de libération portée par les bras nus du peuple travailleur, merveilleux de générosité et d'abnégation. Toutes les peines et les joies secrètes, disséminées dans les familles, explosaient dans une délirante unanimité.

La vieille et tenace personnalité d'un peuple redevenu debout, prenait d'assaut, vigoureuse et vivante, l'avenir. L'inaccessible but perçait dans le sourire de l'enfant aux cheveux noirs, pour qui l'infernale fusillade prenait un air de fête et de danse.

L'inépuisable force des masses martelait les pavés de la ville. Une ville libérée de toute entrave. Une ville poussée par un ressort d'autant plus puissant que le ressentiment y avait atteint son paroxysme.

Seule la nuit, haletante et glaciale, apportait quelques heures d'un calme nerveux et précaire. Dans les demeures humides et délabrées, on reprenait des forces. Dans les ruelles sombres et muettes, l'armada se faufilait, hostile et haineuse. Dans les quartiers européens on continuait à tourner le dos à la réalité. Avec un entêtement stupide et aberrant. On préparait la tuerie organisée. L'abominable machine de guerre essayait de parcourir l'histoire à rebours. Dans une ignorance ridicule des lois les plus élémentaires de son mouvement. On allait mettre en marche l'organisation la plus idiote et la plus criminelle au service d'une cause exécrable et dépassée. Un petit peuple "pied-noir" se suicidait pour plaire aux grands maîtres propriétaires terriens et capitalistes. Le petit peuple "pied-noir", victime lui aussi de la plus grosse falsification historique, était incapable de réfléchir et de constater qu'il avait vécu depuis des décennies sur un mensonge qui ne pouvait se perpétuer. Mais les chefs d'orchestre, les gros bonnets, avaient besoin de cette troupe inconsciente et abrutie par la propagande colonialiste. Tout avait été fait et mis en branle pour cultiver chez la population étrangère le mythe de la supériorité raciale, de la suprématie occidentale. Le tout arrosé d'une explication toute schématique, partiale, subjective et légère du fait colonial. Quel triste spectacle que de voir ces "petits européens" se liguer avec leurs ennemis de classe contre un peuple qui ne voulait que se libérer. Suicide monstrueux. Désespérément accrochée à ses sornettes, toute une communauté allait balancer encore un peu plus dans la contre-histoire. Cette communauté multiraciale liait son sort au fait colonial et se condamnait par là elle-même à une mort certaine. Vivant à un niveau sensiblement plus élevé que celui des masses algériennes, cette communauté ramassait les miettes que lui distribuaient les gros colons et capitalistes qui l'exploitaient en même temps. Cette communauté

voulait sauvegarder son niveau de vie élevé. Elément étranger, elle ne pouvait ressentir profondément le fait national. Elle se croyait menacée par la montée du sentiment national et cherchait dès lors ce qu'elle croyait être son salut dans une démarche inepte.

Tout le drame de cette communauté, confrontée brutalement et impitoyablement au réveil d'un peuple asservi, reposait sur l'ignominie du régime qui avait fait de ces femmes et de ces hommes, des êtres complexés, méprisant l'autochtone et ignorant totalement l'accomplissement historique. Le tissu de mensonges et de grossières bêtises de la petite "histoire de la colonisation de l'Algérie", de la "mission civilisatrice" de cette même colonisation, de l'Européen "intelligent, fort et beau" et de l'Arabe "ignorant, sournois, malingre et moche", brûlait au grand jour. Et les vapeurs qui s'en dégageaient asphyxiaient peu à peu ces êtres dépassés qui perdaient pied dans cette tourmente qu'ils n'arrivaient pas à comprendre. Ils tendaient au retour à un nationalisme chauvin et tout pragmatique qui allait les mener droit au fascisme. La grande peur et le désarroi s'étaient emparés de ces autres victimes du colonialisme. La marée se préparait à les engloutir, car au lieu d'aller à la recherche du rivage tout proche, des hommes désemparés s'acharnaient inutilement à remonter les vagues d'un océan en furie.

***

A chaque matin nouveau, la ville se réveillait en soubresauts, se rappelant d'un coup qu'elle avait encore à s'adresser au monde. Un à un et par dizaines, hommes, femmes et enfants coulaient de nouveau vers les rues. Progressivement les groupuscules se retrou-

vaient pour former des groupes plus grands qui finissaient en de longs et tumultueux flots humains repartant comme la veille vers une nouvelle conquête de la ville.

Sous les emblèmes vert et blanc aux croissant et étoile naïvement tracés, avançait Alger courageux, frémissant, pataugeant dans les ruisselets rosis par le sang. De ses grands yeux noirs, Alger fixait la lumière se déversant voluptueusement sur les terrasses blanches.

Décembre des travailleurs, précieuse et inestimable page de la lutte de Libération nationale.

***

"... l'armée coloniale a tiré sauvagement sur les masses populaires désarmées...
... plusieurs centaines de morts et de blessés..."

Dans la pénombre tremblotante, une inexprimable force pénétrait les cœurs palpitants d'émotion. Ce qui émanait de ce petit poste-radio emplissait la hutte d'une lumière vive et soudaine. Tous étaient dans ces ruelles insurgées. C'était comme si des milliers de batteries envoyaient par saccades un courant nouveau éliminant toute lassitude, tout scepticisme. Personne n'osait parler, de peur de couvrir la voix du speaker qui, inlassablement, mettait le monde au courant des événements. Et puis, que dire qui puisse être à la mesure de ce surprenant mouvement de masse? Quelle phrase, quel mot ne saurait être misérable devant la grandeur de la réalité? Au fond des yeux plissés, seul le regard brillant de ces visages noirs de barbe, aux mâchoires serrées, pouvait exprimer toute l'émotion

péniblement contenue. La lutte prenait une dimension nouvelle. Une phase importante et décisive commençait où les masses populaires entraient directement dans le combat. C'était, à n'en plus douter maintenant, la véritable dernière étape. La victoire ne saurait plus tarder. Une impression de chaleur et de force se dégageait. Personne n'osait encore ouvrir la bouche. Tous étaient là à se regarder, abasourdis et grandis sous le choc de l'extraordinaire nouvelle.

Amine sentait une bouffée de chaleur remonter le long de son thorax. Une force surhumaine le poussait en avant. Puis, comme mû par un puissant ressort, il se rua sur ses compagnons, les embrassant, les enlassant fortement, leur disant à grands cris des mots inintelligibles. Les seuls mots possibles en pareille circonstance. Aucune phrase intelligible ne lui semblait capable d'exprimer fidèlement tout ce qu'il ressentait réellement. C'était le signal d'un grand remue-ménage. Tous se congratulaient, s'embrassaient, se lançaient de grandes bourrades au milieu des cris. Tous parlaient à la fois avec de grands gestes désordonnés dans une ambiance électrique.

C'était comme des retrouvailles avec les masses populaires d'Alger et des grandes villes. Tous ces hommes sentaient miraculeusement remonter dans leurs veines une sève neuve et prête à affronter n'importe quoi. On servait un bon café fumant au goût de bois. Moha-Mouloud faisait même du thé pour fêter dignement cet événement. Amine pensait qu'il était nécessaire d'organiser un peu la discussion.

– Mes frères, je crois qu'il est utile de réfléchir un peu en commun sur ce qui se passe actuellement dans nos villes. Ce que la radio vient de nous apprendre est de la plus haute importance pour la lutte que nous menons. Ces événements donnent une dimension

nouvelle à notre combat libérateur du fait que les masses populaires, principale source d'énergie, viennent d'élever leur participation en se plaçant en avant de la scène militaire et politique. Ceci ne manquera sûrement pas d'avoir plusieurs conséquences d'une importance vitale pour tous. Cela va d'abord renforcer le capital moral, humain et même matériel de l'A.L.N., élever le niveau de la conscience nationale de la population, démontrer clairement à l'opinion internationale la volonté inébranlable de libération de tout le peuple. Cela va aussi ébranler fortement l'ennemi. Je crois que nous venons de remporter une victoire qui va accélérer le processus de libération dans notre pays. De plus, l'entrée en action des masses va avoir inévitablement des prolongements touchant des demains se plaçant au-delà de l'indépendance pure et simple. En tant que membres de l'A.L.N., issus, tous comme nous sommes ici, du peuple travailleur, il est de notre devoir non seulement de nous réjouir de cette éclatante victoire, mais aussi de réfléchir à la situation nouvelle ainsi créée et aux nouvelles données du problème que nous avons à résoudre.

– Vraiment, Amine, moi, eh bien, veux-tu que je te dise? Je ne m'attendais pas à cette explosion. Après la grève des huit jours, la répression, les massacres, les tortures des paras de Massu et de Bigeard, je ne pensais pas qu'Alger pouvait encore se soulever. Tu veux que je te dise? Eh bien, je n'en crois pas mes oreilles! C'est tellement inattendu et beau.

– Il n'y a rien d'inattendu. Sans le peuple nous ne sommes rien. Il faut bien se mettre cela dans la tête. Il y a des gars qui parlent, sans arrêt, mais le peuple c'est la mine inépuisable où nous renouvelons continuellement nos forces.

C'était Boualem "Chemalil" qui venait de parler d'un trait. Il avait rejoint l'A.L.N. en 55, au lendemain de son retour d'Indochine.

– Oui, mais c'est nous qui risquons la mort. C'est nous qui attaquons, qui sommes au premier rang, quoi!

– Tu ne risques rien du tout. Oui, bien sûr, tu peux mourir, mais crois-tu que les civils qui t'hébergent, montent la garde, te donnent à manger ne risquent rien, eux? L'armée française tue des dizaines de fois plus de civils que de djounoud. Tous ces douars rasés, toutes ces exécutions, prouvent que sans la population nous mourrions peu à peu d'inanition comme un poisson que tu sors de l'eau. C'est tout le peuple qui est au premier rang, et les manifestations qui viennent d'éclater sont là pour nous le montrer clairement.

– Toi tu es armé, tu tues ton ennemi, il te tue. Le civil lui ne risque pas seulement sa vie, il y a toute sa famille, ses enfants, sa femme, ses parents. Il risque de voir ses enfants tués, sa femme violée sous yeux, et cela est un sacrifice bien plus grand, bien plus cruel que le nôtre. Un civil qui risque tout cela, qui en est conscient et qui malgré cela demeure à son poste de combat est, je pense, mille fois plus courageux, mille fois plus méritant que moi qui ne risque que ma peau.

– Ce que tu dis est ce qu'il y a de plus vrai, d'autant plus qu'il y a beaucoup de frères qui mésestiment le rôle des masses populaires dans notre guerre de Libération. Et cela est grave! C'est grave pour aujourd'hui et c'est grave pour demain. Le mythe du djoundi au-dessus du peuple doit être combattu de toutes nos forces si nous voulons sauvegarder l'esprit dans lequel a été créée l'A.L.N. et le but qu'elle recherche.

– L'esprit du Premier Novembre.

– Si tu veux, esprit du 1er Novembre, mais si nous entendons par là non pas ce qui peut être cogité dans quelques groupuscules ou quelques réunions, mais si nous entendons par esprit de Novembre, l'aube pleine d'espérances pour tout un peuple, pour tous les travailleurs et tous les paysans. Ces espérances de no-

vembre violemment clamées en janvier 57 lors de la grève des huit jours et durant ces admirables journées de décembre. Ces espérances inscrites de même dans les plus anonymes, les plus ingrates des tâches quotidiennes.

– Ça, c'est le travail des commissaires politiques de nous expliquer tout cela, car nous, il y a des choses qu'on ressent mais qu'on arrive pas à comprendre.

– Les conditions difficiles dans lesquelles a commencé et se déroule la lutte n'ont pas permis certaines choses. Et puis il faut le dire, les commissaires politiques n'ont pas toujours la formation nécessaire pour mener à bien leur difficile mission. L'A.L.N. a des cadres qu'elle a sous la main. Beaucoup de cadres sont morts, et il faut les remplacer souvent par d'autres de moindre qualité. Les difficultés de la lutte et d'autres problèmes ont fait que la formation politique a beaucoup souffert. Et il y a eu aussi la routine qui a fait du tort. La routine est l'ennemi de tout mouvement révolutionnaire. On a tendance à se laisser aller et tout doucement, il y a des contre-vérités qui s'infiltrent, qui s'installent et auxquelles on s'habitue. Et ces contre-vérités, ces préjugés faussent tout le travail et détournent de l'objectif fixé initialement. Ces déformations sont dangereuses. C'est pour cela que ce vaste mouvement populaire ne peut être que salutaire pour nous. Il nous permettra de rectifier le tir et ne manquera pas de donner un coup de fouet à notre activité.

– Tu parlais tout à l'heure du mythe du djoundi au-dessus du peuple. C'est faux ce que tu as dit, je n'ai nulle part vu de mépris à l'égard du peuple.

– Je n'ai pas utilisé le terme "mépris". Je n'ai pas parlé de mépris à l'égard du peuple. J'ai tout simplement dit que certains, parmi nous, avaient la fâcheuse tendance à placer le djoundi à un niveau supérieur à celui de l'homme du peuple. Ce sont d'ailleurs les mêmes qui donnent beaucoup plus d'importance

aux grades qu'ils n'en ont réellement. Les grades placent les hommes à des niveaux de responsabilités différents. C'est un classement organisationnel et non un classement de valeur. Cela est vrai aussi pour le djoundi et l'homme du peuple. Chacun a son rôle à jouer. Que ferions-nous s'il n'y avait pas l'homme du peuple qui nous renseigne, nous ravitaille, nous héberge et travaille pour nous? Oui, car on oublie vite que même en faisant la guerre on doit manger. Et qui laboure? Qui sème? Qui produit? Ce n'est pas le djoundi. Pourrait-on combattre le ventre vide? Et l'argent, ce nerf de la guerre, qui nous le fournit? Ce sont les travailleurs, ils privent leurs enfants pour financer la lutte. Nous sommes les derniers maillons de la chaîne, et pensez que sans les autres maillons nous ne serions rien. Le djoundi n'est plus généreux, plus grand que dans la mesure où, issu du peuple, il sert ce même peuple humblement, avec désintéressement, en n'oubliant jamais qu'il appartient au peuple travailleur avant d'appartenir à l'A.L.N.

Dans la modeste hutte, les hommes, gravement, réfléchissaient à ce qu'ils venaient d'entendre. Des taches de lumières, hésitantes et instables, balayaient les parois grises. Une forte odeur de café flottait dans l'air enfumé. Chaque homme ressentait un intense sentiment de quiétude et de foi revigoré.

– C'est fini, maintenant que le peuple s'y est mis pour de bon, maintenant qu'il a surmonté la peur qui le paralysait.

– Aucune peur ne le paralysait. La manifestation populaire est l'aboutissement de tous les efforts, de tous les sacrifices consentis depuis le début. Ce sont les ruisseaux qui donnent les fleuves. Les mille et une actions quotidiennes, des plus petites aux plus importantes, ont donné cette marée humaine.

– Pour moi, eh bien, je vais vous dire, je me sens

comme si j'étais mieux protégé qu'avant, comme s'il y avait autour de ces montagnes un grand bouclier protecteur. C'est comme si je venais, à l'instant, d'être de nouveau enfanté par ce mouvement populaire.

Belkacem souriait, transporté en esprit au milieu du déferlement, balancé par la vague grondante, enregistrant les battements de la foule en colère.

Chaque fois que quelqu'un relevait la couverture qui barrait la porte, un morceau de lumière s'échappait, courait sur la neige et revenait bien vite à son point de départ. Les figuiers aux branches nues demeuraient figés dans la nuit glaciale. Le silence s'en allait au loin, se perdant dans l'infini. L'obscurité dansait sur le tapis blanc, à quelques mètres du sol sans y adhérer.

Amine et son compagnon revenaient vers le P.C. de Khenicha, le cœur débordant d'espoir. Ils ne parlaient pas, trop préoccupés qu'ils étaient par la grande nouvelle. Le retour se faisait machinalement et les jambes allaient automatiquement sur les sentiers familiers. Amine ne sentait pas la petite fièvre qui l'enveloppait délicatement. L'air glacé acceptait difficilement leur haleine chaude. Un mince filet blanc, compact, s'échappait de leurs bouches puis, surpris par la température, se cristallisait, regrettant de s'être échappé. Tout, soudainement, semblait plus proche, plus intime. La terre recouverte de blanc les portait plus allègrement et le ciel était à portée de la main. Le silence léger laissait remonter du fond de l'oued obscur l'irrésistible bourdonnement populaire. Amine s'attendait à voir la foule surgir de la vallée, le prendre et l'enfouir au plus profond de ses chaudes entrailles. Ils ne s'étaient aperçus ni des montées, ni des descentes, ni du froid. Ils s'étonnèrent de voir la cabane de branchages se dresser

devant eux. Une fumée s'en échappait par les milliers de fentes. Des faces réjouies et rayonnantes les accueillirent. Eux aussi étaient au courant. Il n'y avait rien à dire. Le feu allait à la conquête de l'espace dans un effort désordonné. Les regards voulaient tout dire. Ils exprimaient tant de choses que les langues étaient bien incapables de dire. La réalité avait pris de court tout langage dans un prodigieux dépassement.

***

La forêt secouait faiblement son burnous d'argent. Des milliards de gouttelettes pendaient, tremblotantes dans leur nudité, attirées par le sol détrempé. Le P.C. de Khenicha était toujours blotti dans son coin de quiétude. Amine faisait tous les jours sa promenade à travers la montagne transie. Il aurait aimé pouvoir atteindre Tidjaldjalt d'où il aurait pu apercevoir Alger et se laisser couler dans le rêve. L'enseignement ne le permettait pas. Des hauteurs de Meknès, il redécouvrait chaque matin, avec une joie toujours nouvelle, les crêtes endormies sous leur bonnet blanc. Moha-Mouloud avait ramené de Béni-Souka un mouton, et Ahmed Tahar l'avait enfoui dans la neige. Chaque soir ils en découpaient un morceau qu'ils rôtissaient directement sur le braise.

A Alger, les manifestations continuaient.

A Sakamody, on demeurait fébrilement à l'écoute, un peu agacé par cette immobilité qui commençait à trop durer.

Vers la mi-décembre, la neige cessa de tomber. Des centaines de petits torrents s'échappaient de toutes

parts, bruyants et indisciplinés, pressés de se jeter dans l'oued avec un long et interminable cri de joie, comme un enfant se jette dans le giron de sa mère. Les sentiers étaient détrempés et boueux. La forêt n'avait pas fini de se débarrasser de sa parure. Amine entreprit d'aller rendre visite à tous les postes du secteur. Il avait hâte de reprendre contact avec tous les djounoud. Il y avait beaucoup de chance qu'il n'y ait pas d'opérations durant les jours suivants, les pistes demeuraient impraticables, coupées par les torrents sortis de leurs lits. Après l'engourdissement qui avait duré une dizaine de jours, la nature ressurgissait dans un doux tintamarre.

En trois jours, il avait rendu visite aux postes de Fantas, Boudghaghen, Baâta, et, partout, il avait rencontré des djounoud avides de savoir et attentifs aux directives nouvelles. Toute lassitude, toute léthargie avaient disparu. On pouvait facilement mesurer le changement profond qui s'était opéré au sein des maquis. Avant décembre, l'indépendance était perçue comme certaine au bout de la lutte, mais au long des années, personne n'osait croire qu'il la vivrait. C'était pour ceux qui viendront après. Pour chaque djoundi la mort était certaine. Si l'un d'eux osait rêver vivre cette indépendance, il était suspecté de faiblesse. Certains responsables pensaient honnêtement que seule la perspective de la mort certaine pouvait donner au djoundi la force et le courage nécessaire pour la lutte. Ce raisonnement, tout fait de fatalisme, ne prenait pas du tout en compte l'après-indépendance. Et voilà qu'en cette fin de décembre, la perspective de la libération à la portée de chacun redonnait un moral extraordinaire à l'A.L.N.

Le 21 décembre au matin, un bourdonnement continu et lointain annonçait que la guerre allait reprendre ses droits. La trêve imposée par la nature

avait pris fin. Le mouvement était de nouveau possible. Toute la journée des camions militaires lourdement chargés de troupes quittaient les camps de Tourtsatine, Khmiess, Khamsine, El-Merdja. Ce n'était pas un ratissage. Les troupes devaient être acheminées vers la ville pour renforcer le potentiel répressif.

Une lettre de M'hamed ben Djaïda (51), le commissaire politique régional, avait rappelé d'urgence Amine au P.C. M'hamed ben Djaïda était originaire des environs de Palestro. C'était un homme plein d'optimisme, il riait de tout. Farouchement patriote, profondément croyant, il se méfiait des jeunes lettrés des villes avec lesquels ses relations étaient froides et distantes. Il était réticent aux idées audacieuses qui s'en allaient au-delà de l'Algérie et de l'indépendance, comme s'il avait peur de s'égarer d'un chemin tracé de longue date. Ce jour-là, Yahia était avec lui, le visage poupin, perdu sous une abondante chevelure blonde. Son sourire tirait sur l'éraflure qu'il avait sur le nez provoquée par un éclat d'obus de mortier. C'était un ancien ouvrier de Thénia. Il avait gagné le maquis très jeune. C'était un compagnon agréable et attachant. Il avait été promu lieutenant politique de la zone et il venait mettre au courant la Région des dispositions adoptées par le Conseil zonal qui s'était réuni après les lourdes pertes subies au cours de la terrible opération de la fin d'octobre. Si Abd-el-Hamid avait été nommé capitaine en remplacement de Ali Khalfouni, fait prisonnier par l'ennemi, le 22 octobre dernier, mais le Conseil zonal s'était séparé avant l'annonce des événements d'Alger. Yahia avait été bloqué à Khoualed par la neige.

Amine arriva au P.C. au début du crépuscule. La détestable soupe aux haricots de Moha-Mouloud chantait dans la grande casserole bosselée. De la cor-

beille accrochée à la poutre maîtresse, émanait une bonne odeur de pain chaud. Amine embrassa Yahia avec un réel plaisir.

– Il y a si longtemps que l'on ne t'a pas vu. On pensait que tu nous avais oubliés.

– Je suis revenu vous embêter un peu. Et toi tu es toujours allergique aux avions?

– Tu parles s'il est allergique aux avions. En pleine nuit, il faut qu'il se foute sous un buisson pour dormir. Au moindre ronflement, tu le vois prêt à dévaler la pente.

– Si tu avais eu, toi, je ne sais combien d'hélicoptères collés au derrière, tu parlerais moins. Que nous rapportes-tu, Si Yahia à propos des manifestations d'Alger? Y a-t-il des directives?

– J'avais quitté le P.C. zonal lorsque les manifestations ont commencé, et la neige m'a immobilisé à Khoualed. De ce fait, je n'ai donc pas pu prendre contact avec les autres responsables. D'ailleurs, eux aussi ont dû être bloqués quelque part. De toute manière, nous pouvons dire dès maintenant que ce mouvement aura des conséquences d'une importance capitale pour notre lutte. Le mouvement populaire sous sa nouvelle forme est un élément porteur d'une dynamique qui va accélérer le processus. Le maximum de nos potentialités seront jetées dans le combat.

***

Yahia devait quitter le P.C. de la région le soir-même, après s'être "brouillé" avec Ben-Djaïda, parce qu'il lui avait renversé une tasse de café sur sa tenue qu'il venait de laver deux jours auparavant. Ils se quittaient encore une fois. Peut-être ne se reverraient-ils jamais? Mais cela paraissait secondaire, c'était la loi

de la guerre. Ils étaient tous heureux d'avoir vécu jusqu'à ce jour. Les yeux bleus de Yahia se firent tout tristes à l'instant de la séparation.

Le 26 décembre, il écrivait une lettre à Amine:

"... Je suis en Mitidja et je vis la Révolution de l'heure des émeutes. Je ne savais pas que notre peuple était capable de telles prouesses. Il ne force pas l'admiration du monde seulement, mais la nôtre aussi, celle de l'A.L.N. qui le connaît si bien. Nous savions que notre peuple était capable de lutter héroïquement, les armes à la main, comme nous le faisons, mais de là à s'exposer aux balles avec pour seul bouclier le drapeau national, nous ne le pensions pas. Le peuple algérien n'a pas fini d'étonner. Nous mourrons certainement, mais que ceux qui restent n'oublient pas décembre 60".

Cinq jours plus tard, le 31 décembre, Yahia tombait à Oued-Smar en compagnie du commissaire politique du secteur 3, Si Belkacem.

CHAPITRE XIX

ESPOIRS DE PAIX ET GUERRE ENTREMÊLÉS

Kef Oudjir tombait brusquement sur l'oued Isser. La forêt de pins avait souffert des ratissages et du napalm. Mais le printemps s'obstinait à revenir, et, sous le tapis calciné, l'herbe s'entêtait à ressurgir. C'était un endroit curieux pour installer un poste de liaison. Il était enterré sous le roc et servait de poste de tri pour le P.C. zonal niché en face, dans la forêt de Draâ-el-Oust. Un dimanche de Pentecôte ensoleillé. Les troupes françaises opéraient du côté de Béni-Djoghlal. Les avions engagés dans l'opération revenaient jusqu'au-dessus du P.C. zonal pour prendre leur élan et piquer sur le secteur ratissé. Et pourtant, 24 heures plus tôt, la radio avait annoncé à grand fracas que le gouvernement français décrétait une "trêve unilatérale" à partir du samedi 20 mai à 18 heures. Ce n'était là qu'une opération de propagande à l'occasion du démarrage laborieux de la "conférence d'Evian" ce jour à 10 h 55. Pour l'A.L.N., il n'était pas question de trêve. Il fallait au contraire redoubler de vigilance. Toute suspension de la lutte pouvait porter atteinte au moral, et tout relâchement devenait extrêmement dangereux. Heureusement, en ne respectant pas leur "trêve unilatérale", les Français aidaient les maquisards à éviter ces dangers.

Les cinq premiers mois de 1961 avaient été particulièrement difficiles pour la zone. Les opérations et ratissages s'étaient succédé à une allure redoublée à mesure que les nouvelles sur d'éventuelles négociations se répandaient. La première date retenue pour le début de la conférence d'Evian était le 7 avril. Le rendez-vous n'eut pas lieu. Le lendemain, un samedi, toute la région

était ratissée, il y eut beaucoup de martyrs. Il fallait maintenir à tout prix le moral de l'A.L.N. et expliquer les péripéties de la négociation. Il fallait surtout démontrer qu'elles pouvaient échouer et qu'un aboutissement heureux était loin d'être fatal. Toutes ces "valses" pouvaient, en effet, jouer un mauvais tour à l'A.L.N. dont les hommes n'étaient pas habitués aux petits jeux des négociations. Ce régime de douche écossaise ne pouvait qu'être négatif; un coup de "la paix est pour demain", un coup de ratissage, un coup de "trêve", tout cela était dangereux. Il fallait trouver une ligne moyenne de manière à suivre la négociation sans que cela ait des répercussions trop graves sur l'organisation de l'A.L.N., déjà fortement ébranlée par l'offensive colonialiste qui augmentait à mesure que Paris parlait de paix.

***

Mardi 11 avril. Aucun fait saillant dans la conférence de presse de de Gaulle.

Mercredi 12 avril. 1er vol de l'homme dans l'espace, avec l'exploit de Youri Gagarine; malgré la guerre, l'homme continue son assaut du savoir.

Dans le même temps, de Gaulle clame **"un Etat algérien souverain au-dedans comme au-dehors"**. Juste après la fin de son intervention, 14 civils ont été abattus près de la Ferme par le "commando noir" de El-Kerroucha.

Dimanche 16 avril. Cuba en flammes, victime de la barbarie de l'impérialisme Yankée.

Mardi 18 avril. 10 h 00, attaque de l'aviation contre Chemalil durant une heure.

Jeudi 20 avril. Ratissage sur tout le secteur. De nombreux martyrs.

Samedi 22 avril. (Ste Opportune). Coup d'Etat militaire à Alger. L'armée déclare prendre le pouvoir sous la direction des généraux Challe, Jouhaud, Salan et Zeller, et du colonel Goddard. Ce sont les pires ennemis du peuple algérien.

Dimanche 23 avril. Calme complet dans la zone. Les troupes ont dû être consignées. De nombreux convois descendent sur Alger. Pour l'A.L.N. "**le combat ne change pas,** notre ennemi est le colonialisme et le fascisme".

Les événements d'Alger sont intensément vécus au P.C. zonal. Si le coup allait réussir, ce serait un véritable massacre. Il fallait se préparer à un durcissement de la lutte. Lundi et mardi furent de très belles journées. Le calme continuait. Une véritable trêve cette fois-ci. Toute la zone retenait son souffle. Les événements allaient changer de rythme. Amine restait accroché à la radio. La musique militaire de "Radio Française V"(*) mettait les nerfs à vif.

Mercredi 26 avril. 0 h 30: Alger est tombé. Challe est emprisonné. Les autres fascistes sont en fuite.

Soulagement dans le pays. Soulagement dans l'A.L.N. aussi. Le colonialisme était déjà assez cruel ainsi, s'il fallait encore que les fascistes aient tout le pouvoir à Alger et à Paris.

Pour fêter cette victoire sur les "factieux", une opération héliportée était décidée le vendredi 28 à

(*) Radio-Alger à l'époque.

18 h 30 contre le P.C. de la Région 3. Elle allait se prolonger le lendemain avec 2 000 soldats, 10 hélicoptères "Sikorsky", 2 "Jaguar" et 15 blindés. Tout cela contre 8 combattants de l'A.L.N. qui s'en tireront à bon compte.

Hafed ironisait le soir au poste:

«Vous savez ce que cela veut dire; tout simplement ceci: "Rebelles ne croyez pas que c'est arrivé, nous voulons simplement vous zigouiller proprement, sans l'aide des ultras fascistes".

«En tout cas ce petit coup de semonce rend service.

«Cela va ôter toute illusion à ceux qui auraient pu en avoir.»

***

Novembre revenait encore une fois. Tous les gars du P.C. de la zone avaient passé la journée du premier novembre de cette année 61 à Ouled-Koulla, dans la maison de Mahfoud. Mahfoud avait bien une trentaine d'années, et il n'avait jamais vu Alger. La seule ville qu'il connaissait était Tablat. Son cousin, Messaoud, qui habitait tout près de l'oued avait travaillé à Alger. La première fois que Amine le vit, son visage le frappa. Il ne lui était pas inconnu. Messaoud lui apprit par la suite qu'il avait travaillé chez Julia. C'était donc ça, ce visage ne lui était pas inconnu. Julia, c'était une famille européenne de grossistes en bois à El-Harrach. Les Julia avaient une concession forestière dans les environs de Sakamody avant la guerre. Ils employaient quelques ouvriers qu'ils exploitaient férocement. Amine se rappelait de ces hommes en guenilles, mangeant tristement leur pain, assis sur un gros tronc devant l'atelier. Qu'il était loin de ces hommes à l'époque. Lui, allait au lycée et passait devant eux, sans soupçonner un instant qu'un jour il les rencontrerait et aurait à cheminer

avec eux toute sa vie. Sans la guerre de Libération cela aurait été impensable. Amar Zigali avait, lui aussi travaillé pour ces gens, il était devenu par la suite responsable du secteur de l'A.L.N. Il avait appris beaucoup de choses à Amine. Des choses de la vie et des choses pour échapper à la mort. Les Julia étaient, eux, devenus des tueurs de l'O.A.S.

Ce nouveau premier novembre, chacun suivait, minute par minute, l'évolution de la situation dans les villes où se déroulaient d'importantes manifestations. Le bilan de la journée allait être tragique. La presse aux ordres annonçait 77 tués et 150 blessés.

La veille, il y avait eu du remue-ménage dans la maison de Mahfoud. Le poste de liaison y était installé depuis l'été. Ouled-Koulla est tout en pente et tombe presque à la verticale sur Ouled-El-Klab. Sur les berges de l'oued, les paysans avaient confectionné de minuscules potagers qui donnaient quelques légumes. Il était environ 20 heures, lorsque le fond de l'oued s'illumina brusquement. Ce devait être des fusées éclairantes. Rapidement, le groupe sortit et gagna les crêtes. S'il y avait des soldats au fond de l'oued, les crêtes devaient en être infestées de même. Les Français essayaient toujours de prendre en sandwich les flancs de la montagne. Après une cavalcade d'un quart d'heure, le groupe était presque arrivé au sommet, tout près du camp de Béchaïtya. Il n'y avait pas l'ombre d'un soldat. En bas, le lit de l'oued était encore violemment éclairé. Il n'était pas possible que l'ennemi ne vienne que d'en bas. Chacun prit position dans un trou et l'attente commença. Une demi-heure passa, et rien ne s'était encore produit.

«Sebti et M'hamed, ce n'est pas normal, descendez prudemment chez Mahfoud et essayez de voir ce qui se passe.»

Une autre demi-heure passa avant le retour des deux hommes.

– Il n'y a rien, redescendez!

– Comment rien, et cette lumière!

– C'est le fils de cheikh Sebti, il a creusé un piège à sanglier autour de son jardin. Un sanglier est tombé dans le piège ce soir, et ils ont allumé un feu de bois pour le tuer.

– Mais ils sont fous! Ils risquent d'attirer l'attention du camp ennemi.

– Eh oui, que veux-tu, c'est pourtant ça.

– Ce que je veux! Il faudra aller les voir et les sanctionner sévèrement. Ils nous prennent pour des imbéciles, et les consignes, alors?

– Es-tu sûr qu'il a fait cela uniquement pour les sangliers? N'est-ce pas un prétexte pour faire un signal quelconque? Est-ce qu'il a pu nous voir cet après-midi?

– Bien sûr qu'il nous a vus, tous les gars de la dechra nous ont vus. Mais je ne crois pas qu'il soit capable de ça.

– N'accusons pas les gens à tort et à travers; il a fait une faute, il faut le sanctionner sans dramatiser. Ce n'est pas parce qu'on a eu un peu la frousse et que nous avons couru un ou deux kilomètres que nous devons en faire toute une histoire.

Le groupe revint à la maison. Oui mais, il n'y avait plus de pain, plus de soupe. Tout avait été jeté. Dans la pièce où étaient les djounoud, on avait mis les chèvres, pour éliminer toutes les traces et toute odeur. Il fallait, ce soir, se contenter d'un bout de galette.

***

Octobre avait été un mois difficile. L'ennemi avait fini par repérer avec plus de précision le P.C. de la Zone, et il s'acharnait sur le coin pour le découvrir. Du 7 au 10 du mois, il y eut quatre journées de ratissages monstres sur presque tout le territoire du secteur 1 de la Région 3. Plus de 6000 soldats avaient été engagés. Dès le premier jour, tombait Djelloul (52) en compagnie de Cheikh Larbi. Au cours de différents accrochages, 27 soldats furent tués. Le chef harki, Bouhamoum (53), se vengeait sur les civils enfermés à El-Kerroucha.

Djelloul n'avait qu'un seul œil, mais il l'utilisait pleinement. Rien n'échappait à sa vigilance. Il sillonnait les champs de son enfance en toute quiétude. Entre Bouskène, Bouakria, la Ferme, il connaissait le moindre recoin. Avec Abdesselam et "Moustache", il faisait partie du groupe de djounoud affectés à l'escorte du capitaine Abd-el-Hamid, chef de la zone. Djelloul allait à l'avant.

«Vous pouvez chanter, je les ai au bout de mon œil.»

Le capitaine Abd-el-Hamid portait péniblement son MAS 56. Il était frêle et constamment malade. Tout le monde l'appelait "cheikh" à cause de ses cheveux blancs. Des cheveux blancs avant l'âge puisqu'il était né en 1925. Abd-el-Hamid avait truffé toute la région d'abris. Il n'y avait pas son pareil pour imaginer les abris les plus extraordinaires avec des entrées impossibles à repérer. Parfois, il fallait avoir de véritables dons d'acrobate pour y pénétrer.

Amine aimait accompagner Abdelhamid du côté de Bouskène. La frontière avec la Zone 5 était constituée par la route nationale. Djelloul ouvrait le chemin, son unique œil grand ouvert. Il reniflait "Abdelwahab", disait-il. "Abdelwahab", était le nom qu'il

avait donné aux blindés à cause de leurs longs et interminables mugissements. Les blindés, en ce pays plat, pouvaient être tapis dans l'ombre.

Après Ouled-Moussa, la pente descendait lentement vers la Ferme. Ils s'arrêtaient souvent chez M'Barek. Une nuit, ils faillirent tomber dans le puits que M'Barek (54) était en train de creuser. Celui-ci venait d'avoir un petit garçon, un magnifique blondinet, il l'appela Abdelhamid, en hommage au capitaine. Après la maison de M'Barek, ils passaient à environ cinq cents mètres de la Ferme, puis ils bifurquaient vers la droite. Au loin, les lumières de Bir-Rabalou, plus proches à gauche, deux ou trois lampes du poste des gardes mobiles. Ils traversaient la piste qui reliait la Ferme à El-Kerroucha au niveau de la ferme "Bouhmar". De toute la ferme ne restaient que quelques pans de murs calcinés. Elle avait été incendiée par l'A.L.N. Elle appartenait à un colon qui avait déserté les lieux.

El-Kerroucha était à droite, au bout de la piste, derrière une haute haie de cyprès. C'était un camp de regroupement. Les harkis qui le tenaient, et leur chef Bouhamoum, étaient renommés dans le coin. Puis il fallait longer les berges d'un des bras de l'oued Maleh jusqu'à ce que Bel'aga'ig se dresse devant. Tous ces repères, Amine les avait enregistrés, et il pouvait aller seul au gré des champs de céréales.

Ils se sentaient en totale sécurité malgré la présence de la densité des camps français. Abdelhamid donnait l'accolade à Amine et lui racontait des films tout en cheminant. Il avait tellement vu de films policiers. Abdelhamid était plombier. Avant d'être au Conseil zonal, il était artificier. De cette période, il avait gardé le goût du bricolage. Il aurait volontiers passé son

temps à fabriquer des engins et à élaborer des schémas d'abris. Il avait imaginé un abri dans une voiture citerne ou dans un fourgon afin de pouvoir se déplacer rapidement. L'abri qu'il avait confectionné dans le gourbi de Cheikh Salem portait le numéro 10. Le long des chemins du secteur 1, ils rencontraient de temps à autre le vieux Meftah, responsable du sous-secteur. Il était né dans le coin, il y avait grandi, il s'y était insurgé et c'était là qu'il allait mourir.

Pour pénétrer dans la demeure de Cheikh Salem (55), le mot de passe était "Karima". C'était le nom de sa dernière-née. Il avait une autre fille, Messaouda (56), qui devait avoir une dizaine d'années. Elle passait ses journées à garder une maigre vache en surveillant les mouvements de troupes françaises.

***

«Il faut de véritables cordes pour gravir ces montagnes. Tu ne pouvais pas me le dire? Je suis crevé.»

Rachid (57) n'avait pas changé. Les retrouvailles avec Amine étaient émouvantes ce soir-là, à Khoualed. Il y avait aussi Noureddine (58), Mohamed et Tayeb. Jusqu'à la grève de 56, Rachid était au lycée technique de Ruisseau, Noureddine était préparateur en pharmacie, et Mohamed et Tayeb de tous jeunes lycéens.

– Et les amours, comment ça va?

– Les amours? Et t'es sauvé et tu nous laisses dans cette merde!

– Et Mourad?

Amine se taisait. Il faisait mine de ne pas entendre. Mais Rachid insistait.

– Et Mourad, tu l'as vu?

Amine se taisait toujours. Il ne pouvait lui dire que Mourad était mort. Mourad était son frère. Mais Rachid comprit la signification de ce refus de réponse.

– Il est mort?

– Mourad était infirmier de la katiba, il est mort à Ballout. Beaucoup d'autres sont morts, Rachid, oui, beaucoup trop même. Mon frère, Mustapha Aït-L'hadi, Hamid Fahas et des centaines de milliers d'autres.

C'était à chaque fois terrible d'annoncer la mort. Mais il était odieux de laisser courir des fausses espérances. Il valait mieux dire la vérité, aussi terrible soit-elle. Amine essaya de noyer la nouvelle au milieu de la discussion. Il posait des tas de questions sur tout le monde.

La rencontre fut aussi brève que chaleureuse. Elle ne devait plus se renouveler. Le 3 novembre, un vendredi, fut une bien triste journée. Mohamed ben Allel, un responsable de dechra, se rendait à l'ennemi. Il avait rejoint l'A.L.N. en septembre dernier à sa sortie de prison. Il donnait à l'ennemi les coordonnées de l'infirmerie du secteur à Beni-Boubekeur. Et là, tombèrent en compagnie de l'infirmier Abdelkader, Aïssa Haoua, l'agent de liaison éternellement souriant, Larbi, djoundi attaché au P.C. de la Zone, Boursas Mohamed, une nouvelle recrue de Kouba, et les deux amis d'enfance de Amine, Rachid et Noureddine.

C'était une nouvelle terrifiante. Amine ne pouvait mesurer son immense douleur. Il pensait au vieux Kaddour, le père de Rachid qui ne savait pas que ses deux enfants n'étaient plus, à Dahmane le père de Noureddine. Eux qui espéraient toujours de les revoir. Et lui qui les enterrait là dans une même tombe.

En revenant vers Ouled Koulla, il trouvait que la pente était plus raide que d'habitude.

A mesure que sa fin se faisait sentir, la guerre s'amusait à être plus cruelle et plus dure.

Quelques jours plus tard, le 11 novembre, Boudjemaâ Bekkari, lieutenant politique de la Zone, tombait à son tour en compagnie de Boualem Maghraoui, tout près d'Alger, au lotissement Michel.

***

CHAPITRE XX

DERNIERE LIGNE DROITE

C'était encore une nouvelle année qui commençait. Serait-elle la dernière de la guerre? L'ennemi maintenait sa pression. Il fallait tenir à tout prix et sauvegarder les archives et les documents de la Zone. La paperasse fut répartie en plusieurs abris, de même que le matériel. C'était Lounès qui s'occupait de cela. Il mettait l'argent dans des ampoules en verre qu'il enterrait. C'était tout simplement cela les coffres-forts de l'A.L.N. Ils n'étaient pas moins efficaces que les autres; mais cette façon de faire jouait de mauvais tours de temps à autre. Lounès avait bourré une ampoule de cinq millions de francs et l'avait enfouie par une nuit sans lune de septembre au creux d'un buisson. Trois mois après, il n'arrivait plus à retrouver les repères. La parcelle de terre avait été labourée et le buisson avait disparu. Il avait fallu réquisitionner pas mal de monde et remuer des dizaines de kilos de terre pour la retrouver au bout de plusieurs heures. Lounès avait eu chaud entre-temps.

A mesure que la paix semblait se rapprocher, en se faisant désirer, la mort rôdait de plus en plus, utilisant au maximum le peu de temps qu'il lui restait comme règne. Ou bien n'était-ce qu'une impression? Peut-être que les hommes sentant la paix à leur portée aspiraient-ils plus fortement à vivre, et de ce fait la mort leur semblait plus présente. Sebti voulait tellement vivre. Il rêvait tout le temps de ce qu'il ferait après la Libération. C'était un djoundi attaché au P.C. de la Zone. Il avait beau triturer les boutons du poste, il ne trouvait pas de réponses à ses questions. Il était capable d'écouter pendant des heures la radio:

– Alors, Sebti, qu'est-ce qu'on raconte?
– Figure-toi que je n'ai rien compris.
– Alors, pourquoi écoutes-tu?
– Ça me remonte le moral, où en est-on?
– Avec quoi?
– ... Votre paix... là...
– Notre paix!
– Enfin toutes ces discussions! Et ce poste qui n'arrête pas de parler.
– Comment t'expliquer?
– Tu me donnes cela en gros. C'est pour demain, ou bien ils discutent encore?
– Ce n'est sûrement pas pour demain.
– Bon, alors tu te gardes les détails, je vais piquer un petit roupillon, cela me rapprochera de la fin.
– Quelle fin?

Sebti se redressa, l'air mauvais:
– Comment, quelle fin, moi je veux voir ce que sera l'indépendance!

Sebti aurait bouffé de la viande tout le temps. Il se pressait de manger pour le temps passé et pour l'avenir incertain. Son bonheur était de ramener un mouton et de préparer le feu pour les grillades. L'ALN achetait des moutons qu'elle répartissait entre les habitants qui se chargeaient de leur entretien. Ainsi mêlés aux troupeaux des paysans, ceux de l'A.L.N. passaient inaperçus.

«Alors, Amine, qu'est-ce qu'on mange, ce soir?»

Cette question signifiait tout simplement: "alors je vais en ramener un".
– Il faut quand même fêter la venue de Si Abdelhamid, cela fait longtemps qu'on ne l'a pas vu ici.
– Pourquoi faut-il un festin pour accueillir Abdelhamid? Tu le prends pour un caïd pour lui pré-

parer un méchoui? Et même Abdelhamid n'a pas de dents. Il ne pourra même pas manger.

– Je lui ai ramené un panier de poivrons et des boîtes de harissa, c'est ça sa fête.

– Alors, le mouton, ce n'était pas pour lui!

– Oh, avec toi c'est impossible, tu es toujours là à nous coincer. C'est toujours la même rengaine. L'argent de l'A.L.N., le mouton du peuple, et nous qu'est-ce que nous sommes? Je vais te le dire ce que nous sommes, nous sommes un peu le peuple et un peu l'A.L.N. On mange un bout et puis la mort va tout régler. Hein, j'y vais, et si je meurs demain tu regretteras toute ta vie de ne pas m'avoir laïssé manger mon dernier morceau de viande, ce soir, hein?

– Combien de moutons nous reste-t-il?

– Il en restera toujours assez après notre mort, va!

Généralement il n'attendait pas la réponse. Il poussait un rire rauque et bruyant, puis s'évanouissait dans la nuit. Un quart d'heure après, il revenait portant la carcasse sanguinolente sur le dos.

Le jour où Nasser (59) arriva à Zouaïguïa on lui avait refilé une brebis. Il avait eu une de ces colères. Seule la bonne humeur de Nasser l'avait vite fait oublier. Nasser était arrivé les pieds tordus dans ses souliers italiens. Il arrivait tout droit d'Alger, via Bouskène. Il était préparateur en pharmacie, place de Chartres, à Alger. Il plaçait délicatement sa cigarette dans sa pipe avant de montrer les photos de ses enfants. Il y avait chez ce bon père de famille une immense tendresse et une bonté infinie. Nasser devint rapidement infirmier de la Région. Avec son éternel sourire et ses yeux profondément humains, il adoucissait les maux avant même d'intervenir.

«A-t-on le droit de faire de ces enfants des orphelins?»

C'était là la phrase qu'il répétait à tout bout de champ, en montrant ses photos. Bien sûr, personne n'avait ce droit.

****

9 janvier 1962. Abdelhamid, Lounès et Sebti assistaient impuissants à la mort de "Moustache" et d'Abdelwahab (60). Une belle fin de journée. L'heure où les amoureux s'en vont en balade. Où l'on sort promener les enfants devant la maison. L'heure où l'on revient au logis après une journée de travail, un kilo d'oranges dans le panier. Le moment où les vieux vont à la mosquée accomplir la "salat" du "Asr". L'instant où l'on pense déjà à demain et à ses problèmes. A Zouaïguïa, ce mardi, deux hommes encore allaient terminer leur vie.

"Moustache", Abdelwahab, cheikh Aïssa (61) et Nadir (62) s'étaient repliés dans un abri au sommet d'une crête coiffée de chênes-lièges rabougris. Juste en face de l'endroit où étaient le capitaine et ses compagnons, à quatre cents mètres environ.

"Moustache" faisait partie du groupe d'escorte du capitaine. Abdelwahab était l'armurier de la Zone. Un incorrigible bricoleur. Il s'amusait à transformer les armes. Il démontait tout et était curieux de tout. Il s'énervait de tout aussi. Pour le calmer, il suffisait de lui parler d'armement et de l'inviter à réparer quelque chose. L'été dernier, il avait démonté les jumelles du commandant; il trouvait que les verres n'étaient pas clairs. Il les avait laissé tremper toute la nuit dans du pétrole. Le lendemain, les verres étaient inutilisables.

La veille, Abdelhamid avait ramené des crevettes de "Es-Sahra el Kûbra". C'ést comme cela qu'il appelait le secteur d'El-Maleh, à cause de l'absence de couverture végétale. C'était Dahmane, le contact d'Alger, qui les avait ramenées. Il ramenait ainsi les confiseries à chacun de ses voyages. L'ALN lui avait acheté une camionnette bâchée. Il y avait aménagé des caches pour le transport du matériel. Pour venir à Bouskène, il empruntait tout un détour pour éviter le barrage fixe de "Mouïh-el-bared". C'était dans cette camionnette que la mère de Amine était venue lui rendre visite, tout près de Bouskène, un jour d'août 61. Des crevettes, c'était un rêve. Abdelhamid avait invité Abdelwahab.

– Alors, viens manger un peu.

– Quoi, manger ces vers? Je t'en remercie!

Aucun des djounoud du P.C. de la Zone n'avait voulu en manger. Abdehamid et Amine s'étaient régalés.

Cheikh Aïssa, lui, faisait la liaison entre le poste de liaison et le P.C. de la Zone. C'était un de ces hommes sans âge, sec, maigre et nerveux. A le voir, on était enclin à penser qu'il mourrait le lendemain. Mais il était de ceux qui, maladifs, n'en finissaient pas de vivre.

Le combat avait été violent et bref.

Sebti sentait les larmes couler le long de ses joues ridées. Il faisait et défaisait sa guechta. Les yeux de Lounès étaient devenus tout petits et s'étaient enfoncés dans ses orbites profondes. Abdelhamid avalait "chemma" après "chemma".

– Alors, on les attaque!

– Mais non, Sebti, cela ne sert plus à rien.

– Comment, on va assister comme cela à la mort de nos frères?

– Nous n'y pouvons rien. Ce que nous gagnerons nous aussi c'est la mort, et cela n'est pas grave, et le documents que nous transportons s'ils venaient à tomber entre leurs mains, as-tu pensé au mal que cela ferait?

Sebti bougonnait, le cœur rempli de rage.

– Tu n'es pas convaincu?

Sebti ne répondait pas. Il n'arrivait pas à comprendre.

Quatre jours plus tard, il mourait à son tour. Les harkis lui arrachèrent les oreilles. Son petit garçon au pied bot devenait orphelin.

***

CHAPITRE XXI

LA FIN D'UN GRAND HOMME MODESTE

P.C. zonal de Draâ-el-Oust, 22 février 1961, 17e jour du Ramadhan. 17 heures. Six hommes sortaient du trou: le capitaine Abdelhamid (63), les lieutenants Amar El-Qadi, Boualem, Amine, Cheikh Amar et Djelloul. Le petit groupe dévala la pente vers l'oued Isser. Il se scinda en trois, Amar El-Qadi et Boualem partirent en avant. Amine resta avec le capitaine. Abdelhamid était fatigué, il marchait lentement. Il n'y avait que l'oued à traverser pour remonter vers Qebaldjia, une petite demi-heure de marche. Abdelhamid avait horreur de traverser l'oued avec ses pataugas et de se mouiller les pieds. Le capitaine avait déjà traversé et remettait ses chaussures. Un long miaulement déchira le ciel. Deux "T 6" apparurent, rasant la crête de Béchaïtïa et disparurent vers S'hari. Amine était resté près du capitaine, rejoint par Cheikh Amar, portant un grand panier, et par Djelloul. Les "T 6" revinrent et longèrent l'oued, cette fois-ci. Les hommes se planquèrent dans les buissons. Puis tout redevint silencieux. Un peu trop. Les hommes commençaient à gravir la pente rocailleuse. Les avions revinrent. Il y en avait quatre maintenant. Ils mitraillaient le lit de l'oued. Les roquettes tombaient loin du groupe. Visiblement, les avions tiraient à l'aveuglette. Que se passait-il? Après les premières fusillades, Amine s'était retrouvé en compagnie de Cheikh Amar dans un maigre buisson. Il fallait changer d'endroit. Cheikh Amar s'élança vers une dépression toute proche au moment où les avions revenaient à la charge, au mauvais moment. Une rafale laboura la rocaille, projetant violemment des milliers de débris qui allèrent fouetter le derrière de Cheikh Amar.

«Ien'al oueldihoum, qassouni...»

Cheikh Amar palpait ses fesses en injuriant et en continuant sa course. Il se croyait touché. Amine avait presque envie de rire. Il se précipita à son tour vers le ravin et se planqua à quelque dix mètres au-dessus de l'oued. Cheikh Amar avait disparu. Amine jugea plus sage d'attendre là pour aviser et comprendre ce que voulait l'ennemi. Il pensait que ce n'était qu'une attaque aérienne. Si ce n'était que cela, ce n'était pas trop grave. Les roquettes pleuvaient par dizaines. Une épaisse fumée commençait à remonter de la vallée. La nuit était proche après tout, et les avions allaient être obligés de partir. Petit à petit, des voix s'élevaient. Amine comprit tout de suite. Ils étaient encerclés. Ils avaient dû être repérés par les commandos ennemis tapis sur les crêtes, et les avions n'avaient servi qu'à les immobiliser pour donner le temps aux troupes de procéder à l'encerclement. Ils étaient faits comme des rats.

Amine comprit que c'était fini. Où devaient être les autres?

Une fusillade nourrie dura deux ou trois minutes. Abdelhamid était monté sur un arbre pour se camoufler des avions. Il fut repéré par la troupe. Il se battait avec courage à un contre cent ou plus. Il tomba au pied de l'olivier rabougri. Il devait être 17 h 15. Amine se préparait à mourir aussi. Il essayait d'effacer tout souvenir et de chasser tout sentiment. Les soldats s'apprêtaient à ratisser le coin où il se terrait.

Un officier hurlait des ordres.

«Ils sont dans ce trou... formation de combat... l'autre pièce dans l'autre sens; le bouchon dans l'oued...»

Puis une pluie de grenades à fusils. Les soldats remontaient en débandade, abandonnant le terrain. Que s'était-il passé? Amine le saura le soir. Amar El

Qadi et Boualem, qui n'avaient pas été pris dans l'encerclement, attaquaient l'ennemi. Jusqu'à la tombée de la nuit, ils tinrent en respect, à eux deux, des centaines de harkis. Amine leur devait la vie. Avec la nuit tout redevenait possible.

Cheikh Amar, lui, vécut quelques heures fantastiques. Il avait été capturé dans l'oued, mais profitant de la débandade des soldats, il avait pu s'échapper. Il avait couru d'un trait vers le poste de S'hari. Mais le poste avait été investi par l'ennemi. Cheikh Amar essuya quelques rafales avant de continuer sa course vers le poste de Khoualed.

Le lendemain matin, les femmes de Zouaïguïa ensevelirent le capitaine Abdelhamid au pied de l'olivier où il était tombé. Elles pensaient avoir enterré un agent de liaison, tant la modestie du capitaine était grande.

***

CHEMALIL, 19 mars 1962, au soir.

Le cessez-le-feu avait été annoncé pour demain à onze heures (heure ALN). Les djounoud avaient écouté en silence. Le feu flambait dans le gourbi de Rabah T'aam. La grande nouvelle tant attendue était là. Les djounoud se regardaient toujours en silence. Amine scrutait les visages burinés. Il voyait gris. Il se leva et sortit. Le soir tombait lentement. Les blés étaient déjà hauts, magnifiquement verts, ondulant au vent caressant et frais de mars. Amine avait envie de pleurer, pleurer, pleurer... Derrière le gourbi il s'assit sur une pierre, et les larmes se mirent à couler. Il ne savait pas trop bien pourquoi il pleurait. De tristesse, de joie, d'espoir. Tout était entremêlé. Il pleurait tous ses frères morts, toutes les blessures béantes, son pays dévasté d'espoir, devant le nouvel avenir tant attendu pour son peuple et si inattendu pour lui. Il pleurait de joie et de peur. La petite Chérifa le surprit.

– Pourquoi tu pleures? Je n'ai jamais vu les moudjahidine pleurer.

– Je ne pleure pas.

– Mais si, tu pleures. C'est vrai que les soldats et les harkis ne viendront plus?

– Oui, c'est vrai ma petite belle, plus jamais. Tu vas aller à l'école et apprendre de belles choses, et on va t'acheter de jolies robes.

– Oh, moi, je ne crois pas. Vous, vous dites toujours la même chose. Je sais que les soldats reviendront.

Amine ne répondit pas, il la prit dans ses bras et l'embrassa. Qui sait après tout si la guerre était vraiment finie.

ZOUAIGUIA, 19 mars 1962.
Onze heures (heure ALN).

Amine, Lounès et d'autres compagnons avaient passé la dernière nuit de guerre tout près de la dechra détruite de Grarma, sous l'immense rocher de 'Atta. A onze heures, heure théorique du cessez-le-feu, ils décidèrent de remonter vers Zouaïguïa. C'était un trajet historique pour eux. Leur victoire. Amine cheminait près de ses compagnons, mais son esprit prenait déjà du large.

La paix revenait tout simplement, sans tambour ni trompette. Personne ne s'imaginait que la paix allait arriver à onze heures. Il faisait chaud, et les oiseaux ne chantaient plus. La paix ne se levait pas majestueusement comme un voile. Elle leur tombait dessus, presque comme un obus.

L'oued Isser coulait toujours vers la mer, roulant les cailloux volés à la montagne. Et la montagne ne disait encore mot. Elle observait, méfiante, cette paix toute nouvelle.

Les pataugas se cramponnaient désespérément au sol qui dégringolait sur le compagnon d'après. Rien n'était venu saluer la Liberté. Les poux vous bouffaient encore de partout, mais leurs heures étaient comptées, leur règne implacable était terminé, ils les ratisseront demain à l'aube.

Leurs corps avaient pris la forme de la terre. A travers les aiguilles de pins, ils n'arrêtaient pas de dialoguer avec un coin de patrie et se retrouvaient tordus, au matin, semblables à la branche qui leur avait servi d'interprète.

Maintenant, ils descendaient. Toujours descendre pour remonter. La loi de la guérilla. La guérilla, on ne la fait pas, on la joue avec ses fibres, on la sent couler le long de ses nerfs. Son émotion était toujours là. Ils descendaient tranquillement, comme s'ils faisaient le boulevard. Ils se demandaient pourquoi la rivière était garnie de cailloux puisqu'ils pouvaient marcher sur le sable (26). Ils allaient en frappant le sol, faisant des traces immenses, visibles depuis le "piper". Les hommes libérés laissent des traces pour remonter le chemin parcouru. La souveraineté, pour eux, maintenant, c'était cela: laisser des traces sur le sable de la rivière et gueuler pour se dérouiller les mâchoires. La vie n'allait plus être chuchotée. Leur victoire, aller à midi sous le regard impuissant des camps ennemis.

A Zouaïguïa, la guerre avait tellement duré que personne ne croyait plus à autre chose. Au détour de la côte, ils aperçurent les signaux des paysannes, une grande couverture rouge étendue devant les gourbis, tout allait bien, ils pouvaient y aller. A l'approche des hommes, les femmes levaient les bras au ciel: ces insensés qui viennent se faire tuer. Le cessez-le-feu? encore une perfidie des "Roumis". Et ils rient, «ya Allah, ils sont devenus fous. Faites-leur du café, mes sœurs, et que l'une d'entre nous aille prendre la garde.»

Ils avaient survécu. Ils étaient arrivés sans les autres; les milliers et milliers d'autres. Les autres c'était l'histoire. Le café n'avait pas le même goût que les autres jours. Il semblait fade. Le soir tombait lentement. Le premier véritable soir depuis longtemps, avec une nuit qui soit nuit.

La géographie reprenait son domaine, terre à blé, forêt, oued et non plus virage d'embuscade, champ de bataille, forêt à ratisser.

Ce premier soir, à Zouaïguïa, les femmes avaient mis leurs plus beaux habits et les enfants chantaient fort des chansons du passé avec un rythme qui annonçait déjà demain.

Amine était dans un état d'esprit indéfinissable. Des dizaines de sentiments se bousculaient en lui. Il pensait à ceux qui n'étaient plus là avec une peine terrible. Mais il y avait aussi les cris joyeux des enfants. Leurs premiers cris de joie depuis si longtemps. Il pensait malgré tout à l'avenir, il se sentait broyé dans la pâte de la galette, noyé dans le café fort et le thé menthe, dissous dans le sourire des enfants, catapulté dans cet air nouveau qui pansait déjà les larges blessures du passé.

Tout Zouaïguïa dansait ce soir, une danse folle sans rythme. Les hommes devaient réapprendre à danser. Tout le monde disait sa joie avec de grands cris. Seuls les cris pouvaient exprimer cet espoir qui explosait. Impuissance tragique du langage humain, il n'était pas à la mesure du moment.

***

AHL-EL-DRAA, avril 1962.

Ahl-el-Draa dansait comme tous les soirs, depuis mars. Le tbel et la ghaïta résonnaient dans la profonde vallée et les chants étaient repris en chœur, à N'amine, Rasfa, Mouchen et jusqu'au Halhal. Amine était assis au bord de la route, attendant des compagnons pour se rendre à Béni R'bah. Une vieille femme s'approcha de lui et l'embrassa. Elle embrassait tous les djounoud. Elle avait perdu quatre fils, tous tombés pour le pays.

«Dieu soit loué, mes enfants, votre sacrifice n'a pas été vain. Le pays est libre. Nous vous avons aimés comme nos propres enfants, et vous allez repartir vers vos parents et nous oublier à tout jamais.»

Elle s'en allait déjà, sa misérable djellaba traînant à terre, ses pieds nus. Amine la regardait, interdit, il n'avait rien trouvé à dire tant ce qu'elle lui dit était inattendu. Les oublier, était-ce possible? L'écho allait lui répondre: des années après, un groupe d'étudiants volontaires expliquaient, sous un olivier rabougri comme celui au pied duquel était mort le capitaine Abdelhamid, les textes de la Révolution agraire (66).

Demain reste toujours à faire....

***

ANNEXES

1. **Salah:** Agent de liaison entre El-Harrach et le Secteur 3 de la Région 3 de la Zone 1, Wilaya 4. Il finit par rejoindre le maquis dans ce même secteur et devint le tailleur de la zone.

2. **Bougandoura:** Sinistre camp de concentration, près de l'Arba-Béni-Moussa. Rares étaient ceux qui en sortaient vivants.

3. **Abdelkrim:** Benterfaya Abdelkrim, jeune fidaï d'El-Harrach, ancien élève du lycée de la ville. Arrêté, il fut détenu quelque temps au centre de tortures d'Aïn-Taya avant d'être dirigé sur Bougandoura. C'est là qu'il fut probablement exécuté à la fin 1959 début 1960.

4. **Camp de Ben-Aknoun:** Camp d'internement, c'était un ancien camp de scouts français, les Eclaireurs de France. Ce camp, où se pratiquait systématiquement la torture, était installé exactement là où s'élève actuellement la cité universitaire de Ben Aknoun.

5. **Fiche rose:** Les services de police de l'occupant avait doté chaque famille d'une fiche rose où étaient inscrits tous les membres de la famille. Cela permettait à la police, lors des contrôles, de vérifier la présence d'un étranger à la famille.

6. **Lieutenant Jean:** Officier des services de police colonialistes, avait son fief au 45e régiment des Transmissions, à El-Harrach.

7. **U.S.M.M.C.:** Union sportive musulmane de Maison-Carrée.

8. **Si Ali Seghier:** Moudjahid, responsable de sous-secteur dans la région de Rivet (actuellement Meftah).

9. **Bou Bakr:** Moudjahid, il était aspirant des renseignements et liaisons de la Région 3 lorsqu'il tomba au champ d'honneur, le 23 octobre 1960, près de Sehanine (Arba Béni-Slimane).

10. **Saâda Hamidou:** Jeune originaire d'El-Harrach, tombé à Ahl-el-Draa, tout près de Tablat, durant l'été 1961, alors qu'il était secrétaire du P.C. de la région 2.

11. **Cheikh Sayd:** Vieux moudjahid, agent de liaison entre le P.C. du secteur 3 et celui de la région 3. Chahid.

12. **Rabah:** Jeune fidaï de la région de l'Arba, rejoint le maquis où il servit comme agent de liaison; survécut à la guerre.

13. **Pérétos:** Surnom que donnaient les lycéens d'El-Harrach au surveillant général du lycée; le nom véritable était De Péréti.

14. **A.J.E.M.A:** Association de la jeunesse estudiantine musulmane algérienne.

15. **U.G.E.M.A:** Union générale des étudiants musulmans algériens.

16. **S.A.P.C.E.:** Société algérienne des produits chimiques et des engrais. Les caves de son usine d'El-Harrach servaient de lieux de tortures.

17. **Pareau:** Capitaine du 2e Bureau français, il dirigeait les interrogatoires et les tortures dans les caves de la S.A.P.C.E.

18. **Cazenave:** Lieutenant, était à l'époque l'adjoint du capitaine Pareau.

19. **Titi et H'mida:** Deux collaborateurs des services français connus des Harrachis. Ils torturaient avec zèle et haine les patriotes. H'mida fut tué par un fidaï en 1961 et Titi fut capturé et exécuté par l'A.L.N. après le cessez-le-feu.

20. **45e R.T.:** 45e régiment des Transmissions. Caserne située à Belfort, sur les hauteurs d'El-Harrach.

21. **Hadjerès Mohammed:** Jeune lycéen d'El-Harrach, devenu officier de l'A.L.N. Tombé pour la patrie en août 1961 près du village qui portait à l'époque l'exécrable nom de Thiers (actuellement Kadiria). Mohammed repose aujourd'hui à Sidi-Tayeb. Il est mort alors qu'il avait à peine 22 ans.

22. **Baâziz, Makoudi, Bouchakfa Mohamed, Salhi Mohamed:** Quatre anciens lycéens d'El-Harrach, tous tombés au champ d'honneur. Un domaine agricole autogéré porte, à Rouiba, le nom de Makoudi.

23. **Mourad, Mustapha:** Il s'agit de Bouzid Mourad et de Aït-El-Hadi Mustapha, deux jeunes Harrachis, morts pour le pays.

24. **Hamid Fahas:** Jeune de Belfort (El-Harrach), qui a rejoint l'ALN en 1957. Chahid. .

25. **Cherif:** Jeune d'El-Harrach. Ses amis le nommaient gentiment "Kebilis". C'était un peu un gars de la génération "dans le vent" du moment. Cela ne l'empêcha nullement de devenir fidaï et de tomber au maquis pour l'Algérie.

26. **Chergou Mustapha:** Né en 1935. Il faisait son service militaire quand il déserta du camp de l'Alma (actuellement Boudouaou). Il est tombé au cours de l'année 1958 quelque part dans le Bouzegza.

27. **Béni Zerman:** Douar s'étendant entre l'Arba et Tablat. Zone interdite durant la guerre de Libération.

28. **Fantas:** Etroit canyon, par où passait l'oued El-Djemaâ, avant de déboucher sur la Mitidja.

29. **Saïd Tisseli:** Moudjahid originaire de Tisseli, près de Rovigo (Bouguera). Il était attaché au P.C. du secteur. Mort à Fantas, en 1960.

Saïd Hazana: Sous-lieutenant, chef politico-militaire (P.M.) de la Région 3. Il fut blessé au cours d'un accrochage, il est mort au P.C. régional, alors que ce dernier était situé à Baâta, près de Hammam-Mélouane.

30. **Poste 13:** Poste de liaison de l'A.L.N. installé à Ouled-Ben-Zroug, près de Sakamody. Longtemps son responsable fut Abdelkader "Tersen". Tersen était le nom de la dechra d'où il était originaire. Aux dernières nouvelles, Abdelkader était garde champêtre à Sohane.

31. **Rapport sectoriel:** Les sous-secteurs, secteurs, régions et zone devaient faire, chacun en ce qui le concernait, un rapport mensuel composé de plusieurs volets: militaire, zonal, financier, état des stocks, situation de la population, exactions ennemies, état de l'armement et des munitions, etc.

32. **Organisation A.L.N.:** La wilaya était divisée en zones;
La Zone en régions;
La Région en secteurs;
Le Secteur en sous-secteurs;
Le Sous-Secteur, regroupait plusieurs dechras.

Chaque niveau était placé sous la responsabilité d'un Conseil, formé du responsable militaire, du responsable politique, du responsable des Renseignements et Liaisons. Le Conseil était coordonné par le responsable politico-militaire (PM). Chaque conseil avait un secrétaire de P.C.

Pour la Wilaya:

Le coordonnateur (P.M.) était colonel;
Le responsable militaire, commandant;
Le responsable politique, commandant;
Le responsable des Renseignements et Liaisons (R.L.) était de même commandant.

Pour la Zone:

Le coordonnateur (P.M.) était capitaine;
Le politique (commissaire politique, C.P.), lieutenant;
Le responsable militaire, lieutenant;
Le responsable des R.L., lieutenant.

Pour la Région:

Le coordonnateur (P.M.) était sous-lieutenant;
Le militaire, aspirant;
Le politique, aspirant;
Le R.L., aspirant.

Pour le Secteur:

Le coordonnateur (P.M.) était adjudant;
Le politique, sergent-chef;
Le militaire, sergent-chef;
Le R.L., sergent-chef.

Le responsable du Sous-Secteur était sergent et ses subordonnés étaient les responsables de dechra.

A cette organisation politico-administrative s'ajoute celle des unités combattantes, telles que commandos, katibas, groupes.

33. **Cheikh Amar:** Vieux et courageux djoundi, attaché au P.C. de la zone. De son vrai nom Balaoui Amar, il fut blessé et capturé quelques jours avant le cessez-le-feu. Il est originaire de Qebaldjia (Tablat). Il a survécu à la guerre et habite actuellement, à Aïn-Taya.

Lounès: Djoundi, attaché au P.C. de la zone. De son vrai nom Zigadi Lounès, il est originaire de Zouaïgua (Tablat). Il est actuellement garde champêtre, à Aïn-Taya.

34. **Sebti:** Djoundi, attaché aux services du P.C. de la zone. Il est mort exactement là où il était né quelque trente ans plus tôt. C'était le 13 janvier 1962, les harkis lui arrachèrent les oreilles.

35. **Larbi:** Djoundi, attaché au poste de liaison au P.C. zonal. Il est tombé, le 13 novembre 1961, à Béni-Boubekeur. L'infirmerie où il se soignait avait été découverte par l'ennemi, sur renseignements.

M'hamed: Djoundi, attaché au P.C. de la zone, tombé en mars 1962. Le jour même où Cheikh Amar était capturé blessé.

36. **Tahar Ben Taleb:** Chef renommé des harkis de Tablat.

37. **Biyou:** Intendant du sous-secteur. Mort à Chemalil en 1961.

38. **Ahmed Hammoud:** Agent de liaison qui reliait le P.C. de la zone à celui de la wilaya. Mort à Ouled-ben-Zroug, en janvier 1961.

39. **Yahia:** Nommé lieutenant politique de la zone en décembre 1960. Il est mort le dernier jour de cette même année en compagnie de Belkacem, responsable du secteur, à Oued-Smar, tout près d'El-Harrach.

40. **Mahmoud:** Mort en janvier 1961 à Ouled-ben-Zroug, lors de l'encerclement par l'ennemi du poste de liaison. Avant de rejoindre l'A.L.N., il était marchand de légumes au marché de Chartres.

41. **Aïssa Haoua:** Agent de liaison, attaché au P.C. zonal. Originaire de Beni-Haoua, près de l'Arba. Mort le 3 novembre 1961, alors qu'il se soignait d'une blessure, à l'infirmerie de Béni-Boubekeur. Il n'avait pas 20 ans.

42. **Lounès "Guergour":** Djoundi du groupe sectoriel, tombé près de Khoualed, en septembre 1961.

43. **Si Khaled:** Khaldoun Khaled, originaire des Khoualed (Tablat), tombé pour la patrie en janvier 61, à Bekkar (Tablat), alors qu'il était le politico-militaire du Secteur 2.

44. **Tisseli:** Forêt située entre l'Arba et Hammam-Mélouane, où le P.C. du secteur s'était installé quelque temps en 1960.

45. **Belkacem Hamidou:** Lieutenant infirmier de la zone, originaire du Belcourt. Mort près de Schanino, le 25 octobre 1960.

46. **Lieutenant Montagne:** Responsable du Centre d'interrogatoire de Aïn-Taya. Le centre était installé dans une cave entre Aïn-Taya et Surcouf. Les patriotes étaient enfermés dans des cuves de vin ou dans ce qu'ils appelaient (les Français) les "poulaillers". C'étaient des cellules de 1 mètre 50 de long sur 0,50 mètre de large et 0,50 mètre de hauteur. Amine fut enfermé dans une cuve. Après la Libération, l'été 1963, il revint jeter un coup d'œil. Il eut l'agréable surprise d'y découvrir une colonie de vacances. Il demanda au directeur l'autorisation d'entrer visiter, et sans attendre la réponse il était déjà près de sa cuve. Les enfants l'avaient suivi, le regardant avec curiosité, se demandant d'où était sorti ce fou. Il leur sourit, ne pouvant dire mot et partit.

47. **Bouzid:** Commissaire politique de la Région 3. Mort en 1961, à Béni-Djoghlal, près de Tablat.

48. **Boualem:** Le plus jeune agent de liaison de la zone. Il devait avoir 14 ans. Mort en 1961.

49. **Belhadj:** Djoundi, attaché au P.C. de la Région 3. Il connaissait la région de Sakamody comme sa poche. Les djounoud l'appelaient pour le taquiner "Bechou" ou "Qerqoch". Il est tombé dans une embuscade au lieu-dit "Tafraout", là où il est né.

50. **Circoncellions:** Travailleurs urbains de l'Afrique "Romaine" au 4e siècle de l'ère chrétienne. Les circoncillions se sont joints au mouvement "donatiste" animé par St Donat, évêque de Numidie, qui contesta Cécillion, grand évêque de Carthage, nommé par Rome. Entre 340 et 350, l'Afrique du Nord est mise à feu et à sang. Le donatisme,

sous des formes religieuses, est un mouvement à base sociale et économique. C'est ce qui explique le ralliement à ce mouvement des circoncellions, exploités férocement à l'époque par l'aristocratie romaine et autochtone.

51. **M'hamed Ben Djaïda:** Moudjahid, originaire des environs de Palestro (actuellement Lakhdaria). Devint lieutenant politique de la zone après la mort de Yahia. Il devait mourir au combat, en octobre 1961, près de Arbaâtache.

52. **Djelloul:** Djoundi, chargé de l'escorte du capitaine Abdelhamid. Il est borgne. Il est tombé au cours d'une opération ennemie, en octobre 1961.

53. **Bouhamouma:** Chef harki du commando d'El Kerroucha, près de La Ferme (Béni-Slimane). Les harkis d'El-Kerroucha étaient bien connus dans la région pour leur cruauté.

54. **M'barek:** Paysan, habitant près de La Ferme, où avait été installée une antenne du P.C. zonal. M'barek a eu en 60 ou 61 un enfant (un blondinet) qu'il nomma Abdelhamid, en hommage au capitaine. Ce garçon doit être un homme actuellement. Aux dernières nouvelles, M'barek travaillerait dans une coopérative agricole, dans la région de Rouiba.

55. **Salah:** Fellah, habitant près de Bouskène, où avait été de même installée une antenne du P.C. zonal.

56. **Messaouda:** Fille adoptive de Salem. Lorsque les djounoud étaient à la maison, Messaouda sortait sa maigre vache et faisait semblant de la garder, tout en surveillant les mouvements des unités de l'armée française. Un jour d'août, alors que Amine était chez Cheikh Salem, il surprit un échange entre lui et Messaouda. Cet échange lui inspira un poème (ce nom est peut-être prétentieux) qui fut reproduit après l'indépendance par l'hebdomadaire de l'époque "Jeunesse", dans son édition du mardi 28 juillet 1964 (page 10). Voici ce poème:

MESSAOUDA,

Le soleil de Bouskène
Déchire l'atmosphère
Et accable de sa puissance
Les gourbis de la mechta.

Le gourbi est humble,
Une vache y est attachée,
Maigre comme son maître,
Triste comme la petite Dalila

Qui se tord de douleur
Et attend la mort
Sur le giron maternel.

Et pourtant dans le gourbi,
A la croisée des chemins
Qui mènent où l'on veut,
Il y avait fête,
Une fête sans joie,
Et même avec peur,
Peur d'explosion,
Peur de Mort,
Peur de ruines,
Peur de désolation,
Peur du rire cynique
Des "civilisateurs".

Messaouda avait dix ans,
Elle allait nu-pieds,
N'était ni coquette,
Ni comme les fillettes,
N'avait pas de poupées.

Messaouda était brune,
Et dix ans de misère
Et d'espérances vaines,
Firent d'elle une fillette
Qui ne craint plus rien.

Le malheur?
Elle y est depuis sa naissance.
Le bonheur?
Elle essaie de l'avoir,
En bravant un monstre
Qui aurait fait mourir de peur
La fille aux cheveux lisses.

De l'officier de S.A.S.
Messaouda était vigilante,
Elle gardait sa maigre vache,
Mais dans son petit cœur,
Un orgueil sans fin,
Une fierté qui n'avait d'égale
Que l'allure rigide
De Bellaâga'ig.

Sous sa robe crasseuse,
Et ses cheveux épais,
Messaouda était responsable
De la vie de ses frères.

Elle aimait tant rire
Avec les djounoud
De la Liberté.
Et vivre un instant avec eux,
Elle avait rêvé
Au milieu du groupe
D'aller vers l'interdit,
Vers l'inconnu, le lointain,
La gloire.

Mais, Messaouda connaissait son devoir,
Car à Bouskène,
Il n'y a pas d'âge,
Et pas de champs pour la rêverie.

Il faut surveiller chaque sentier
D'où pourrait venir la mort,
A l'heure où le soleil
Etait plus accablant que jamais,
Elle entra boire une goutte d'eau,

Et son père lui dit:

"Soit vigilante, ma fille,
«Et ne sois pas distraite,
«Tes frères te feront un beau cadeau".
Alors comme l'enfant grec,
Comme l'enfant aux yeux bleus,
Elle répondait calmement:

"Père, de cadeau, je n'ai que faire
Je ne fais que mon devoir".
Et elle rejoignit son poste.

57. **Bouzid Rachid:** Jeune originaire d'El-Harrach, ancien élève du Lycée technique du Ruisseau. Tombé, le 3 novembre 1961, à Béni-Boubekeur. Il avait 23 ans.

58. **Houmri Nour-Ed-Dine:** Jeune originaire d'El-Harrach, préparateur en pharmacie, tombé, le 3 novembre 1961, à Béni-Boubekeur. Il venait d'avoir 23 ans.

59. **Nasser:** Infirmier de la zone, durant les derniers mois de la guerre. Son vrai nom est Kouar Sid-Ahmed, ancien joueur de football au Mouloudia d'Alger. Après le cessez-le-feu, Si Nasser fut chargé de mettre sur pied le personnel féminin des centres sociaux de l'A.L.N. dans la zone. Les djounoud appelaient cet effectif féminin "katiba Nassiria" du nom de Nasser.

60. **Abdelwahab:** Armurier de la zone. Tombé, le 9 janvier 1961, à Zouaïgufa.

61. **Cheikh Aïssa:** Djoundi, chargé de la liaison entre le poste de Khoualed et le P.C. zonal. Actuellement employé de l'O.N.M. à Rouiba.

62. **Nadir:** Moudjahid, gravement blessé lors de la mort de Abdelwahab. Actuellement chauffeur dans une société nationale.

63. **Le capitaine Abdelhamid:** Est tombé au champ d'honneur, le 22 février 1962, à Qebaldjia, tout près du P.C. de la zone, situé de l'autre côté de l'oued Isser, dans la forêt de Draa-El-Ouste. C'était, le 17e jour du Ramadhan. Il a été enterré par les paysannes du coin, le lendemain au pied de l'olivier où il avait livré son dernier combat. Ses compagnons de lutte souhaiteraient qu'à cet endroit soit érigé un modeste monument fixant le souvenir de cet homme si éminemment respecté et aimé. Ses compagnons de lutte auraient souhaité que son nom soit autrement glorifié dans sa ville qu'en le donnant à un boyau de rue à demi délabrée.

Un vaste mouvement doit être lancé à travers tout le pays en mobilisant les moudjahidine, les travailleurs et la jeunesse pour ériger dans chaque ville, dans chaque quartier, dans chaque village un monument à la mémoire des chouhada, issus de la localité. Ce mouvement pourrait élargir ses investigations pour immortaliser par un modeste symbole les lieux où se déroula le moindre petit accrochage et où tomba un martyr. Et on apprendra à nos enfants dans les écoles et ailleurs à y déposer une fleur à chaque jour de fête.

64. **Heure A.L.N.:** L'heure algérienne était réglée sur l'heure G.M.T. Les autorités coloniales décidèrent de l'avancer d'une heure (GMT + 1). Les Algériens appelaient cette heure "l'heure Soustelle" du nom du gouverneur général de l'époque de triste mémoire. L'A.L.N. décida de garder l'ancienne heure, ce qui fait que l'heure A.L.N. était l'heure coloniale moins un.

65. En traversant une rivière, les djounoud s'efforçaient de ne marcher que sur les pierres de manière à ne pas laisser de traces.

66. Quelques jours après la discussion avec la vieille femme, Amine envoya un article sur le rôle de l'A.L.N. à **El-Moudjahid.** Le lecteur voudra bien excuser la naïveté qui s'en dégage et le faible niveau de conscience politique, mais c'est assurément un témoignage valable sur l'état d'esprit des jeunes de l'A.L.N. et sur les espérances qu'ils plaçaient dans l'avenir indépendant de la Patrie.

Cet article fut publié dans **El-Moudjahid,** n° 93, daté du 27 juin 1962. En voici le texte intégral.

L'A.L.N. AU SERVICE DU PEUPLE

(Evoquant les tâches à caractère social et éducatif qui se réalisent actuellement sous l'impulsion des jeunes cadres de l'A.L.N., un officier

de notre armée de Libération, nous fait part des expériences qui se déroulent dans sa zone. Zone 1 de la Wilaya 4.)

C'est pour la première fois que je prends la plume pour écrire ce modeste et petit article, qui peut-être pourra trouver sa place dans **El-Moudjahid**, ce journal que nous aimons comme l'on aime son compagnon de lutte, mais qui nous a terriblement manqué durant de longs mois. Alors frères! Il est de mon devoir de vous dire ce qu'est cette Zone 1 de la glorieuse Wilaya 4. Pour la situer géographiquement la Zone 1 c'est Palestro, c'est Tablat, c'est l'Arba, ces villes qui ont été tout le long de la Révolution, sources intarissables d'énergies populaires. C'est aussi Z'Barbar, Malah, Béni-Zerman qui ont vu nos commandos et katibas infliger à l'ennemi ses plus lourdes défaites.

LA ZONE 1, UN IMMENSE CHANTIER

Le 19 mars à midi, notre zone était presque entièrement interdite. Devant l'incessante avance de notre dynamique et jeune A.L.N., l'ennemi, dans sa rage et son désespoir, n'a pas hésité de pratiquer la tactique de la "terre brûlée". Impitoyablement, chaque dechra, chaque douar était rasé, détruit, bombardé au napalm! Si bien qu'en ce jour historique, qui marquait le début d'une ère nouvelle pour notre glorieuse Algérie, une immense et exaltante tâche de reconstruction s'offrait à nous!

Mais, qu'y a-t-il de plus courageux et de plus volontaire que ce noble peuple? Il avait bien compris qu'il lui fallait reconstruire aujourd'hui ce qui avait été détruit hier! Se sentant soudainement libre, il a arraché les barbelés qui l'enserraient dans ces camps de concentration où il a souffert terriblement! Haut-le-cœur, enthousiaste et sans argent, nos paysans, soutien le plus fidèle et le plus solide de notre Révolution, sont repartis vers leurs dechras, et ont entrepris de les reconstruire.

La maison est de terre et le confort inexistant, mais n'est-il déjà pas agréable de se sentir chez soi, libre, entouré de la chaude fraternité de l'A.L.N. qui a mis toutes ses ressources à la disposition des fellahs, afin que rejaillissent ces dechras qui furent nos casernes, nos infirmeries et nos champs de bataille?

Le paysan, qui aujourd'hui s'en est retourné au Maleh, à Z'Barbar, à Bekkar, à Zoli, sait que sa maison, comme en 1954, est encore de terre. Mais il sait aussi que la Révolution y a puisé ses forces, que le colonialisme abject l'a détruite. Il sait que sans l'aide, certes modeste, mais précieuse, de l'A.L.N. il n'aurait jamais pu la reconstruire. Il sait que la Révolution algérienne va y puiser ses nouvelles forces pour broyer les derniers vestiges du colonialisme et appliquer sans aucun temps d'arrêt la réforme agraire qui est son droit le plus légitime.

LES CENTRES SOCIAUX

En matière de centres sociaux, la Zone 1 n'a rien à envier à ses zones sœurs. Inéluctablement, le bouleversement attendu s'est produit„la ridicule S.A.S., le centre de torture, la villa du patriote algérien réquisitionnée par l'armée du crime, est devenu centre social A.L.N. Là où les Algériens ont terriblement souffert, s'est édifié un lieu d'espérance! Là où rôdait la mort, la vie est redevenue maîtresse! Là où les enfants pleuraient, éclatent à nouveau leurs rires bruyants et joyeux! Le lieu qui cachait toute la laideur et l'hypocrisie colonialiste sert aujourd'hui comme pierre de base à la révolution sociale.

En Zone 1, on compte, d'une manière générale, un centre social par sous-secteur.

La Région 1, qui s'étend de Palestro, Draâ-El-Mizan, Bouïra à Aïn-Bessem, Bir-Rabalou, compte à elle seule 12 centres (Sidi-Brouni, Hoche, Singouin, Ouled-Gacem, Talahlou, Ouled-Brahim, Ouled-Zidane, Zouikya, Marchaoua, Mezlioua, Matoussa, Bouderbala).

En Région 2 (région qui s'étend de Tablat à Ménerville et au-delà, jusqu'aux approches de Maison-Carrée) sont déjà installés dix centres (Kouadria, Ouled-Ali, Ahl-Draâ, Ferkioua, Halhal, Tala-Khelifa, Ouled-Amar, Berrahmoune, Sidi-M'hamed et Heraoua).

Enfin, en Région 3, qui s'étend de Béni-Slimane à L'Arba, Rovigo, Sidi-Moussa, Baraki, fonctionnent 14 centres (Bouakria, Ouled-Moussa, Koudia-el-Hamra, Sehanine, Bechaïlia, Béni-Djoghlal, Hammam-Mélouane, Sohane, Remili, Ouled-Slama, Raïs, Techt, Saoudia, Zaïdane).

La structure de ces centres est la suivante: une infirmière, une aide-infirmière, deux ou trois instructices (en arabe ou français), une couturière et une puéricultrice.

L'infirmerie est non seulement ouverte aux familles de martyrs et de combattants, mais aussi à toute la population civile. Ainsi si nous prenons comme exemple l'infirmerie du douar Remili (Rovigo) qui a vu le jour la première dans notre zone, on peut constater qu'il y a en moyenne 200 à 300 consultations journellement.

Dans chacune de nos régions, une inspectrice veille à la bonne marche des divers centres installés sur le territoire de sa compétence.

En plus, la zone peut s'enorgueillir d'avoir son hôpital, encore en construction, mais qui fonctionne. On peut y compter plus d'une centaine de lits installés, sur les hauteurs de Tablat. Il a été placé sous la direction d'un médecin-chef européen qui a voulu ainsi mériter de l'Algérie.

A Remili (Rovigo), une clinique d'accouchement a permis déjà d'assister des dizaines de mères.

Ces centres sociaux, qui tantôt étaient dans la plaine, tantôt s'accrochent sur les pentes abruptes de nos djebels, sont là pour témoigner que la Révolution algérienne a l'intention d'être partout! Le centre social sera le lieu où iront apprendre à penser et à édifier les jeunes Algériens, le lieu où l'on soulagera les souffrances de nos frères et de nos sœurs, et où nos sœurs recevront l'éducation qui fera d'elles des femmes modernes. Ce sera, de même, le lieu de réunion de tous les Algériens conscients qui savent que la révolution sociale reste à faire encore, et que l'A.L.N. et le peuple entier comptent sur chacun d'eux pour mener à bien cette tâche.

Sur les champs de bataille d'hier, le centre social est l'indice que l'A.L.N., cette héroïque armée qui a défendu bravement son peuple dans le feu du combat, est décidée à appliquer chaque principe que s'était fixé notre Révolution. L'A.L.N., fidèle à son serment et forte de l'appui de la Nation, broiera tous les ennemis de la Révolution, comme elle a balayé l'abject colonialisme.

***

Table des matières

Précision de l'auteur	7
Avant-propos	9
Chapitre premier	13
Chapitre II: Premier pas	21
Chapitre III: Le sentier de la vie	31
Chapitre IV: Baptême de feu	47
Chapitre V: A Tidjidjalt, P.C. du secteur 2	49
Chapitre VI: Zone interdite	55
Chapitre VII: La mintaqa une	61
Chapitre VIII: A Chemalit	71
Chapitre IX: Draa-El-Oust, P.C., Zone I	81
Chapitre X: Ratissage	91
Chapitre XI: La mort de Si Khaled	113
Chapitre XII: Lettre éternelle	122
Chapitre XIII: Des hommes, simplement	129
Chapitre XIV: Bonheur traqué	133
Chapitre XV: Quelques grammes de plomb	155
Chapitre XVI: Reprendre notre terre	167
Chapitre XVII: Sakamody, décembre 60	177
Chapitre XVIII;Décembre, l'état d'un peuple nommé algérien	185
Chapitre XIX: Espoirs de paix et guerre entremêlés	211
Chapitre XX: Dernière ligne droite	223
Chapitre XXI: La fin d'un grand homme modeste	229
Annexes	237
Table des matières	249